

UNIVERSITE DE LOME
TOGO

Institut de Recherche
pour le Développement
(I R D)
FRANCE

COLLECTION « **PATRIMOINES** » n° 14

LA GUERRE D'AOÛT 1914 AU TOGO

Histoire militaire et politique
d'un épisode décisif
pour l'identité nationale togolaise

par

Yves MARGUERAT

Patrimoines

Presses de l'UL

Lomé, 2004



Yves MARGUERAT

LA GUERRE D'AOÛT 1914
AU TOGO

**Histoire militaire et politique
d'un épisode décisif
pour l'identité nationale togolaise**

2004

Ouvrage publié avec le concours de l'IRD

En août 1914, le "protectorat"¹ allemand du Togo, constitué et développé pendant trente ans, et qui paraissait installé pour l'éternité, disparaît en un tournemain. Cette très courte période (moins d'un mois) signifie un séisme majeur dans l'histoire de ce pays : à l'issue du conflit mondial, le Togo s'est retrouvé amputé d'un tiers de sa superficie, mais en restant un territoire viable, alors qu'il aurait très bien pu être rayé de la carte². Jusqu'ici, les descriptions de ces événements, qui ont mis en jeu trois puissances coloniales, ont été partielles, et même, le plus souvent, clairement partiales, chacun défendant son orgueil national. On va ici essayer d'en faire une synthèse aussi objective que possible. Surtout, on cherchera à entendre, derrière l'affrontement des proclamations et le fracas des armes, la voix des Togolais de l'époque, si ténue soit-elle.

Par ailleurs, ces faits anciens se sont répercutés dans la mémoire collective des générations ultérieures, jusqu'à nos jours. Découvrir l'ampleur des phénomènes de reconstruction collective du passé n'est pas le moindre intérêt de l'étude historique. Ainsi la "germanophilie" hautement affirmée est-elle, depuis longtemps, l'une des caractéristiques les plus frappantes de la personnalité nationale des Togolais. Il est nécessaire d'aller vérifier ce qu'il en était réellement autrefois, à la fin de

¹ A partir de 1884, le chancelier Bismarck se refusant à faire supporter le coût d'une administration coloniale par le budget du Reich, on ne parlera jamais de "colonies", mais de *Schutzgebiete* ("Territoires protégés"). Voir Y. Marguerat : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque (1874-84)*. Lomé, 1993, 471 p.

² Voir les diverses solutions envisagées par les autorités coloniales quant au devenir de la colonie allemande conquise in Y. Marguerat : "A quoi rêvaient les gouverneurs généraux ? Les projets de remembrement de l'Afrique de l'Ouest pendant la première guerre mondiale", in Charles Becker et al. (éd.) : *AOF : réalités et héritages (sociétés ouest-africaines et ordre colonial, 1895-1960)*. Dakar, 1997, 1 273 p. (ici pp. 89-100).

l'époque de la domination allemande. Notre objectif est donc ici de bien comprendre ce qui s'est passé sur le terrain il y a 90 ans, et d'en rendre la vérité aux Togolais d'aujourd'hui.

Au cours des dernières années avant la première guerre mondiale, l'Europe était à son apogée. Sa puissance militaire, sa technique, ses capitaux, son idéologie dominaient le monde, avec une bonne conscience totale et une pleine confiance en l'avenir : rien ne semblait pouvoir menacer un jour sa prééminence. Pourtant, en quatre années d'extrêmes violences, la "Grande Guerre" allait faire basculer l'histoire mondiale vers des orientations nouvelles, imprévisibles. Entre autres conséquences, l'Allemagne se retrouva ainsi définitivement évincée de son empire colonial, qu'elle avait constitué assez tardivement (à partir de 1884), mais en mettant les bouchées doubles pour y créer une puissance considérable, et qui était ostensiblement destinée à s'accroître encore dans de vastes proportions.

Au cours du conflit, cet empire, éparpillé entre l'Afrique, diverses parties de l'océan Pacifique et la Chine, dépourvu de la protection d'une marine de guerre suffisante, s'est défendu avec vigueur, ne cédant qu'après des combats qui durèrent des mois ou des années selon les rapports de force locaux. Or, le Togo, fièrement qualifié de "colonie modèle" et dont un auteur de l'époque venait d'écrire que les habitants étaient "*Allemands, devenus de vrais Allemands par la pensée et les sentiments*"¹, a capitulé au bout de trois semaines : un effondrement aussi brutal qu'inattendu.

Comment expliquer cette disparition spectaculaire d'un pouvoir qui paraissait pourtant si solidement établi ? Il y eut à cela des raisons militaires, dans la manière dont les autorités du Togo ont mené le combat, qu'il faut retracer en confrontant méthodiquement les sources issues des trois protagonistes, Allemands, Britanniques et Français. Il y eut aussi des raisons politiques, et d'abord l'attitude des Togolais au cours

¹ Lieutenant Georg Trierenberg : *Togo. Die Aufrichtung der deutschen Schutzherrschaft und die Erschliessung des Landes*. Berlin, 1914, 216 p. (ici p. 202), relevé par Peter Sebald (voir ci-dessous, ici p. 598).

de ce conflit, qui les concernaient au premier chef sans qu'a priori ils eussent à exprimer leur opinion - ce qu'ils firent pourtant, de diverses manières.

C'est ce que l'on essaiera de détecter ici, en faisant appel à toute l'information disponible, en surmontant la diversité de ses points de vue, et surtout en scrutant autant que possible les documents les plus contemporains des faits, car les témoignages ultérieurs sont susceptibles de larges remaniements, conscients ou non, tant il est fréquent que les enjeux d'époques ultérieures interfèrent pour brouiller les mémoires

Pour comprendre le déroulement de la guerre au Togo, il n'est sans doute pas inutile de rappeler d'abord ce qu'était alors l'empire colonial allemand en Afrique, et comment s'était déclenché le conflit planétaire.

Les sources

On a essayé ici de faire la synthèse des informations contenues dans toutes les sources disponibles, imprimées ou non.

Les divers ouvrages anciens, en particulier ceux des acteurs directs, sont restés largement tributaires de leurs sources nationales, et en général de leurs préjugés nationalistes.

Premier à traiter le sujet en scientifique, Peter Sebald (à l'époque historien à l'Académie des sciences de la RDA) a publié une synthèse : *Togo, 1884-1914*. Berlin, 1988, 792 p., qui, issue d'une fouille minutieuse des archives, est de loin la meilleure source du côté allemand, aussi complète et objective que possible. Mais il n'avait pu avoir accès aux sources françaises.

Sur le point de vue britannique, le document le plus exhaustif et le plus réfléchi, avec un certain talent d'écriture, est l'ouvrage du général de brigade Frederick Moberly : *The Great War. Military operations, tome IX : Togoland and the Cameroons*. Londres, 1931, 469 p. Contemporain, le récit du général Howard Gorges (qui avait quitté la Sierra Leone en août 1914 pour participer à la conquête du Cameroun, après une brève

escale à Lomé) : *La guerre dans l'Ouest africain : Togo 1914, Cameroun 1914-16* (version française, Paris, 1933, 191 p.), n'apporte que peu d'informations originales sur la campagne du Togo. Le gros livre récent d'Hew Strachan : *The First World War*. Oxford, 2001, 1 227 p., offre une bonne synthèse des événements, mais s'en tient aux seuls aspects militaires, et ignore à peu près tout des épisodes vécus par les Français.

Du côté français, la source la plus riche est le récit du général Jean Maroix : *Le Togo, pays d'influence française*. Paris, 1938, 136 p. (qui sera largement repris par Robert Cornevin : *Le Togo : des origines à nos jours*. Paris, 1988, 556 p.). A la date où il est publié, le livre de l'ancien commandant en chef est avant tout un ouvrage de propagande destiné à exalter l'œuvre de la France au Togo à un moment où l'on pense que l'Allemagne, devenue nazie depuis 1933, va réclamer la restitution de ses anciennes colonies¹. Toutefois, l'auteur, devenu général après la première guerre mondiale, a eu accès, en plus de ses souvenirs et documents personnels, à toutes les archives sur les opérations des forces françaises. La brochure (datée de la même année) d'un autre des grands acteurs de la guerre, le gouverneur du Dahomey Charles Noufflard : *La conquête du Togo et la revendication allemande*, 1938, 24 p., est surtout, malgré l'intérêt des détails vécus, un pamphlet politique baigné par sa haine des "Teutons".

Les archives sont très dispersées : les pièces allemandes officielles sont à Berlin (il n'y a pas presque rien à Lomé) et les correspondances privées, en général plus ou moins tardives, éparpillées à travers toute l'Allemagne (P. Sebald en poursuit la collecte). Les archives anglaises sont consultables à Londres et à Accra, les françaises surtout à Aix-en-Provence et à Dakar, un peu à Paris, Fréjus et Porto-Novo.

Signalons qu'il n'existe (sauf trouvaille ultérieure imprévisible) aucune photographie de la campagne du Togo.

NB : Toutes les traductions de citations sont de l'auteur.

¹ Ce que, par peur d'une nouvelle guerre en Europe, certains hommes politiques complaisants auraient pu accepter, bien inutilement. Rappelons qu'en fait, Hitler ne soutenait que très mollement ces revendications. Bien sûr, il envisageait le retour des anciens territoires allemands -et leur vaste agrandissement- mais seulement après avoir vaincu en Europe.

- I -

L'AFRIQUE ET LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Depuis le tournant du XX^e siècle, le continent africain était presque totalement partagé et soumis (au moins sur le papier des traités et des cartes) aux puissances colonisatrices¹. Fixées le plus souvent dans la dernière décennie du siècle précédent au gré des circonstances de la conquête et des marchandages entre diplomates, c'est-à-dire le plus souvent sans grand rapport avec les réalités géographiques ou ethnologiques, les limites tracées entre les domaines coloniaux n'étaient en général pas conçues comme définitives : bien des remaniements territoriaux étaient projetés ou espérés.

a) L'Afrique allemande et ses ambitions

C'était surtout le *Reich* allemand, en plein essor démographique, industriel, commercial, militaire, et tenaillé d'ambitions impériales, qui s'estimait frustré dans le partage du gâteau africain, dont Britanniques et Français s'étaient attribués la plus grande part. Nombreux étaient les Allemands² qui convoitaient d'étendre son emprise sur le continent noir.

¹ Hormis le Liberia, dominé par une petite minorité d'anciens esclaves américains, et le très vieil empire éthiopien, qui avait été assez fort, dans le refuge de ses hautes montagnes, pour contenir les ambitions italiennes.

² Toutefois, avant 1914, l'opinion publique n'était pas très favorable à la politique coloniale (les socialistes, en particulier, en critiquaient fermement les abus). Ce n'est

en particulier sur l'immense Congo de la si petite Belgique. Celui-ci deviendrait le cœur d'une grandiose *Mittel-Afrika* allemande, aux contours imprécis mais appelée à recouvrir l'essentiel de l'espace entre le lac Tchad et le cours du Zambèze, de l'Atlantique à l'océan Indien.

En novembre 1911, sous la pression des autres puissances européennes, l'Allemagne avait dû renoncer à ses convoitises sur le Maroc au profit de la France. En échange, elle s'était fait remettre de vastes territoires de l'Afrique-équatoriale française¹. Au cours du marchandage, les diplomates de Berlin avaient avancé un moment l'idée de céder le Togo à la France, mais l'opinion publique nationaliste s'était dressée avec véhémence contre un tel abandon, bien que ce ne fût que la plus petite et, économiquement, la moins prometteuse des possessions africaines du *Kaiser* Guillaume II.

Car cet empire colonial, certes éclaté aux quatre coins de l'Afrique, comptait de fort beaux morceaux : le Cameroun, le Sud-Ouest africain (actuelle Namibie) et l'Afrique-orientale allemande (la Tanzanie d'aujourd'hui, hormis Zanzibar mais incluant le Rwanda et le Burundi). C'étaient des territoires de belle taille², dont les potentialités paraissaient infinies et qui attiraient en masse les capitaux et les immigrants (en 1914, les colons allemands étaient 1 650 au Cameroun, 4 100 en Afrique-orientale et 12 300 sur les hautes terres du Sud-Ouest africain).

Le (relativement) petit Togo, avec environ 87 000 km carrés et un million d'habitants, n'avait accueilli, lui, qu'un peu plus de 400 Alle-

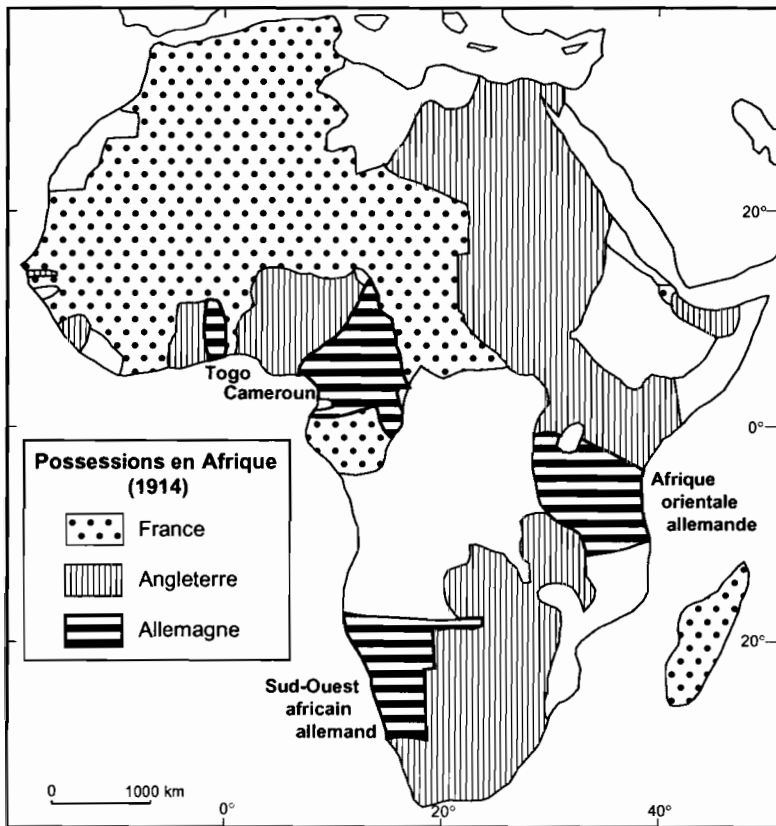
qu'après la guerre que les Allemands, ulcérés par l'hypocrisie avec laquelle leurs colonies leur étaient confisquées, en revendiquèrent unanimement le retour.

¹ En fait sans grande valeur économique, mais qui augmentaient de plus de 50 % la superficie du Cameroun et l'enracinaient profondément dans le bassin du fleuve Congo.

² Près de 3 000 000 km², six fois la surface de la métropole, mais seulement 13 millions d'habitants, contre 65 millions en Allemagne (alors que les colonies de la France multipliaient la population de celle-ci par 2,2). Cependant, ce vaste domaine ne représentait au total que 0,5 % du commerce extérieur allemand en 1913 : les enjeux de la colonisation étaient bien davantage politiques qu'économiques.

Carte 1

Les colonies allemandes d'Afrique en 1914



IRD - Laboratoire de cartographie appliquée - Bondy

mands¹. Mais il se targuait, on l'a dit, du titre flatteur -du moins pour son Administration- de "colonie modèle" (*Musterkolonie*), paisible, prospère et, surtout, peu coûteuse pour la métropole, alors que toutes les autres étaient d'insatiables gouffres à subventions publiques. De surcroît, c'était le plus ancien des "protectorats" africains hérités de Bismarck, et les milieux colonialistes -peu nombreux mais puissants politiquement- étaient donc attachés sentimentalement à ce qui, en fait, était surtout, selon l'expression d'un gouverneur de l'AOF², une "*colonie d'amour-propre*".

A Berlin comme à Lomé, on envisageait volontiers de l'agrandir quelque peu : à l'ouest, aux dépens de la Gold Coast anglaise, par l'acquisition (manquée de peu en 1899) du "Triangle de la Volta"³, ce qui aurait doublé sa façade maritime, lui aurait donné une frontière fluviale "naturelle" et surtout l'ensemble du peuplement de langue éwé ; à l'est, au détriment du Dahomey français, par le déplacement de la frontière de 1897 pour annexer au minimum les vieilles cités marchandes d'Agoué et de Grand-Popo, décadentes mais compléments évidents d'un littoral togolais désespérément court. Bien sûr, rien n'empêchait de rêver à des horizons beaucoup plus vastes, comme cet accès au fleuve Niger qui n'avait pu se réaliser à la fin des années 1880. Une victoire militaire du Reich en Europe, dont on pensait qu'elle serait facile, rapide et définitive, devait aussi permettre de satisfaire bien des ambitions allemandes en Afrique.

Pour le gouvernement impérial, le Togo présentait aussi un intérêt tout à fait particulier : la construction, depuis la mi-1913, d'une merveille technique, la station de "télégraphie sans fil" intercontinentale au lieu-dit Kamina, dans la plaine que surplombe la ville d'Atakpamé, à 160 kilo-

¹ 427 exactement à la mi-1914, selon les derniers calculs de Peter Sebald (communication personnelle). Ce chiffre aurait donc augmenté d'une cinquantaine de personnes en une année.

² Joost van Vollenhoven (qui avait participé aux négociations de 1911), dans une lettre au ministre des Colonies du 22 septembre 1917 (Dakar, Archives nationales du Sénégal, dossier 17 G 61).

³ Entre Lomé, l'estuaire du fleuve Volta et, approximativement, l'actuel barrage d'Akosombo.

mètres au nord de Lomé, au terminus de la plus longue des voies ferrées. Cet investissement stratégique majeur, bien qu'appartenant officiellement à la firme privée Telefunken, était dirigé directement par Guillaume II et son Grand Quartier général, bien au-dessus de la tête de l'Administration du Togo. Kamina devait être la pierre angulaire d'un réseau de radiotélégraphie d'envergure mondiale, qui permettrait à l'Allemagne de communiquer avec toutes les parties du globe, notamment avec ses flottes militaires et marchandes sur tous les océans, enjeu majeur pour son impérialisme. En 1914, il existait déjà, dans le reste du domaine colonial allemand, dix autres stations¹ : une à Douala, au Cameroun, deux dans l'actuelle Tanzanie, trois en Namibie et quatre dans les divers archipels du Pacifique, avec un rayon d'émission de 1 000 à 2 000 kilo-mètres². C'était aussi la portée de l'émetteur secondaire de Togblékopé³, dans les environs de Lomé. Kamina était beaucoup plus puissante, capable d'émettre à 6 000 km, c'est-à-dire sur toute l'Afrique et une bonne partie de l'Atlantique, et de communiquer directement avec la colossale station de Nauen (9 000 km de portée), près de Berlin : sa fonction était donc de servir de relais pour tous les échanges entre la métropole et les colonies d'Afrique - un rôle irremplaçable⁴.

Avec ses neuf antennes hautes de 80 à 120 mètres, étirées sur trois kilomètres du nord au sud, et sa centrale électrique de 1 000 CV, la station, chef-d'œuvre d'un ingénieur autrichien génial, le baron Anton Codelli von Fahrenfeld⁵, recevait les messages de Nauen depuis la fin de

¹ Selon Hew Strachan : *The First World War*, op. cit., pp. 450-451.

² Il s'agissait d'émission en ondes longues (technique abandonnée par la suite au profit des ondes courtes, moins aléatoires).

³ A 17 km de la côte (donc loin des canons de marine ennemis). Le site, resté depuis la première guerre mondiale domaine public, est aujourd'hui occupé par les émetteurs de Radio-Lomé.

⁴ Effectivement, une fois Kamina hors-jeu, les autres stations allemandes d'Afrique parviendront encore à entendre (plus ou moins bien) les émissions de Nauen, mais elles ne pourront plus répondre, alors que tous les câbles sous-marins ont été coupés par les Anglais dès les premières heures de la guerre.

⁵ Voir Vesna Ambrozic-Campbell : "Le baron Codelli : un inventeur au Togo", in Philippe David (éd.) : *Une actrice de cinéma dans la brousse du Nord-Togo (1913-14)*, Lomé, 1996, 275 p. (surtout pp. 251-271, avec la seule description de Kamina par un témoin oculaire). De passage au Togo, le peintre colonial Ernst Vollbehr en fit quelques

1913 ; elle put commencer à en émettre à son tour au tout début du mois d'août (autrement dit, elle ne fonctionnera que pendant trois semaines¹). Aussitôt les hostilités déclarées, Kamina deviendra naturellement l'objectif essentiel des opérations au Togo, qu'il faudra à tout prix défendre pour les uns, conquérir pour les autres.

b) Le déclenchement de la guerre en Europe et son extension à l'Afrique

Depuis quelques années, les opinions publiques européennes s'étaient laissé gangrener par un nationalisme de plus en plus agressif, à mesure que s'exacerbait la compétition pour la suprématie politique et économique sur le monde. Désormais, entre les deux blocs d'alliances qui se partageaient l'Europe, la guerre -que l'on imaginait "fraîche et joyeuse"- apparaissait de plus en plus comme une solution envisageable, voire nécessaire, donc inévitable. De ce fait, nul ne tenta l'impossible pour l'éviter².

Pour tous, le conflit armé serait nécessairement court : gouvernements, experts et opinions étaient unanimement persuadés qu'une guerre moderne, avec la mobilisation de millions d'hommes et une consommation de munitions sans précédent, serait obligatoirement brève : quelques mois tout au plus. Les hostilités commencées en août seraient sans aucun doute terminées avant Noël, chacun étant persuadé de sa propre victoire inéluctable.

jolis tableaux en mars 1914, que l'on peut voir, ainsi que des photos de l'état actuel des vestiges, dans l'ouvrage bilingue de Wolfgang Lauber (éd.) : *L'Architecture allemande au Togo (1884-1914)*. Stuttgart, 1993, 165 p. (pp. 130-137).

¹ 229 messages furent radiotélégraphiés au total. On trouve, dans les archives d'Aix-en-Provence, une copie (en français) du "livre d'enregistrement" de la station, qui comprend le titre (hélas, très résumé) des 190 messages envoyés entre le 8 et le 23 août (Centre des Archives d'Outre-Mer, Affaires politiques 2705/8, annexe 2).

² Sur tous ces événements, voir surtout Pierre Renouvin : *Histoire des relations internationales, volume III (1871-1945)*. Paris, rééd. 1994, 998 p.

Pour bien comprendre le déclenchement de la guerre au Togo, il est indispensable d'avoir en tête la chronologie précise des événements en Europe, jour par jour, voire heure par heure. A partir de l'attentat de Sarajevo¹ (28 juin 1914), la machinerie infernale s'est mise en marche lentement. Après un mois de tension diplomatique croissante, mais où l'espoir d'une solution négociée restait vraisemblable, les événements vont s'emballer en quelques jours.

Le mardi 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la petite Serbie, et fait bombarder sa capitale, Belgrade, dès le 29 au soir. Le 30, la Russie, protectrice de la Serbie, annonce la mobilisation de ses troupes, ce qui entraîne l'intervention de l'Allemagne, alliée de l'Autriche. Le lendemain, à 19 heures, Berlin annonce "l'état de danger de guerre", puis lance des ultimatums à la Russie et à la France, et, dans la nuit, commence à mettre en mouvement sa formidable armée.

Dans les rues des capitales, les opinions publiques sont prises d'une frénésie belliciste qui emporte tout ; les prudents, les modérés, les pacifistes sont balayés par le flot des passions². De leur côté, les états-majors sont obsédés par l'idée que tout retard, fût-ce d'une seule journée, dans la mobilisation de leurs millions d'hommes, selon des plans d'une extrême complexité, leur vaudrait un handicap initial désastreux : ils poussent tous à une décision immédiate. Les dirigeants politiques, empereurs et présidents, Premiers ministres et chanceliers, dont aucun ne voulait vraiment une guerre généralisée, ont dès lors perdu le contrôle des événements, qui s'enchaînent selon une logique inexorable : la course à la catastrophe est irréversible.

Le samedi 1er août, à 16 heures, la France décrète la mobilisation générale pour le lendemain, tandis que la marine anglaise se met discrètement en état de combattre. A 18 heures, Guillaume II déclare la guerre

¹ Rappelons qu'il s'agit de l'assassinat du prince-héritier de l'empire d'Autriche-Hongrie par des nationalistes serbes de Bosnie.

² Symbole de ce déchaînement des fanatismes : l'assassinat par un ultra-nationaliste, le 31 juillet au soir, de la plus illustre voix de la fraternité universelle pour la défense de la paix, Jean Jaurès.

à la Russie, puis, le surlendemain, le lundi 3 août à 19 heures, à la France. la journée du 2 ayant été émaillée d'accrochages armés sur la frontière. Le 4 août à l'aube, pour contourner les défenses françaises, les troupes allemandes envahissent la Belgique, malgré sa neutralité solennellement reconnue par toutes les Puissances européennes, ce qui entraîne l'entrée de la Grande-Bretagne dans le conflit le soir même à minuit¹.

Comme les nations belligérantes couvrent toute la planète de leurs colonies, de leurs sphères d'influence, de leurs flottes de combat, la guerre devient automatiquement mondiale². Le continent africain est lui-même immédiatement impliqué dans le conflit : le 4, aux premières lueurs du jour, des navires de guerre allemands ont bombardé deux ports français du littoral algérien.³

On sait que, pour les Alliés, les premiers combats furent désastreux : l'armée allemande occupe la Belgique en moins de trois semaines, puis submerge la France du Nord, de plus en plus loin vers le sud, jusqu'aux abords de Paris. Le pari fait par le grand état-major allemand d'une guerre très courte paraît sur le point d'être gagné quand l'imprévisible bataille de la Marne (du 6 au 10 septembre) permet aux Franco-Anglais de stopper net l'invasion. Mais, désormais, aucun des deux camps n'est plus capable de l'emporter sur l'autre et d'arracher la victoire en reprenant la guerre de mouvement : le conflit va s'enliser dans

¹ En réalité, le gouvernement de Londres avait pris la décision de s'engager militairement aux côtés de la France dès le 2 août : l'invasion de la Belgique fut ce qui lui permit de faire basculer son opinion publique en faveur de la guerre.

² Par la suite, les puissances coloniales secondaires y entreront presque toutes : le 29 octobre, la Turquie (maîtresse du Proche-Orient et encore influente en Libye) du côté des "Empires centraux" ; du côté des "Alliés", le Japon dès le 23 août (il put ainsi mettre très vite la main sur les possessions allemandes de Chine et d'Océanie), puis l'Italie en 1915, le Portugal en 1916, enfin les Etats-Unis en 1917, et même le petit Liberia. La totalité de l'Afrique (hormis l'Ethiopie et les minuscules territoires espagnols) se retrouvera ainsi belligérante, sans que, bien sûr, l'avis des Africains eût jamais compté d'aucune manière.

³ Symétriquement, un croiseur anglais bombardera Dar-es-Salaam le 8 août.

une guerre de tranchées meurtrière, au front presque immobile pendant quatre ans.

On l'a dit, les positions coloniales de l'empire allemand ont succombé les unes après les autres sous les assauts convergents des Alliés, Britanniques, Français, Belges et Japonais. Ce fut rapide dans les archipels du Pacifique et en Chine, pas en Afrique, où les trois plus grands territoires étaient bien armés, car il avait fallu y écraser des révoltes nombreuses, parfois très graves. Le Sud-Ouest africain¹ disposait ainsi en 1914 de 2 000 soldats allemands. Le Cameroun put aligner près de 3 000 soldats et policiers indigènes et 250 militaires européens, que vinrent renforcer 400 civils et marins mobilisés. L'Afrique-orientale comptait près de 5 000 *askaris*² africains encadrés par plus de 200 officiers de carrière allemands.

Partout, la résistance fut acharnée. Le Sud-Ouest, submergé par les puissantes forces anglo-boers qui affluaient d'Afrique du Sud, résista onze mois, jusqu'au 9 juillet 1915. Le Cameroun, envahi de tous les côtés, ne cessa le combat qu'au bout d'un an et demi, le 18 février 1916, après avoir évacué l'essentiel de ses forces en Guinée espagnole neutre. Dernier bastion allemand, les troupes d'Afrique-orientale parvinrent à tenir tête aux attaques anglaises, belges et portugaises pendant toute la durée de la guerre, et même au-delà : ce n'est que deux semaines après le cessez-le-feu en Europe (11 novembre 1918) que cette armée invaincue, encore forte de 155 Allemands, 1 156 askaris et plus de 3 000 porteurs, acceptera enfin de déposer les armes.

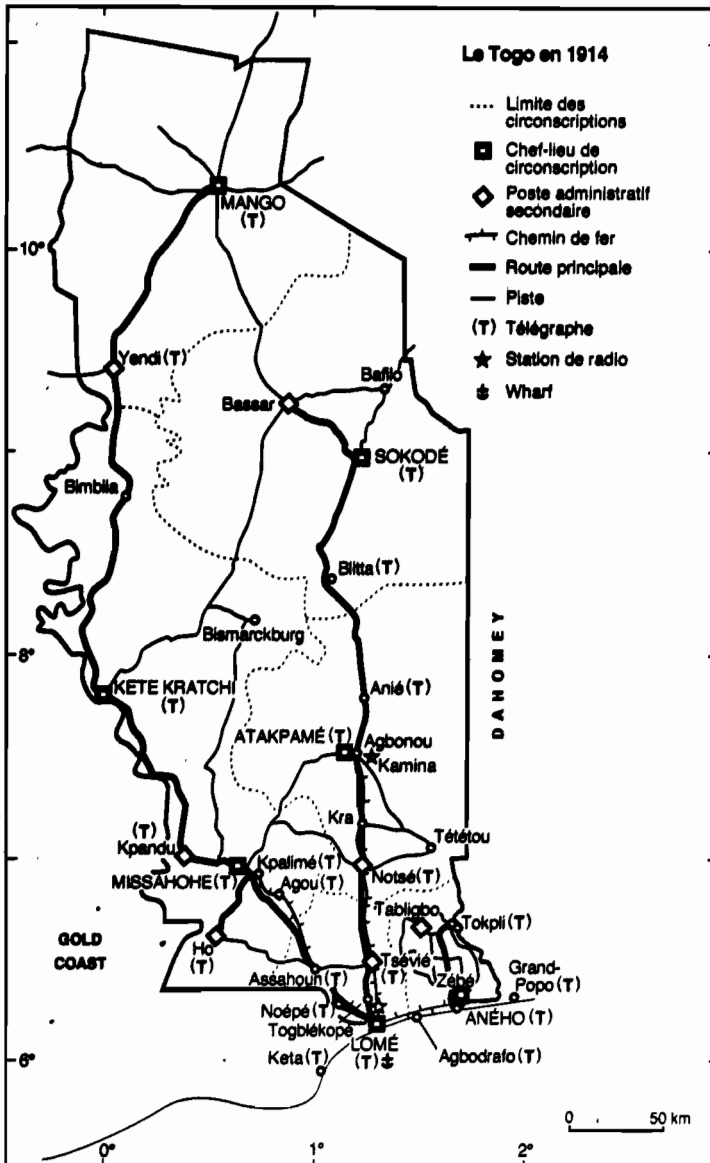
Le sort du Togo allemand, quant à lui, fut réglé en trois semaines, et ce fut la toute première victoire des Alliés à un moment où le sort des armes leur était dangereusement contraire sur le front français.

¹ Où s'était commis, en 1904, contre le peuple herero (exterminé à 90 %), le tout premier génocide du XX^e siècle.

² Terme (d'origine turque) pour désigner les soldats indigènes en Afrique de l'Est.

Carte 2

Le Togo en 1914



- II -

LE GOUVERNEUR DU TOGO

CHERCHE A EVITER LE COMBAT

Pourtant, les atouts militaires des autorités coloniales du Togo étaient loin d'être négligeables. Le Territoire couvrait tout de même une surface égale à celle du Portugal, avec trois voies ferrées, un bon réseau de routes, de télégraphes et de téléphones, ainsi que d'excellentes cartes : on pouvait déplacer rapidement les unités d'une frontière à l'autre et ainsi faire face successivement à toutes les colonnes d'invasion.

En temps de paix, l'Administration disposait, pour maintenir l'ordre colonial, des 550 mercenaires de la *Polizeitruppe*¹, armés de l'excellent fusil Mauser², et que pouvaient renforcer un nombre équivalent de réservistes africains. Ils étaient encadrés par deux officiers et six sous-officiers de carrière allemands. Avant la guerre, l'essentiel des forces était concentré à Lomé (près de 200 soldats, l'état-major, les arsenaux, deux des quatre mitrailleuses Maxim³ du Territoire), avec de

¹ Plusieurs documents anglais mettent en doute la qualité de leur formation, mais, du côté français, la très officielle synthèse des lieutenants-colonels Weithas, Rémy et Charbonneau, du Service historique de l'état-major de l'Armée, *La conquête du Cameroun et du Togo* (Paris, 1931, 601 p.), affirme que "*la troupe de police avait reçu, depuis sa réorganisation de 1894, une instruction militaire très sérieuse. (...) Elle avait le même rôle et la même valeur que la troupe coloniale [française].*" (p. 53)

² D'un modèle ancien (1871), mais précis et sûr. Sa faiblesse était ses cartouches à la poudre noire, qui faisaient beaucoup de fumée (selon H. Strachan, op. cit., p. 506).

³ Arme très meurtrière, dont le maniement était strictement réservé aux Européens. Toutefois, selon Arthur Knoll, "*le dernier gouverneur du Togo avait demandé que les sous-officiers africains puissent servir les mitrailleuses, mais Berlin avait rejeté sa*

fortes unités à Mango (150 à 180 hommes bien armés, avec une mitrailleuse) et à Sokodé (une centaine de soldats, et la dernière des mitrailleuses), ainsi que des détachements plus modestes dans les autres chefs-lieux de circonscriptions¹. Parmi les civils allemands, dont certains avaient reçu une formation militaire solide, 200 répondirent à l'ordre de mobilisation. Les uns furent volontaires pour encadrer les troupes africaines² ; les autres formèrent une "compagnie européenne", qui, on le verra, n'alla jamais au feu.

Le Togo colonial allemand pouvait donc se défendre, et il ne l'a pas fait. L'explication de ce comportement inattendu peut se résumer ainsi : ses responsables ne croyaient pas, ne voulaient pas croire que la guerre viendrait jusqu'à eux ; ils n'étaient pas prêts à l'affronter, et ils ne surent pas la conduire.

a) Se faire la guerre entre Blancs en Afrique ?

Avant la guerre, pleins de la morgue nationaliste si répandue à l'époque, les Allemands du Togo avaient multiplié les rodomontades bellicieuses, affirmant haut et fort que leur petite armée, bien entraînée et bien équipée, qui défilait aux jours de fête avec tant de panache, pourrait atteindre la capitale de la Gold Coast en quinze jours.

En fait, de leur côté, les autorités supérieures maintenaient avec leurs homologues d'Accra les liens les plus cordiaux, qui paraissaient exclure toute idée d'un affrontement entre colonisateurs, dont, qui plus

demande", in *Togo under imperial Germany, 1884-1914*, Stanford, 1978, 224 p. (ici p. 37). A titre de comparaison, les Allemands du Cameroun disposaient de 20 mitrailleuses, ainsi que de 4 canons de campagne (aucun au Togo).

¹ En 1913, selon les informations recueillies (avant la guerre) par les Anglais, il y avait environ 60 soldats à Kpalimé, 50 à Kete-Krachi, 40 à Atakpamé, 40 à Aneho et 15 à Kpandou (Londres, Public Record Office, CO 96 / 536).

² Peter Sebald pense que l'encadrement improvisé des soldats professionnels de la *Polizeitruppe* par les volontaires allemands venus de l'administration ou du commerce a sans doute désorganisé la cohérence de la troupe et donc nui à son efficacité (communication personnelle).

est, les dirigeants appartenaient au même monde aristocratique. Le gouverneur de Gold Coast, Sir Hugh Clifford, avait ainsi été reçu en grande pompe à Lomé en octobre 1913 ; le gouverneur du Togo, le noble duc Adolf Friedrich de Mecklembourg¹, lui rendit sa visite à Accra, en janvier 1914, dans une atmosphère toute aussi chaleureuse. Pouvait-on imaginer une telle guerre, déplorablement "fratricide", au sein d'une race qui devait rester solidement unie pour continuer à dominer les innombrables masses colonisées ?

C'étaient les Britanniques de Gold Coast qui, les premiers, avaient fait des avances ouvertes. En octobre 1908, le gouverneur John Rodger, en visite à Lomé, avait explicitement déclaré : *"Nous ne sommes ici qu'une poignée d'Européens : peut-être 1 000 en Gold Coast et environ 300 au Togo, face à des millions d'indigènes. Nous devons nous soutenir quoi qu'il puisse arriver en Europe."*² En 1912, son successeur, J. Thorburn, renchérisait : *"Quels que soient les événements en Europe, nous devons vivre en bons voisins. Sinon, les indigènes joueront vite le rôle du troisième larron, et alors tout serait perdu..."*³

Bien sûr, les Anglais avaient tout avantage au maintien du statu quo territorial, qui leur était favorable, alors que les Allemands souhaitaient précisément le modifier en leur faveur, y compris par la force si c'était nécessaire. Berlin ne répondit donc pas à ces appels du pied pour une forme de neutralisation de l'Afrique en cas de conflit. Pourtant,

¹ Fils, frère et oncle des grands-ducs régnants de la principauté de Mecklembourg-Schwerin, sur les bords de la mer Baltique, il est apparenté à toutes les cours d'Europe du Nord (il est, entre autres, le beau-frère de la reine des Pays-Bas et l'oncle par alliance du prince héritier impérial allemand et du roi du Danemark, lui-même proche parent du roi d'Angleterre).

² Berlin-Lichterfelde, Bundesarchiv, Reichskolonialamt, n° 4308, p. 83 : rapport du gouverneur Julius von Zech (1903-10) au Ministère des Colonies du 12 novembre 1908, cité par Peter Sebald (op. cit., p. 588, ainsi que le document suivant), qui observe avec pertinence que le comte Zech ne laissa pas reproduire cette partie du discours dans l'*Amtsblatt* (Journal officiel) du Togo.

³ Ibidem. Rapport de von Doering au Ministère du 23 juin 1912. A la même époque, pensant calmer ainsi les appétits de Berlin, l'Angleterre avait déclaré officiellement ne voir aucun inconvénient à une large expansion allemande au détriment des colonies belges et portugaises d'Afrique centrale (P. Renouvin : op. cit., p. 187).

l'Allemagne ne prit pas de mesures sérieuses de préparation militaire dans ses colonies - en tout cas, pas au Togo, et même pas contre le Dahomey français.¹

Car, sur la frontière orientale du Togo, les relations ont toujours été très fraîches entre deux nations qui se considèrent alors mutuellement comme "l'ennemi héréditaire", y compris en Afrique (c'est ainsi que l'histoire enseignée aux écoliers togolais insistait longuement sur le souvenir de la cuisante défaite infligée à la France en 1870, ce qui exaspérait la vanité gauloise sur l'autre rive du Mono).

Au printemps 1914, Mecklembourg avait pourtant esquissé un geste d'apaisement, en invitant son collègue, le lieutenant-gouverneur du Dahomey, Charles Noufflard, à venir à Lomé et en se proposant d'aller ensuite lui rendre sa visite à Porto-Novo. L'offre fut rejetée. Le gouverneur général de l'Afrique-occidentale française, William Merleau-Ponty², à qui appartenait la décision, en détaille les raisons dans une lettre à Noufflard datée du 29 avril 1914³ :

Je considère ce déplacement comme inopportun. Si, en effet, le ton des communications du duc de Mecklembourg est empreint d'une plus grande cordialité, nous ne pouvons pas oublier les termes presque comminatoires employés, à diverses reprises, dans les correspondances provenant de son Administration, (...) surtout lorsque les réclamations portaient sur de simples affirmations dont la fausseté ne tardait pas à être démontrée. (...) Le gouvernement du Togo nous suscite, à lui seul, plus d'incidents de frontière que toutes les autres enclaves étrangères. [Suit une longue liste

¹ Ayant fouillé méthodiquement les archives allemandes à Berlin et à Lomé, Peter Sebald n'a retrouvé aucune trace d'un plan de campagne prévisionnel pour les forces armées du Togo (communication personnelle).

² L'un des plus brillants des gouverneurs généraux de l'AOF, qui mourra à son poste un an plus tard. La célèbre école fédérale des instituteurs africains portera son nom pour rappeler ses efforts en faveur de l'enseignement.

³ Dont une copie fut adressée au Ministère des Colonies, qui la communiqua aux Affaires étrangères. Tout le monde approuva. (Paris, Ministère des Affaires étrangères, archives du Quai d'Orsay, Correspondances politiques avec l'Angleterre, série "Possessions allemandes d'Afrique", dossier 1544).

de griefs, qui prouvent] *le peu de bienveillance du duc de Mecklembourg à notre endroit.*

En conclusion, le gouverneur général nuance un peu son refus : *"Je serais certes très heureux de voir disparaître l'hostilité latente que nous rencontrons au Togoland."* Mais, de là à se livrer à des manifestations publiques d'amitié franco-allemande, il y a un gouffre qu'il ne songe pas un instant à franchir. Toutefois, un rendez-vous ultérieur entre les deux gouverneurs est envisagé sur la frontière du Mono¹, qui n'aura jamais lieu.

A Berlin, le gouvernement impérial ne croyait pas que l'Afrique pût être un enjeu militaire important en cas de conflit en Europe. Ainsi, le 29 juillet 1914, premier jour des combats à la frontière austro-serbe, le Dr Solf, secrétaire d'Etat des Colonies du Reich, fit encore parvenir à tous ses gouverneurs un télégramme chiffré rassurant : *"Les Grandes Puissances s'efforcent, afin de préserver la paix en Europe, de restreindre au niveau local la guerre entre l'Autriche et la Serbie. Vous pouvez rassurer vos administrés : nos protectorats restent en dehors du risque de guerre. D'autres messages suivront. Solf."*²

Les Allemands du Togo pouvaient donc garder toute confiance dans la pérennité paisible de leur domination sur leur colonie et ses habitants, avec tous les immenses avantages personnels qui en découlaient pour eux.

Par contre, en Gold Coast, ce même 29 juillet, à 23 heures, un télégramme de Londres arrivait à Accra : il avertissait secrètement les autorités britanniques de se préparer à un conflit, certes encore éventuel. Ordre était donné de prendre immédiatement les dispositions prévues dans tous les domaines stratégiques : mobilisation des combattants et

¹ Selon Charles Noufflard (*La conquête du Togo et la revendication allemande*. Rouen, 1938, 24 p., ici pp. 5-6), qui soupçonne l'Allemand de la plus noire perfidie.

² Bundesarchiv, RKA, n° 7014, série I (Guerre européenne, août-décembre 1914).

aussi des techniciens (dont le rôle sera très important), mesures financières, stockage des fournitures essentielles, mise en sécurité des moyens de communication, textes législatifs à promulguer, etc.¹ Car toutes les belles manifestations d'amitié officielle citées plus haut n'avaient pas empêché Accra de préparer en secret -ainsi que tout l'empire britannique, à partir de 1910- des plans de campagne détaillés face au voisin allemand².

La journée du 30 juillet est donc consacrée à la mise en place des dispositifs prévus. Dès le vendredi 31, la colonie est en état de se battre³. Grâce à leurs espions, les Anglais connaissaient déjà l'existence de la station de radio de Kamina⁴ ; ils en font aussitôt un objectif stratégique majeur.

A Dakar, William Ponty avait tôt deviné que les événements des Balkans conduisaient inéluctablement à la guerre générale. Dès le lundi 27 juillet, Dakar avait averti toutes les autorités militaires des territoires français par un télégramme chiffré urgent, très laconique mais lourd de

¹ Voir la description de ces mesures -impressionnantes par leur nombre et leur diversité- dans le rapport de Robertson du 12 août 1914, Londres, PRO, ZHC 1 7936, n° 4.

² Le dernier en date (à vrai dire, conçu dans une optique surtout défensive, en échelonnant les forces tout au long de la frontière du Togo, depuis Gambaga au nord jusqu'à Ada sur l'océan) remontait à mars 1913, à un moment où Kamina n'était pas encore reconnu comme un objectif stratégique : il fallut improviser. Les Anglais entretenaient dans les territoires voisins (français comme allemands) un réseau d'espionnage digne de la grande tradition de l'*Intelligence Service* (voir par exemple le rapport de 1913 sur l'état des forces allemandes au Togo, mentionné ci-dessus).

³ Les forces armées disponibles en Gold Coast, colonie riche, bien peuplée et dont la pacification n'a été assurée qu'en 1901 (après le difficile écrasement de la dernière grande insurrection des Ashanti), sont les 1 584 soldats africains du *Gold Coast Regiment* de la *West African Frontier Force* et les 321 hommes de la *Northern Territories Constabulary*, encadrés par 40 officiers européens. Peuvent encore être mobilisés 330 réservistes. Avec ces quelque 2 200 hommes, les Anglais alignent donc deux fois plus de fusils que les Allemands, du moins sur le papier.

⁴ Cependant, les informateurs africains n'avaient pas pu pénétrer dans les salles de commande de la station, dont l'accès était réservé aux seuls Allemands. Mais, à Accra, des techniciens passionnés de radio avaient bricolé un récepteur qui put capter les messages de Kamina dès les premiers jours d'émission. Les télécommunications des Allemands seront ainsi écoutées de bout en bout.

menaces : *"Tension politique"*. A Porto-Novo, le commandant des forces présentes au Dahomey, le chef de bataillon des troupes coloniales Jean Maroix, ne reçoit le message, pour des raisons techniques, que le 29, en pleine sieste. Il prend sur le champ les mesures nécessaires en vue d'une mobilisation prochaine de toutes ses forces¹ : les tirailleurs sénégalais², les gardes-cercle³ et les quelques civils européens du Territoire.

Le samedi 1er août après-midi, en même temps que dans toute la France, le Ministère des Colonies télégraphie à Dakar l'ordre de mobilisation générale, *"conformément aux prescriptions de la circulaire secrète du 13 août 1912"*. Le lundi 3, un autre message annonce l'ouverture des hostilités : *"Prenez les dispositions prévues en cas de guerre"*. Ponty, qui s'était préparé à l'imminence des hostilités⁴, pourra répondre dès le lendemain, non sans fierté : *"Mobilisation générale commencée le 3 août,*

¹ Non sans difficultés, car, raconte Maroix, le Dahomey était pacifié depuis 1893. De ce fait, *"il n'existait sur place aucun stock de réserve, ni armement, ni munitions, ni équipement, ni effets. Fort heureusement, l'ensemble des troupes actives était bien armé et équipé. (...) L'autorité militaire ne disposait de rien sur place pour la formation des unités de réserve"* (pp. 53-54). Le hasard avait fait qu'au début de 1914, une révolte du pays holi, au nord de Porto-Novo, avait fait renforcer la "brigade indigène" du Dahomey (10 Européens et 197 tirailleurs, sous les ordres du capitaine Durif) par la "brigade de marche" de Côte d'Ivoire (7 Européens et 180 tirailleurs, commandée par le capitaine Castaing), arrivée fin mars, ce qui mettait les Français dans une relative égalité de forces avec les Allemands du Togo, dont ils étaient persuadés (bien à tort, on va le voir) qu'ils se préparaient à les attaquer.

² En fait souvent originaires des actuels Mali et Burkina Faso. Selon Marc Michel (op. cit.), ils sont alors 12 000 pour toute l'AOF, secondés par les 2 000 hommes de la "garde indigène", qui ont le même armement et le même uniforme, mais dépendent des commandants des cercles (civils).

³ Sorte de gendarmerie locale sommairement formée et armée, *"un appoint de valeur militaire à peu près nulle"*, selon les officiers historiens de l'Armée de terre (Weithas et al. : op. cit., p. 32).

⁴ Dès le 29 juillet, il avait proposé à Paris de faire remplacer les troupes françaises en train d'achever la conquête du Maroc par 6 000 tirailleurs sénégalais (Marc Michel : op. cit., p. 43).

s'effectuant partout avec grand calme, tant chez les indigènes que chez les Européens."¹

A Porto-Novo, le gouverneur Noufflard, sitôt reçu, le 3 août à 10 heures du soir, le télégramme de von Doering qui lui proposait la neutralité, installe son Territoire dans l'état d'esprit de la guerre :

*En parfait accord avec le chef de bataillon Maroix, je rédigeai et fis imprimer dans la nuit du 3 au 4 un "Appel au dévouement, au calme et à l'abnégation de tous : Français de France et Français d'Afrique, nos fidèles sujets du Dahomey." (...) Le chef du service de l'imprimerie du gouvernement avait dû être tiré de son lit pour faire composer, imprimer et coller les affiches blanches de cette proclamation.*²

Le 4 août, au petit matin, tous les commerçants allemands du Dahomey (une cinquantaine) sont arrêtés et regroupés à Cotonou, pour les empêcher de rejoindre le Togo. Le lendemain, ils sont expulsés vers le Nigeria -encore en paix- sur un vapeur lagunaire. A leur arrivée à Lagos, le 6 au matin, l'Empire britannique est entré officiellement dans le conflit : ils seront aussitôt arrêtés comme prisonniers de guerre³.

¹ CAOM. Série géographique Togo-Cameroun, carton VII, où l'on trouve aussi presque que tous les autres documents français des jours suivants.

² Ch. Noufflard : op. cit., p. 7.

³ *"Les négociants allemands avaient-ils prévu l'ouverture des hostilités ? (...) Rien n'est moins sûr, car (...) tous étaient persuadés que leur absence serait de courte durée, et ils ne prirent aucune mesure pour sauvegarder leurs intérêts, se bornant à confier leurs maisons au personnel indigène",* constate Hélène d'Almeida-Topor (*Histoire économique du Dahomey (1890-1920)*, Paris, 1995, 914 p., ici vol. II, p. 73).

De son côté, Noufflard, qui laisse libre cours à son mépris haineux pour ces négociants qui le supplient de protéger leurs affaires, exhale toute son aversion pour les *"bas-fonds du tempérament teuton"*. Il s'interroge quand même : *"Ma décision était-elle bien régulière ? Je me le suis demandé depuis. Toujours est-il qu'elle ne parut pas insolite au [prestigieux gouverneur du Nigeria, Lord] Lugard, qui me répondit immédiatement : "Pas d'inconvénients... jusqu'à présent". Que ce "jusqu'à présent" m'apporta de réconfort en un pareil moment ! Cette formule, d'un laconisme si britannique, ne signifiait-elle pas, en effet : "Entendu, puisque nous sommes encore neutres. Mais dépêchez-vous,*

Le même 4 août, les troupes présentes dans le Sud du Dahomey sont dirigées vers Grand-Popo, à la frontière du Togo. Le lendemain, ainsi que l'avait prévu le plan de mobilisation français, arrive l'ordre du général de brigade Pineau, commandant supérieur des troupes de l'AOF, de faire faire demi-tour aux unités, de les ramener à Cotonou et de les y embarquer aussitôt que possible pour Dakar. Noufflard se démène comme un beau diable pour garder ses soldats : *"J'étais responsable de la sécurité de la colonie ; (...) je ne pouvais la livrer sans défense à une agression. (...) Sur sa demande d'être couvert, j'adressai [au commandant Maroix] une réquisition écrite exigeant la reprise immédiate du mouvement primitif, et je télégraphiai à mon chef et ami William Ponty..."* Ce dernier entérine tout de suite l'idée d'une offensive contre l'ennemi voisin¹.

De son côté, Maroix a poussé fébrilement ses préparatifs, car il croit (bien à tort) au danger d'une attaque allemande imminente contre la région de Grand-Popo². Par ailleurs, il positionne aussi une quarantaine de gardes-cercle en face du saillant de Tado, sur la route Notsé-Abomey, à 100 km de la côte, *"avec la mission de surveiller la frontière tout en donnant aux Allemands l'impression qu'une attaque française se prépa-*

car j'espère bien que demain nous serons en guerre à vos côtés, ce qui ne me permettrait plus d'accorder un droit d'asile à nos ennemis communs." (op. cit., pp. 8-10).

¹ Ibidem, pp. 13-14.

² Dans une lettre à son ministre du 1er février 1915, Ponty, recopiant certainement des courriers reçus de Noufflard, mentionne en passant : *"En 1911 (moment de tension entre Paris et Berlin au sujet du Maroc), les missionnaires allemands, qui jouèrent de tout temps un rôle politique important au Togo, avaient déclaré qu'en cas de guerre, l'Allemagne occuperait immédiatement Agoué et Grand-Popo."* (MAE, série "Possessions allemandes d'Afrique", dossier 1546).

Le général Gorges (op. cit., p. 31) affirme lui aussi que *"le gouverneur von Doering prit ses dispositions pour attaquer les Français au Dahomey, car il comptait sur la neutralité de la Grande-Bretagne. Il abandonna son projet quand il eut compris son erreur."* Mais il n'avance aucune source ni preuve à ses dires.

rait dans cette région¹, stratagème qui, on le verra, sera efficace. Maroix poursuit :

Dans le même temps, des gardes (...) apportaient à l'armée des renseignements recueillis par des émissaires envoyés au Togo. L'administration locale fit appel à la population, qui répondit à son attente en assurant la garde des voies de communication et des lignes télégraphiques, ainsi que la surveillance de la frontière, (...) menée par des unités auxiliaires formées de "partisans" conduits par des chefs traditionnels : (...) plus de 3 500 hommes, armés de fusils de traite ou même d'arcs et de flèches, furent répartis à la frontière, patrouillant le long du Mono et des principales voies d'accès au Dahomey."²

Notons qu'au Togo, on ne constate aucune tentative similaire de mobilisation de la population, et que celle-ci, de son côté, ne prend nulle initiative pour proposer ses services.

Ignorant encore l'existence de la radio de Kamina³, et se fondant sur un plan de campagne récemment élaboré (mais pas encore formellement approuvé par le Ministère de la Guerre), Maroix n'a alors pour

¹ Selon Hélène d'Almeida-Topor (op. cit., vol. II, p. 99), qui cite des correspondances officielles légèrement postérieures (1^{er} semestre 1915), c'est-à-dire présentant le risque d'une justification a posteriori.

² Ibidem, p. 100.

³ Au même moment, à Paris, la station installée au sommet de la tour Eiffel enregistre les premiers messages émis par Kamina (sous l'indicatif "FAK"), mais sans arriver à en localiser précisément l'origine (CAOM, série Togo-Cameroun, carton VII, déjà cité). Ce sont les Anglais qui en informeront leur allié. Le 10 août, Ponty télégraphie à Paris que "le poste de TSF très puissant est au Togo. C'est le poste de Kamina, tout près du village (sic) d'Atakpamé, où s'est réfugié le gouverneur après son départ de Lomé." (MAE, "Possessions allemandes d'Afrique", dossier 1545). Dès le lendemain, le Ministère des Colonies désignera lui aussi la prise de Kamina comme l'objectif principal de la campagne du Togo.

Il semble que les Allemands émettaient soit en clair, soit avec un code facile à percer, car Maroix signale que, le 8 août, "un radiogramme du gouverneur Doering à son gouvernement, surpris par le poste de Conakry, rend compte qu'il concentre toutes ses forces à Kamina." (CAOM, Togo-Cameroun, carton VI, dossier 68).

objectif que la côte et Lomé¹. Dès le 6 au soir, il sera capable d'ordonner au capitaine Marchand, nommé commandant à titre provisoire des forces déjà regroupées dans le Sud-Ouest du Dahomey, de marcher sur le Togo, offensive qui commencera le 8 au petit matin.

Rappelons que toutes ces forces armées coloniales, composées de mercenaires recrutés plus ou moins loin de leur lieu de garnison, étaient conçues non pour aller envahir un autre territoire (surtout si celui-ci était capable de se défendre à armes égales), mais pour tenir en obéissance les populations colonisées, dont on pouvait toujours craindre un soulèvement. Quelle proportion de la troupe pouvait-on soustraire sans danger pour aller attaquer le voisin ? Il fallait aussi, pour accompagner les combattants, prélever sur l'encadrement administratif et technique du Territoire, dont les effectifs étaient toujours estimés trop peu nombreux. C'était là un pari difficile, que les Alliés vont gagner. Pendant toute la guerre, la Gold Coast, qui ne cessera de s'enrichir², restera totalement pacifique. Au Dahomey, les Français auront le même succès, du moins au cours de l'année 1914³. Les Allemands, eux, n'ont visiblement jamais envisagé de prendre ce risque.

b) Le Togo entre dans la guerre à reculons

Pendant ces journées de fièvre intense, on ne constate, à Lomé, ni agitation, ni mobilisation des énergies et des sentiments patriotiques. La

¹ Maroix : op. cit., p. 61. Ce plan de campagne préétabli fait que, le 10 août, alors que ses forces ont pénétré au Togo depuis deux jours, il recevra de Dakar l'ordre du général Pineau de ne pas bouger et d'attendre des instructions. Mais, dès le lendemain, Paris lui donnera le feu vert pour "*agir à fond*". Le commandant des forces du Dahomey "*se trouve ainsi couvert de ses initiatives. Ce sont les seules directives reçues des autorités supérieures.*" (Weithas et al. : op. cit., p. 565).

² En particulier grâce au cacao, dont elle est alors le premier producteur mondial.

³ Les premières rébellions (toutes provoquées par la lourdeur des recrutements pour le front européen) n'éclateront au Dahomey qu'à partir de 1915. (Sur ces questions, voir Marc Michel : *L'appel à l'Afrique. Contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF (1914-19)*. Paris, 1982, 542 p.).

vie quotidienne se poursuit comme si de rien n'était. Le lundi 3 août au matin, les élèves font leur rentrée scolaire... qu'ils devront interrompre trois jours plus tard. Les autorités sont d'autant moins enclines à prendre des initiatives que le gouverneur-duc est parti en congé en Europe depuis le 28 avril. L'intérim est assuré par l'un des vétérans de l'administration coloniale du Togo, le major Hans Georg von Doering¹, qui n'a rien d'un boutefeu.

En fin de journée de ce même 3 août, à l'annonce de la déclaration de la guerre avec la France (mais il était encore possible de croire que l'Angleterre resterait neutre), von Doering expédie, de sa propre initiative², un télégramme au gouverneur général de l'AOF³ :

Entre l'Empire allemand et la France, l'état de guerre est survenu. Par suite du défaut de maturité des populations noires, il est de l'intérêt du Togo et des populations placées sous l'autorité de Votre Excellence de s'abstenir entre elles de toutes entreprises de guerre. Leurs résultats seraient sans influence sur la décision qui doit intervenir en Europe. Je propose par suite à Votre Excellence que le Togo et les colonies voisines françaises restent neutres, et je demande une réponse rapide. J'ai envoyé

¹ Militaire de carrière à l'origine, il est au Togo depuis 1893. Après de nombreuses années comme chef de différentes circonscriptions de l'intérieur, il exerce, à 48 ans, la plus haute fonction civile, celle de *erster Referent* (l'équivalent des secrétaires généraux des colonies françaises) et a déjà assuré plusieurs fois l'intérim du gouverneur du Togo.

Notons qu'en Gold Coast aussi, le gouverneur en titre, Clifford, est en congé en Europe (ainsi que le commandant des forces armées, le colonel Rose). L'intérimaire, W. Robertson, se révélera non moins timoré que von Doering.

² L'hypothèse d'une neutralisation de l'Afrique était d'autant moins envisageable que, on l'a vu, des croiseurs allemands ont bombardé l'Algérie le 4 août au matin. Ce n'est que fin août (sans doute pour tenter d'éviter l'invasion du Cameroun) que le gouvernement allemand lancera l'idée que la Conférence de Berlin de 1884-85 avait neutralisé toute l'Afrique (et non le seul bassin du Congo). L'Allemagne justifiera sa démarche auprès de la communauté diplomatique internationale par la nécessité de "prévenir une aggravation purement gratuite de l'état de guerre, qui serait préjudiciable à la communauté de culture de la race blanche." (Gorges : op. cit., p. 60)

³ Il s'agit ici de la copie traduite et envoyée sur le champ à Paris par Dakar. Ponty suggère en même temps à son ministre de refuser l'offre de von Doering - ce qui fut bien sûr le cas, sans même donner lieu à l'envoi d'une réponse formelle à Lomé.

un télégramme semblable à MM. les gouverneurs de Porto-Novo et de Bamako¹.

Dans la journée du 4, alors qu'en Europe, les canons tonnent depuis une semaine, et qu'à Berlin, le *Reichstag*² vote à l'unanimité d'énormes crédits militaires, le gouverneur par intérim du Togo fait paraître, dans une édition spéciale de son journal officiel, l'*Amtsblatt für das Schutzgebiet Togo* (n° 38)³, une déclaration qu'il signe en compagnie de l'un des principaux commerçants du pays, Alfred Kulenkampff, et du directeur de la banque (privée) de Lomé, H. Toeppen :

D'après les dernières nouvelles reçues d'Europe, il n'y a plus guère de doutes que notre Patrie se trouve au seuil d'une guerre dans laquelle va se jouer sa vie ou sa mort. A la différence de nos frères en Allemagne, nous n'avons pas la chance de pouvoir donner notre sang et notre vie pour la défense de la Nation. Mais chacun d'entre nous va éprouver l'exigence la plus vitale de montrer concrètement qu'il se sent en union avec le Peuple allemand au combat.

Ceci peut être fait immédiatement par un virement télégraphique pour mettre notre argent à la disposition de l'Empire. Dans ce but, évitons toute dépense inutile pour nous-mêmes ou nos plaisirs. Offrons notre argent sur l'autel de la Patrie. Que celui qui pense pouvoir faire plus le fasse !

Afin de recueillir les dons, un coffre fermé muni d'une fente sera installé dans les bureaux de la banque DWAB⁴ ; il sera ouvert cet après-midi à 4 heures par M. Toeppen en présence de deux autres personnes. Vu l'urgence, le premier virement est prévu pour le 4 août.

¹ Bamako est alors chef-lieu de l'immense colonie du "Haut-Sénégal et Niger", qui comprenait en gros les actuelles Républiques du Mali et du Burkina Faso.

² Parlement de l'Empire.

³ Lomé, Archives nationales du Togo, Recueil de l'*Amtsblatt* (idem pour les autres numéros cités).

⁴ Deutsch-Westafrikanische Bank, à l'emplacement de l'actuelle banque BAO.

Autrement dit. "Versez votre argent, et non votre sang" : ce n'est pas vraiment ainsi que l'on galvanise le mieux les énergies patriotiques... On découvre avec non moins de surprise que, le lendemain, l'ordre de rappel sous les drapeaux des Allemands du Togo laissera aux hommes mariés -même officiers de réserve- la liberté de rester en famille s'ils le désirent...¹

Mais la tension continue à monter, tout à fait palpable dans les rares documents que nous avons sur ces jours décisifs : les ultimes numéros de l'*Amtsblatt*, qu'il est intéressant de suivre en détail, car ils sont les seules sources d'information dont disposent les habitants du Togo à ce moment-là.

Réduites en général à une seule feuille (qui pouvait être imprimée et diffusée en quelques heures), les parutions s'accélérent fébrilement. Plus tard ce même mardi 4, le n° 39 publie l'ordre de mobilisation générale de l'Armée et de la Marine impériales à compter du 2 août, notification reprise à peu près telle quelle le lendemain (*Amtsblatt* n° 40)². Le numéro 41, daté lui aussi du mercredi 5 août, proclame officiellement l'état de guerre au Togo et ses implications pratiques : la mobilisation des forces présentes dans le Territoire et la fermeture immédiate des frontières terrestres avec les colonies françaises et anglaises mitoyennes.

On ne sait si les Allemands de Lomé étaient vraiment rassurés par les déclarations lénifiantes de leurs autorités. Les Togolais, eux, furent nombreux à s'enfuir vers la Gold Coast, comme les Anglais l'observèrent

¹ Ils furent 29 (dont 2 officiers), soit 15 % des effectifs, à faire usage de cette si obligeante proposition (P. Sebald, op. cit., p. 597).

² En précisant que tous les Allemands des colonies voisines doivent immédiatement se mettre en contact avec le gouverneur du Togo (qui remplit aussi les fonctions de consul pour ces territoires). On a vu que ceux du Dahomey avaient été arrêtés le matin même. Les Allemands de Gold Coast, commerçants et missionnaires, pourront rester sur place et continuer leurs activités grâce à la bienveillance de Clifford, qui les trouve plus utiles ainsi à la prospérité de sa colonie qu'enfermés dans un camp de prisonniers.

sur la route de Lomé à Keta le 5 et le 6 août, le verrouillage théorique de la frontière dans la nuit n'ayant guère freiné le flot des réfugiés¹.

Sans réponse du côté des Français et maintenant complètement entouré de territoires ennemis, le gouverneur du Togo s'accroche encore désespérément à son rêve de se maintenir hors du conflit. Le 5, il télégraphie à son collègue d'Accra² :

D'après les nouvelles reçues d'Europe, la guerre a éclaté entre la Grande-Bretagne et l'Empire allemand. Vu la menace que représentent les tribus indigènes, il est dans l'intérêt du Togo comme de la Gold Coast d'éviter toute opération de guerre en l'absence d'ordres venus d'Europe. Je propose donc de rester neutres. Je serais heureux d'une prompt réponse.

Informé le soir du 5 par le gouverneur par intérim de Gold Coast, W. C. F. Robertson, le *Colonial Office* lui répond le lendemain après-midi d'aviser von Doering que son offre *"ne saurait être prise en considération"*, et de préparer une attaque contre Lomé et contre Kamina. Robertson (personnage visiblement guère plus audacieux que son homologue du Togo) rétorque à 18 h 30 que les Allemands, armés de trois canons, ont déjà miné la rade de Lomé et les bâtiments principaux : il vaut donc mieux attendre des renforts puissants. En fait, à cette heure-là, le gouverneur civil a déjà été dépassé par les initiatives de son impétueux subordonné militaire, comme on le verra plus loin.

Ce n'est que ce jeudi 6 août que von Doering signe enfin un bref communiqué annonçant officiellement aux habitants du Togo que la guerre a été déclarée avec la Russie, la France et la Grande-Bretagne (n° 42, paru le 7 août).

¹ Moberly, op. cit., p. 18. On ne sait rien de ce qui se passait sur les autres routes quittant Lomé, mais on peut penser que c'était la même chose.

² Ibidem, pp. 15-17.

Il fait encore diffuser le même jour un long document d'information sur l'état des opérations en Europe (n° 42bis - c'est l'ultime numéro de l'*Amtsblatt*), où le vrai et le faux se mêlent en vrac. C'est une simple mise bout à bout de télégrammes reçus par le seul câble sous-marin qui relie encore Lomé à un pays neutre¹ : le Brésil, via le Liberia, car la liaison télégraphique directe avec la mère-patrie a été coupée dans la Manche par la marine de guerre anglaise sitôt celle-ci engagée dans le conflit, dès le 5 août.

¹ Liaison établie seulement en 1913 : auparavant, les communications télégraphiques avec l'extérieur devaient passer par Accra ou par Cotonou. Vers l'est, la nouvelle ligne se prolongeait jusqu'au Cameroun.

- III -

L'OCCUPATION DES VILLES DU LITTORAL

La veille de cette dernière publication, la guerre avait déjà frappé à la porte du Togo. Le jeudi 6 à 18 heures, à la tombée de la nuit, deux officiers britanniques, le capitaine Barker et le *district commissioner* de Keta, Harry Newlands¹, sont arrivés en camion au poste-frontière d'Aflao, porteurs du drapeau blanc des parlementaires.

On les conduit au domicile du gouverneur par intérim², où Hans Georg von Doering les reçoit, entouré du responsable de circonscription de Lomé-ville, Rudolf Clausnitzer, et du commandant par intérim de la *Polizeitruppe*, le lieutenant Wilhelm Mans³. Les deux émissaires délivrent un ultimatum : les Allemands ont 24 heures pour capituler, sinon, ils seront envahis de tous côtés. Le gouverneur se fait préciser que ce délai d'un jour interdit tous les mouvements de troupe au sud de la latitude d'Akuse⁴. Puis les Anglais sont reconduits à Aflao à la nuit

¹ Il parle l'allemand, et connaît bien les autorités de Lomé, ses proches voisins (Keta n'est qu'à 35 km de Lomé, contre plus de 150 km d'Accra, sans liaisons terrestres directes). Rappelons qu'il y a à peine un kilomètre et demi entre la frontière de la Gold Coast, au lieu-dit Aflao, et le quartier administratif de Lomé.

² En tant que *Erster Referent* (l'équivalent du secrétaire général du Territoire chez les Français, c'est-à-dire le numéro deux de l'administration coloniale), von Doering occupait un grand bungalow administratif, le plus proche du palais du gouverneur (fermé pendant l'absence du duc de Mecklembourg). Sur ce bâtiment, voir W. Lauber, op. cit., pp. 80-81.

³ Le titulaire, le capitaine Georg Pfachler, assure alors l'intérim du commandement de la circonscription de Kete-Krachi, sur la Volta, à 200 km au nord-ouest de Lomé.

⁴ Terminus de la navigation sur la basse Volta au sud du défilé d'Akosombo, loin de la côte si l'on suit toutes les sinuosités du fleuve mais situé en fait pratiquement à la même latitude que Lomé. Von Doering interprète cette erreur géographique des Anglais

tombée, promettant de venir chercher la réponse le lendemain à 19 heures.

C'était là un bluff à l'état pur, car il aurait fallu aux troupes de Gold Coast deux semaines de marche pour être en état d'attaquer Lomé¹, et ce n'est que le surlendemain, le 8, que les Français du Dahomey commenceront à organiser un début de coordination des mouvements de troupes des Alliés. En fait, le commandant par intérim des troupes du *Gold Coast Regiment* de la *West African Frontier Force*, le bouillant capitaine Frederick Carkeet Bryant², a interprété très librement ses pouvoirs en cas de guerre et décidé de lui-même ce coup d'audace, sans même en informer le gouverneur par intérim Robertson³. Et le bluff réussit...

comme le signe que ceux-ci ne veulent que s'assurer de Lomé et ne cherchent donc pas le combat. Cette analyse du général Moberly (qui s'appuie visiblement sur un récit de Newlands qui nous reste inconnu) paraît convaincante (op. cit., pp. 18-19). Selon lui, von Doering était alors persuadé que les Anglais disposaient sur la frontière d'une force de 1 000 hommes prête à attaquer du côté de Noépé (à 50 km au nord-ouest de Lomé) et d'un croiseur au large d'Accra.

¹ La force la plus importante devait être concentrée à Ada, sur la rive ouest de l'estuaire de la Volta, et avancer vers Lomé le long du cordon littoral, sous la protection de navires de guerre. Barker avait débarqué à Ada le 5 au matin, avec les deux compagnies du *Gold Coast Regiment* présentes à Accra et à Cape Coast. C'est là qu'il a reçu, le 6 août à 9 h du matin, l'ordre de Bryant d'aller en personne porter l'ultimatum à Lomé ; il mit la journée pour y parvenir, en bicyclette, puis, à partir de Keta, en camion avec Newlands (Moberly, op. cit., pp. 11-12). Cf. aussi les télégrammes de Robertson et surtout le rapport final de campagne de Bryant du 29 août 1914 : PRO, ZHC 1, 7936, annexe au n° 12, que nous utiliserons largement par la suite.

² En ces tout premiers jours de la guerre, il est à Kumasi, le chef-lieu d'une région Ashanti réputée encore rétive, où sont donc concentrées les principales forces britanniques. De là, il prendra, avec ses hommes, le train pour le port de Sekondi, où il s'embarquera le 10 août pour Lomé.

Bryant sera promu trois jours plus tard lieutenant-colonel, non pour manipuler les Français, comme l'affirme R. Comevin (op. cit., p. 222), mais parce que c'est le rang du commandant en chef en congé qu'il remplace, et que l'état de guerre lui donne autorité sur tous les officiers présents en Gold Coast, dont plusieurs sont capitaines ou majors.

³ Celui-ci en est évidemment furieux, mais Londres, informé dans la nuit, donne raison au capitaine. Celui-ci recevra le lendemain l'autorisation d'occuper Lomé, avec ordre d'y attendre de nouvelles instructions avant de poursuivre son offensive. Quinze ans plus

a) Les Allemands évacuent la côte

On l'a compris : les autorités de Lomé n'étaient absolument pas prêtes à se battre, ni psychologiquement, ni matériellement, même si les Allemands les plus jeunes brûlaient d'envie d'en découdre¹. De fait, elles s'affolent, et ne savent que refuser le combat. Pendant toute la journée du vendredi 7, on entasse donc en grande hâte le plus possible d'hommes, d'armes, de matériel, de vivres sur tous les convois ferroviaires qui ont pu être organisés, et l'on file à toute vapeur vers l'autre bout de la ligne la plus longue, à Atakpamé. Officiellement, il s'agit impérativement de protéger la très précieuse station de radio de Kamina, conformément aux ordres formels reçus de Berlin, mais aussi (et peut-être surtout) de se tenir à bonne distance de l'ennemi. Ceux qui voulaient se battre se sont résignés au repli, comme l'écrit le sergent-chef de réserve Stoeber, qui quitte Lomé avec la compagnie du lieutenant Mans par le tout dernier train, en fin d'après-midi du 7² :

Tous, nous étions bien tristes de nous en aller et d'abandonner Lomé sans résistance, de nous éloigner de l'ennemi au lieu de nous en rapprocher. (...) Mais cela aurait été dommage de faire détruire la ville, avec ses beaux bâtiments comme le palais des gouverneurs, les logements administratifs, les églises, les factoreries...

tard, le général Moberly, historien très officiel, absoudra Bryant de son indiscipline et reconnaîtra que son audace a été décisive pour la victoire alliée.

¹ Voir aux Archives nationales du Ghana, à Accra (Adm. 11/1/603), le témoignage donné sur le vif, dès septembre 1914, par le commerçant Stoeber, qui avait rejoint, avec six jeunes compatriotes pleins d'ardeur à se battre, la compagnie de Lomé, commandée par Mans, pour être sûr d'aller au combat. (De son point de vue, il a raison : la "compagnie européenne" des civils mobilisés se contentera, pendant toute la durée des opérations, de faire des exercices d'entraînement.) Cf. "La guerre de 1914 au Togo vue par un combattant allemand", traduit et publié par Y. Marguerat : *Dynamique urbaine, jeunesse et histoire au Togo. Articles et documents (1984-93)*. Lomé, 1993, 230 p. (pp. 205-212).

² Op. cit., 206-207.

Le témoignage conservé d'un Togolais, le jeune Kwassi Bruce¹, revenu depuis un an d'Allemagne, où il avait passé toute son enfance, donne de ce départ une version tardive (en 1933) et surtout fortement enjolivée :

Le 1er août, à 15 heures, nous reçûmes le message radio selon lequel Sa Majesté l'Empereur a ordonné la mobilisation des forces armées sur terre et sur mer. (...) Les plans de mobilisation mis au point à cet effet entrèrent en vigueur dans les colonies exactement comme dans la métropole. (...) En ce qui me concerne, je m'engageais volontairement dans la compagnie de Lomé, puisque, pour moi, le fait de combattre pour la patrie allemande était une évidence. Aucun de mes compagnons d'armes noirs ne connaissait Sarajevo. (...) Il suffit que l'ordre soit donné par l'Empereur pour qu'ils se mettent en marche avec la ferme volonté de remplir leur obligation jurée. Tambours et fifres en tête, ma compagnie s'ébranla le 7 août, à 16 h, en direction de la gare, où elle s'embarqua. Il y eut un signal, le train se mit en marche, et du gosier des milliers [sic] de soldats noirs jaillit une chanson allemande reprise immédiatement en chœur dans la métropole et dans les mêmes conditions par des millions de soldats allemands blancs : Die Wacht am Rhein² !", etc., etc.

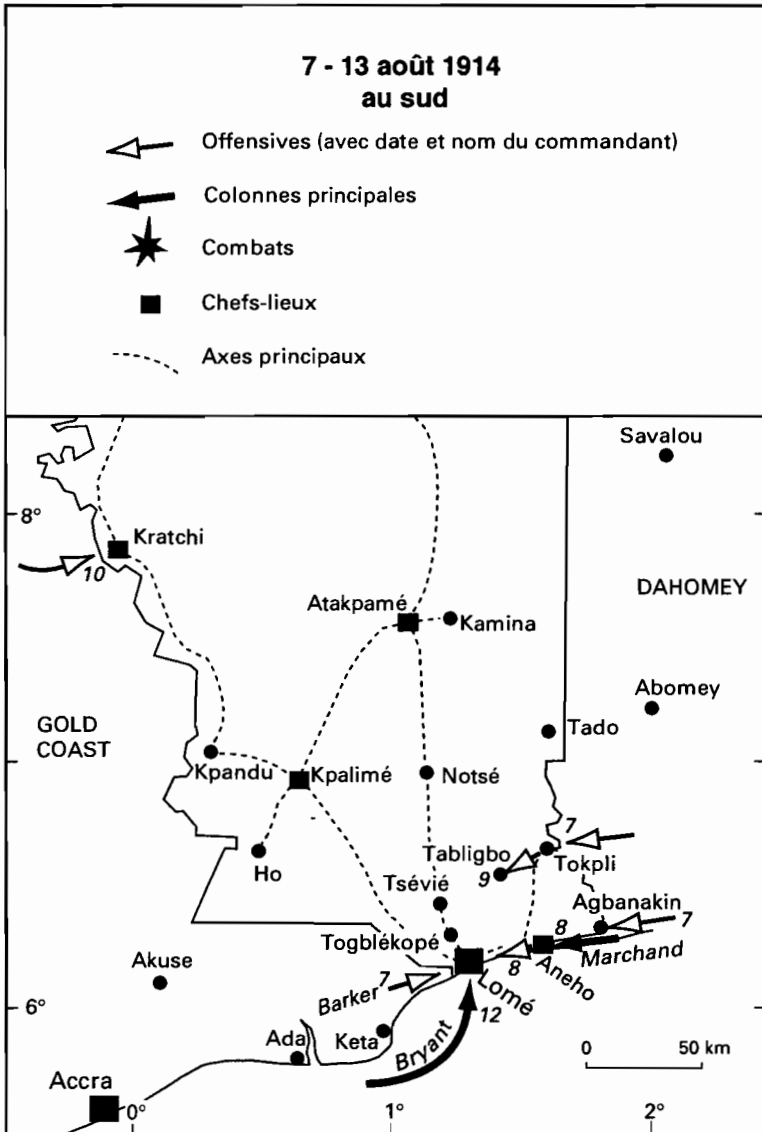
Tout ceci, écrit vingt ans après, est faux, mais qui aurait eu alors envie de rétablir la vérité historique ? Il s'agit là, pour Kwassi Bruce, d'une tentative pathétique -et qui restera vaine- pour défendre son "patriotisme allemand" face à un régime nazi qui, aussitôt au pouvoir, installe une discrimination multiforme contre tous les gens de couleur : le Togolais germanisé jusqu'au bout des ongles sera bientôt obligé de quitter le pays qu'il avait adopté sincèrement.

¹ Cité par Peter Sebald : "Extraits de l'autobiographie de Kwassi Bruce (1893-1964), dit Le Berlinoïse", in Adjaï Paulin Olokpona-Yinnon et Janós Riesz : *Plumes allemandes, biographies et autobiographies africaines*. Lomé, 2003, 301 p. (p. 93). Né en 1893, K. Bruce avait été emmené bébé par une famille allemande à Berlin, où il retournera après la guerre.

² *La Garde au Rhin*.

Carte 3

Les opérations au Sud : 7-13 août



Unique témoin oculaire du côté des civils allemands, Maria Roscher, l'épouse du nouveau directeur des postes (arrivée depuis seulement deux semaines au Togo et restée seule à Lomé pendant que son mari -l'un des principaux cadres techniques du Territoire- part pour Kamina), nous décrit les Allemands de la ville qui se hâtaient vers la gare en chantant à tue-tête *Deutschland über Alles*¹, leur hymne national, mais on comprend bien que c'était pour masquer leur anxiété².

C'est ainsi que le gouverneur par intérim et un peu plus de 200 Allemands ont évacué leur capitale dans un certain désordre, pour ne pas dire un désordre certain³, sans songer le moins du monde à la défendre, même s'ils proclament très fort qu'ils seront de retour "*dans trois mois*".

Très tôt le même jour, les Allemands présents dans les deux autres villes de la côte, Aneho et Agbodrafo⁴, alertés en pleine nuit par un télégramme de Lomé, se sont repliés sur la capitale par la voie ferrée. Pour éviter qu'elles ne tombent entre les mains de l'ennemi, les commerçants ont auparavant jeté dans les eaux de la lagune leurs réserves de poudre et diverses marchandises, y compris des bicyclettes en stock⁵.

¹ *L'Allemagne au-dessus de tout.*

² M. Roscher : *Zwei Jahre Kriegsgefangen in West- und Nord-Afrika. Erlebnisse einer deutschen Frau* ("Deux ans prisonnière de guerre en Afrique de l'Ouest et du Nord. Les expériences d'une femme allemande"), Zurich, 1918, 212 p. (pp. 28-29).

³ L'anonyme qui signait "Quashie" ses articles du *Gold Coast Leader* raconte ainsi : "*L'évacuation de la ville se passa dans la peur. Du gouverneur au plus modeste fonctionnaire, plus personne n'avait sa raison. C'était le chaos qui régnait à Lomé. (...) C'était comme si la foudre était tombée du ciel...*" (cité par P. Sebald, op. cit., p. 596). Mais ce texte est postérieur de plusieurs mois (12 décembre 1914), et surtout l'auteur ne cesse de manifester sans mesure ni nuances sa haine des colonisateurs allemands ; son récit est donc à recevoir avec prudence.

⁴ On disait alors Porto-Seguro, à 35 km à l'est de Lomé et à 10 km d'Aneho (que les Français, reproduisant la graphie allemande sans en comprendre la phonologie, écriront *Anécho*).

⁵ ANS, archives de l'AOF, 14 G 3. Premier rapport de Maroix en tant que commandant militaire du Togo, 27 février 1915. Maroix y voit, de la part des Allemands, une incitation au pillage survenu par la suite à Zébé.

Les ponts reliant l'île d'Adjido à la ville d'Aneho et au quartier administratif de Zébé (de l'autre côté de la lagune) ont été coupés, les installations du chemin de fer et du télégraphe mises hors d'usage¹. Quant aux populations, elles se retrouvent abandonnées à elles-mêmes, sans explications ni instructions.

Que pouvaient penser alors les Togolais ? Angoisse devant cette sorte de tremblement de terre où le monde connu menaçait de s'effondrer ? Joie secrète de voir s'enfuir ces maîtres si arrogants, qui s'affirmaient installés pour toujours ? Il est impossible de le savoir : pour un colonisé, exprimer publiquement une opinion, dans un sens ou dans l'autre, ne pouvait qu'être périlleux². Les Togolais pouvaient très légitimement craindre d'éventuels combats terrestres ou des bombardements venus de la mer. Mais on peut deviner qu'avant tout, c'était la stupéfaction qui dominait chez eux quand, massés le long des rues de Lomé, ils contemplaient leurs fiers colonisateurs en train de prendre la poudre d'escampette.

Au même moment, à Aneho, les gens, qui se sont sentis immédiatement libérés, vont saccager et incendier en partie les bâtiments administratifs de Zébé, mais sans commettre de désordre dans la ville même³. Non loin de là, les stocks de noix de coco et de coprah de la grande plantation de Kpémé⁴ sont volés. Près de Tabligbo, comme le

¹ Mais en restant facilement réparables.

² Les nombreux articles publiés par des Togolais dans la presse de Gold Coast (en particulier le *Gold Coast Leader*) sont postérieurs aux faits, et pas écrits par des témoins directs.

³ Un an plus tard, Maroix (devenu entre-temps lieutenant-colonel) écrira : *"A Petit-Popo [Aneho], lorsque les Allemands eurent pris la fuite, croyant le bruit que j'avais répandu à dessein que les troupes du Dahomey marchaient sur Lomé, les indigènes, heureux d'être enfin débarrassés de ces maîtres orgueilleux et méchants, se mirent à tout briser"* (lettre du 12 juin 1915 au gouverneur général de l'AOF, CAOM, carton VI, dossier 62). Ici, Maroix enjolive nettement son rôle (ce qu'il ne fera pas -ou pas autant- dans son livre ultérieur), et exagère les dégâts commis.

⁴ Dont le site, devenu domaine public sous l'administration française, servira, à la fin des années 1950, à implanter les infrastructures d'exportation du phosphate.

signalera plus tard Maroix¹, *"à la plantation Schleinitz, les indigènes emportèrent le matériel agricole, firent grande ripaille avec le bétail et la basse-cour de la ferme et saccagèrent tout le reste. Ces scènes de pillage durèrent jusqu'à l'arrivée de nos troupes."* Mais ce sont là les seuls cas de troubles que mentionnent les rapports dans cette région.

Au cours de ce repli, qui ressemble fort à une fuite, le major von Doering commet deux erreurs stratégiques, étonnantes de la part d'un homme qui, même s'il servait comme haut fonctionnaire colonial depuis vingt ans, était tout de même un officier de carrière de l'excellente armée allemande. D'une part, il ne laisse derrière lui, le long de la voie ferrée, aucun poste de garde, aucune patrouille volante pour rester au contact de l'ennemi et en surveiller les mouvements. D'autre part, il ne fait procéder à aucun sabotage des installations techniques les plus vitales : les ponts sur les voies ferrées, à Lomé le wharf, la gare et ses ateliers, la poste et son central téléphonique, etc. : tout reste intact². On laisse même dans les coffres de la banque de Lomé l'argent des déposants (soit deux fois le montant du Trésor public que le gouverneur emportait avec lui³), et, à l'hôpital, le personnel médical reste à son poste, y compris quatre infirmières allemandes.

La capitale est ainsi livrée en parfait état à l'occupant, qui en tirera bien sûr un grand avantage, dans l'immédiat comme tout au long de la guerre.⁴

¹ ANS 14 G 3, rapport de Maroix du 27 février 1915.

² Seul le télégraphe international fut mis hors d'état de marche par Roscher, qui semble, parmi les cadres allemands, l'un de ceux qui a le mieux gardé son sang-froid.

³ Respectivement 700 000 et 300 000 marks.

⁴ De même que pour l'historien d'aujourd'hui, puisque les archives de l'ensemble des services publics furent conservées intactes (2 500 dossiers déposés aux Archives nationales du Togo), ce qui est exceptionnel en cas de guerre.

b) La "prise" de Lomé

Au soir du vendredi 7, Barker et Newlands, déjà informés par leurs espions de ce qui se passait à Lomé, reviennent comme promis à la frontière d'Aflao. Ils y trouvent le chef de la circonscription Clausnitzer, qui leur annonce la reddition de Lomé et l'abandon à l'autorité britannique de 120 kilomètres de territoire à partir de la côte¹. C'était là une autorité on ne peut plus symbolique, puisque les nouveaux maîtres de la ville, en tout et pour tout, sont... deux, avec leur chauffeur africain. Un tel cas de conquête d'une capitale ennemie est sans doute unique dans l'Histoire !

Les deux Anglais sont invités à passer la nuit dans l'un des bungalows résidentiels du quartier administratif. Ils n'y dorment que d'un œil, pas très rassurés d'être ainsi totalement à la merci de l'ennemi, et prêts à décamper à la première menace, mais aucun incident fâcheux ne se produit au cours de cette première nuit "d'occupation" - pas plus que dans les suivantes.

Le lendemain matin, Barker et Newlands retournent à Aflao, en territoire anglais, pour y rassembler à la hâte tout ce qui peut porter un fusil : soldats, policiers ou douaniers, et les ramener à Lomé. Ils en trouvent 14... Assistés de cette bien maigre force, ils marquent symboliquement leur autorité en faisant hisser le drapeau britannique sur le majestueux bâtiment du Secrétariat général du Territoire².

¹ Les premiers documents britanniques parlent de 60 *miles* anglais (environ 95 km). Ces 120 km correspondent à peu près à une ligne Adéta-Wahala-Tado.

² C'est la dernière en date des constructions allemandes au Togo, et l'une des plus ambitieuses, tout juste achevée en juillet 1914 (c'est aujourd'hui la direction générale des Douanes togolaises. Voir W. Lauber : *L'Architecture allemande...*, op. cit., pp. 66-67). Le bâtiment était conçu pour accueillir tous les services officiels de la capitale, y compris le bureau du gouverneur (ce qui était une rupture avec l'architecture coloniale traditionnelle, qui juxtaposait toujours dans le même bâtiment la fonction au rez-de-chaussée et le logement à l'étage). Les dix grands "bungalows" du quartier administratif, construits à partir de 1909, étaient destinés à loger les fonctionnaires. (De nos jours, seuls deux d'entre eux ne sont pas trop défigurés. Cf. Lauber : pp. 76-83).

Le jour suivant, 30 autres soldats arriveront d'Ada, puis encore, petit à petit, quelques poignées, mais tous épuisés par leur longue marche forcée de plus de 100 km. Pour occuper une ville théoriquement peuplée de milliers de ressortissants ennemis¹, dont encore une centaine d'Allemands, c'était bien peu, mais, note Moberly (recopiant ici Newlands), *"heureusement, l'attitude des Allemands était courtoise, et même cordiale."*² Pour ces derniers, l'essentiel n'était-il pas, avant tout, que l'ordre fût maintenu ? Pour cela, à vrai dire, peu importait la couleur du drapeau qui flottait sur la ville. Quant aux Togolais, on découvre dans le livre de Moberly³ qu'ils vont monter -au profit de l'envahisseur- *"des patrouilles d'indigènes amis aux alentours de la ville."*

Dès le 8 août, est arrivé à bicyclette un technicien anglais, avec un sac à dos plein de matériel, afin de prendre le contrôle de la station télégraphique. Le 9, débarque d'un bateau l'un des principaux ingénieurs militaires de la Gold Coast, le major O'Shaughnessy, qui s'assure du wharf et de la gare : ils sont remis en état de fonctionner en seulement une douzaine d'heures. Dans les jours suivants, trois des cinq locomotives abandonnées sur place seront en état de marche, puis une quatrième. En même temps, trois sous-officiers télégraphistes et trois opérateurs africains rétablissent la liaison terrestre avec Accra. Deux médecins militaires, le Dr George Le Fanu⁴ (le médecin de Keta, qui parle l'allemand et connaît déjà les lieux), arrivé le 8, et le Dr Henry Ohara May, débarqué le 9, prennent en main l'hôpital, avec tout son personnel⁵ ; ils font aussi

¹ Lomé comptait, en 1914, environ 7 000 habitants, dont un grand nombre avaient fui les jours précédents.

² Op. cit., pp. 22-23.

³ Ibid., p. 23.

⁴ Il doit son nom français à ce qu'il est originaire des îles anglo-normandes.

⁵ Tout le monde, y compris les infirmières allemandes, sera payé en livres sterling à la fin du mois (rapport du Dr Le Fanu du 10 sept. 1914, in ZHC 1, 7936, n° 20, annexe 3). Notons la présence, dans le personnel togolais de l'hôpital, de l'infirmier-chef Emmanuel Ajavon, qui sera par la suite l'un des plus importants notables de Lomé (un de ses fils, médecin, sera un homme politique de premier plan dans les années 1950). Fin août 1914, il percevait des Anglais un salaire supérieur à celui des infirmières allemandes, signe que sa compétence était reconnue.

recommencer l'enlèvement des ordures et des tinettes, à l'abandon depuis plusieurs jours. Les principaux services de la ville sont ainsi à nouveau prêts à fonctionner, maintenant au service de l'occupant.

c) Les Français à Aneho

A l'autre extrémité du littoral togolais, on l'a dit, les Allemands s'étaient repliés sur Lomé au petit matin du vendredi 7, là encore sans organiser la moindre résistance. De l'autre côté de la frontière du Dahomey, à Agoué et à Grand-Popo¹, le capitaine Marchand, nommé commandant par intérim des forces françaises présentes dans la région, disposait au total de 250 hommes².

Dans la soirée du 7, de tout petits détachements français ont franchi le fleuve Mono. Le sous-lieutenant Bernard et onze douaniers - force bien légère- s'emparent sans un coup de feu d'Agbanakin, qui formait, au confluent du Mono et de la lagune côtière, une pointe potentiellement menaçante vers Grand-Popo. Une cinquantaine de kilomètres plus au nord, le poste-frontière de Tokpli, tête de navigation sur le Mono et alors village important, avec une douane, est occupé tout aussi facilement par les gardes-cercle d'Athiémé, sous les ordres de l'administrateur-adjoint Pierre Laribière. De là, ils pousseront deux jours plus tard jusqu'à Tabligbo, promu depuis quelques mois poste administratif secondaire pour le nord du pays ouatchi.

Le samedi 8 août à 4 heures du matin, Marchand pénètre avec trois officiers et cent tirailleurs dans Aneho, où l'ordre est revenu de lui-même dans la nuit. A 11 h 30, le sous-lieutenant Bernard lancé en avant-garde atteint la petite cité d'Agbodrafo, 15 kilomètres plus à l'ouest. Il

¹ A, respectivement, 7 et 20 km à l'est d'Aneho, sur le même cordon littoral.

² Sur ces événements, voir surtout le dossier IV, "Août 1914", aux Archives nationales du Sénégal, à Dakar, série AOF - 14 G 4 et CAOM, série Togo-Cam., carton VII, dossier 69.

pousse encore sur quelques kilomètres dans la direction de Lomé, jusqu'au hameau de Messankondji, où il arrête sa progression à midi, ignorant ce qui se passe dans la capitale. En fin d'après-midi, une autre escouade occupe Togoville, sur la rive nord du lac Togo.

En 24 heures, tout le littoral togolais est ainsi passé sous le contrôle des Alliés, sans aucun combat. Depuis Aneho, les Français pourront rétablir bientôt les liaisons télégraphiques et ferroviaires avec les Anglais de Lomé, et organiser en commun la suite de l'offensive : le 11 août, le capitaine Castaing se rend à Lomé, où son homologue Barker, qui doit se sentir terriblement seul à attendre avec une poignée d'hommes l'arrivée des forces britanniques, accueille l'officier français avec *"enthousiasme"*, selon l'expression de Maroix. Le 13 au soir, depuis Porto-Novo, le commandant français et son supérieur Noufflard pourront s'entretenir par téléphone avec Bryant enfin arrivé à Lomé et fixer de concert les grandes lignes des actions à mener en commun¹. Grâce au savoir-faire des techniciens anglais, cette liaison téléphonique directe restera maintenue entre Noufflard et Bryant malgré l'avance rapide des troupes de celui-ci dans l'intérieur².

Il est frappant de constater que les populations ne montrent aucune réticence face aux envahisseurs, bien au contraire. Maroix notera ainsi que *"partout dans la région, les troupes françaises sont accueillies avec enthousiasme, les populations venant au-devant d'elles en agitant des drapeaux tricolores et manifestant une vive satisfaction du départ des Allemands."*³ Il est vrai qu'il a écrit ces pages près d'un quart de siècle plus tard, et non sans volonté de propagande⁴. Mais, sur le moment

¹ Ces détails du rapport de campagne de Maroix (daté du 5 septembre 1914, 44 p. dactyl., in CAOM, carton VI, dossier 67) ne sont pas reproduits dans son livre.

² Cf. les souvenirs de Noufflard : *"Le lieutenant-colonel britannique (...) avait spontanément et très courtoisement considéré qu'il devait m'en référer sur toutes les décisions d'ordre politique"* (op. cit., pp. 15-16). Il n'y a pas de preuve que Bryant ait eu les mêmes prévenances pour son supérieur civil, Robertson.

³ Op. cit., p. 62.

⁴ On l'a dit, ce livre a été écrit en réponse aux revendications de restitution des colonies qui fleurissent alors en Allemagne. Il en est de même pour la brochure de Noufflard,

même, le 12 août, il avait déjà télégraphié à son subordonné chargé d'envahir la colonie allemande par le Nord : *"Evitez de mécontenter les populations qui, dans tout le Sud du Togo, se sont ralliées à nous."*

Le bon accueil fait aux Alliés est incontestable. Il est particulièrement manifeste quand il s'intègre dans les stratégies propres des populations concernées. La ville d'Aneho, fameuse pour l'ancienneté, la vigueur et la complexité de ses conflits politiques internes, qui n'ont jamais hésiter à s'appuyer sur des soutiens extérieurs, en est un excellent exemple.

En effet, quelques années plus tard, en 1921, dans leur campagne de propagande auprès des autorités françaises pour obtenir d'elles la suprématie sur la ville (que l'administration allemande leur avait refusée, pour l'accorder au clan parent et rival des Adjigo), les Lawson² se vanteront d'avoir immédiatement et spectaculairement pris le parti des nouveaux venus dès le tout début du conflit :

Le premier geste de Fio ["roi"] Jackson Lawson³, francophile comme la population d'Aneho, fut de tenir les Français au courant des mouvements

mais ce dernier est quand même crédible quand il cite un télégramme de Laribière, à l'issue de l'occupation de Tabligbo et de la partie du pays ouatchi qui avait été cédée à l'Allemagne en 1897 : *"Nous n'avons pas eu l'honneur de hisser les couleurs françaises dans les villages réoccupés : les chefs nous avaient devancés."* (op. cit., p. 11)

¹ Rapport de campagne du capitaine Bouchez (voir plus loin).

² Très activement pro-Anglais à la naissance du protectorat allemand, trente ans plus tôt, et tenu de ce fait en suspicion par les autorités de Lomé. Depuis les guerres civiles de 1821 et 1834, où le premier des *cabécères* (chefs grâce à leur richesse et non par hérédité) Lawson avait battu les Adjigo (descendants du fondateur de la ville, vers 1700, sous l'autorité des rois de Glidji), la famille Lawson prétendait régner sans partage sur la ville par "droit de conquête". (Cf. Y. Marguerat : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque...*, op. cit.) La rivalité entre ces deux clans -pourtant étroitement apparentés- a empoisonné l'histoire d'Aneho jusqu'au-delà de l'époque coloniale.

³ Le "roi" Lawson IV (1906-1918), que les Allemands avaient rabaissé au rang de simple chef de quartier. En septembre, Noufflard, en passage à Aneho en revenant de sa visite à Lomé, le désignera comme chef de la ville, mais cela souleva tant de passions que la mesure fut vite révoquée.

des Allemands. C'est ainsi que, dans la journée même où [ces derniers] s'étaient retirés de la ville, il s'empressa de dépêcher des émissaires, déguisés en pêcheurs, auprès du commandant Maroix et du capitaine Marchand (...) pour leur annoncer (...) qu'ils pouvaient venir avec leurs troupes à Aneho en toute sécurité. Fio Jackson Lawson avait en effet été élevé par les Français, qu'il avait par conséquent appris à connaître et à apprécier. Aussi prodigua-t-il tout dévouement aux troupes d'occupation, à la disposition desquelles il plaça d'ailleurs son fils unique, Ativo, qui souscrivit un engagement volontaire, en même temps que ses cousins Samuel, Efoé et Etienne, tous trois restés sous les armes jusqu'à la fin de la campagne.¹

A la mission catholique d'Aneho, dont les religieux et les soeurs s'étaient repliés comme les autres sur Lomé², le RP Karl Wolf était resté, prêt, avait-il affirmé noblement, à aller porter les derniers sacrements aux mourants sur le champ de bataille. Une fois ses compatriotes partis, il ne se sentit plus tellement rassuré en se retrouvant ainsi pratiquement seul au milieu des indigènes. Il envoya l'un de ses instituteurs autochtones, Justus Kponton, demander au chef de la famille Lawson d'assurer sa protection³,

¹ L'auteur de ce récit (que, l'année suivante, les Français imposeront avec brutalité comme roi d'Aneho, sous le nom de Lawson V, et qui sera, parmi les chefs "traditionnels", leur allié le plus fidèle et le plus emblématique) poursuit en parlant de lui-même : "Le capitaine Marchand était très embarrassé par la fuite de tous ses interprètes. (...) Frédéric Lawson, le fio actuel, s'offrit comme interprète pour les armées françaises." In "Histoire de la famille Lawson", lettre de Fio Lawson V à Monsieur le Ministre des Colonies du 8 août 1921. Cité en annexe par Seth Wilson : *Les Guin ou Mina du Golfe du Bénin (XVIIè-XIXè siècles)*. Québec, 1986, 645 p. (pp. 519-520).

Nicoué Lodjou Gayibor, l'un des meilleurs historiens de la région, précise que la famille Lawson avait trempé dans le pillage de Zébé du 7 août, et cherchait à se le faire pardonner (voir *Les Togolais face à la colonisation*. Lomé, 1994, 291 p., ici pp. 33-34).

² Certains jeunes frères allèrent rejoindre les rangs de l'armée allemande, dont ils partageront ensuite la captivité.

³ Cf. la page 369 du "Grand livre des Lawson" (très précieux recueil manuscrit de toutes les correspondances de la famille Lawson de 1845 à 1887, avec des ajouts ultérieurs pour les événements importants, recopié par Peter Sebal, en cours de publication à

lui conseillant même de prévenir les Français pour qu'ils viennent rapidement combler la vacance de l'autorité coloniale.

L'occupation faite, il reçut du capitaine Marchand l'autorisation de rester sur place, et de dire le lendemain la messe dominicale comme si de rien n'était. Le lundi, il fit en voiture le tour des stations secondaires en pays ouatchi pour aller retirer le saint-sacrement des chapelles : Aklakou et Tokpli le matin, l'après-midi Gboto et Tabligbo. Là, il eut quelques sueurs froides quand il se trouva nez à nez avec les gardes-cercle d'Athiémé, qui, arrivant de Tokpli, venaient d'occuper les lieux et le couchèrent un moment en joue. Néanmoins, le prêtre put ensuite regagner sans problème Aneho le soir¹.

Le dimanche 9 août, Marchand réunit les notables d'Aneho dans la concession de la firme DTG pour leur rappeler les anciens liens qu'ils avaient noués avec la France trente ans plus tôt, quand ils avaient demandé -en vain- un protectorat français². Puis, à midi, il alla, de l'autre côte de la lagune, rendre visite au vieux roi de Glidji, qui était nominalement l'autorité supérieure légitime sur Aneho et ses environs. Selon le successeur de ce dernier, Agbanon II³ :

Leipzig par Adam Jones). Ce qui est important ici pour les Lawson, c'est qu'en agissant ainsi, le missionnaire reconnaît leur pouvoir sur la ville.

¹ Cependant, le mardi suivant, les Français l'emmèneront au Dahomey, le plaçant en résidence forcée au séminaire de Ouidah, d'où il pourra raconter tout ceci dans une lettre à la maison-mère de sa congrégation (à Steyl, aux Pays-Bas) datée du 16 août. La responsabilité de la mission d'Aneho fut alors confiée provisoirement au plus proche voisin : le RP Isidore Pelofy, curé d'Agoué depuis trois ans (et pour encore un tiers de siècle). Cf. RP Karl Müller : *Geschichte der katholischen Kirche in Togo*. Steyl, 1958, 574 p. (p. 253).

² Contre la menace d'une annexion anglaise (alors souhaitée par les Lawson). Ce n'est que devant l'inertie de Paris (appelé au secours dès 1881, et dont les officiers de marine se démenaient sur place pour obtenir des traités d'alliance) que les notables Adjigo et le roi de Glidji avaient fini, en 1884, par demander la protection de l'Allemagne. Sur ces épisodes, voir en particulier Y. Marguerat : *La naissance du Togo*, op. cit., et, sur les tractations franco-allemandes de 1885, N. L. Gayibor (éd.) : *Histoire des Togolais, Volume I*, Lomé, 1997, 443 p. (ici chap. IX, pp. 369-387)

³ Qui affirme aussi que, pour capter à son seul profit l'amitié des Français, Jackson Lawson s'était efforcé de détourner Marchand de cette visite au seul souverain légitime

Le roi Houégbo le reçut bien et fit hisser le vieux drapeau français qui lui avait été offert en 1885. Le capitaine fut au comble de la joie de voir ce vieux drapeau si bien conservé à Glidji. Il demanda le texte du traité¹, qui lui fut remis immédiatement. Le capitaine fit chanter La Marseillaise par la troupe, et trois coups de canons retentirent.²

De la part de l'officier français, de telles manœuvres politiques d'annexion de facto, moins d'une semaine après le début de la guerre, étaient à la fois bien imprudentes et contraires aux accords internationaux, qui stipulaient que seul un traité de paix en bonne et due forme pouvait modifier éventuellement les souverainetés coloniales. Mais elles témoignent de deux certitudes constantes chez tous les belligérants : une foi également totale dans la justesse de leur cause et dans leur victoire finale.

Du côté des Togolais, qui pouvaient craindre sérieusement que le repli des Allemands ne fût que provisoire, il s'agissait sans doute surtout de se prémunir contre le danger le plus immédiat, quitte à donner (ou conserver en secret) des gages contradictoires pour parvenir à louvoyer au mieux entre les grandes puissances qui s'affrontent au-dessus de leurs têtes et ne s'enquièreient de leur adhésion que pour la forme, pour leur propre propagande. C'était là, pour les colonisés, un jeu hautement

de la région (allié aux Adjigo contre les "usurpateurs" Lawson). Cf. Fio Agbanon II : *Histoire de Petit-Popo et du royaume guin (1934)*. (réédité par N. L. Gayibor), Lomé, 1991, 208 p. (ici p. 116).

¹ Il s'agissait d'un traité avec un officier français du 7 avril 1885 et de l'accord entre les cabécères sur le partage des redevances dues par les commerçants étrangers du 1er février 1884 (ANS, 14 G 4). A l'époque, Paris avait finalement abandonné Aneho à l'Allemagne en échange de "droits" que celle-ci revendiquait près de Conakry.

² Agbanon II : op. cit., p. 117. Un quart de siècle après ces événements, E. Thébault, magistrat fêru d'Histoire, donne de l'épisode un récit encore plus théâtral : "*Quand le capitaine annonça au vieux chef qu'il venait reprendre son pays, il vit avec surprise Ouébo (sic) se lever, aller ouvrir un coffre placé dans un coin de l'appartement et en sortir un vieux pavillon français, un peu défraîchi sans doute. (...) Voilà, dit le roi à l'officier français, le drapeau que vous m'aviez donné en 1885.*" (cf. "La fondation de la colonie allemande du Togo", *Revue politique et parlementaire*, jan. 1939, pp. 102-120).

périlleux, mais, finalement, tout se passera pour eux aussi bien que possible.

d) Lomé enfin occupée par l'armée anglaise

Pendant ce temps, le tout neuf lieutenant-colonel Bryant¹ avait pu regrouper ses troupes dans les principaux ports de la Gold Coast, Sekondi et Accra. Les 10 et 11 août, il les fait embarquer sur le vapeur *Elele*, qui, navigant la nuit tous feux éteints² et abrité par un brouillard opportun, arrive devant Lomé à l'aube du mercredi 12. Devant une ville toute paisible, les canots du wharf commencent le débarquement à 8 heures. A 10 heures, tous les hommes étaient à terre, à 16 heures tout le matériel : 16 officiers et 7 sous-officiers britanniques, 34 techniciens civils³, 535 soldats et 50 policiers africains, 2 000 porteurs, 3 canons de campagne, 4 mitrailleuses, les munitions, les vivres. Suivront peu après six camions et d'autres matériels de première urgence chargés à Lagos sur le vapeur *Obuasi*. Le wharf intact n'a pas fini de rendre les plus grands services aux envahisseurs.

Tout de suite, les arrivants se déploient dans la ville et expédient des éclaireurs aux alentours, jusqu'au pont sur le petit fleuve Zio, 15 kilomètres plus au nord. C'est là, le même jour au tout petit matin, près du village de Togblékopé, qu'a été tiré contre les Allemands⁴ le tout premier coup de feu de la campagne du Togo - et même, officiellement, pour toute l'armée de terre britannique, le premier de la guerre⁵.

¹ Qui a reçu le 9 août l'accord de Londres pour une offensive de Lomé vers Kamina, en même temps que sa nomination à ce grade.

² Par peur des sous-marins ou des croiseurs allemands qui pourraient rôder au large.

³ Dont 8 spécialistes des chemins de fer, 8 des travaux publics, 7 des télégraphes et téléphones, 6 médecins, etc.

⁴ Ces derniers ne font pas mention de cet accrochage, sans doute très discret, et dont on ignore l'heure exacte.

⁵ C'est ce qu'affirme le livre -on ne peut plus officiel- du général Moberly. Cf. p. 8bis, la légende de la photo (postérieure à la guerre) du sergent-major Alhaji Grunshi, la poitrine constellée de décorations. Le corps expéditionnaire anglais envoyé dans le Nord de la France n'est entré au contact de l'ennemi que le 22 août.

L'occupation de Lomé se met immédiatement en place. Harry Newlands est nommé *political officer* du territoire occupé, et le directeur-adjoint de la police de Gold Coast, le capitaine D. R. A. Bettington¹, responsable de la "base" militaire de Lomé, dont le commandement s'installe au centre de la ville, dans le majestueux hôtel Kaiserhof². La loi martiale est proclamée, qui s'affirme sans douceur :

Il est porté ici à la connaissance du public de Lomé que :

- *Aucun indigène n'est autorisé à se tenir dans la rue après 19 heures ou avant 5 h 30, sauf s'il a un laissez-passer ou s'il est gardien de nuit.*
- *Toutes les lumières des indigènes seront éteintes à 20 h.*
- *Toutes les lumières des Européens seront éteintes à 22 h, sauf celles des officiels britanniques, de M. Clausnitzer³ et des gardiens de nuit.*
- *Aucun Européen, hormis les officiels britanniques et M. Clausnitzer, ne sera autorisé à se trouver dans la rue sans laissez-passer au-delà de 21 h. (...)*
- *Les marchandises des compagnies commerciales [allemandes] dont les agents européens sont présents à Lomé sont susceptibles d'être réquisitionnées par le Gouvernement britannique ; elles seront remboursées à la fin des hostilités au prix courant à Lomé (des reçus seront exigés).*
- *Toutes les marchandises des compagnies commerciales qui n'ont pas d'agent européen à Lomé sont confisquées par le Gouvernement britannique.⁴ (...)*
- *Toute personne détenant les clés des magasins appartenant aux firmes mentionnées ci-dessus doit venir les apporter au commandant de la Base dans les six heures. Si ce n'est pas fait, les portes pourront être forcées si cela est jugé nécessaire. (...)*

¹ Sa femme, infirmière, rendra de grands services à l'hôpital de Lomé.

² L'hôtel avait fait faillite deux ans plus tôt, mais le bâtiment restait luxueux.

³ Il est quand même surprenant de constater que, même pour quelques jours, l'administrateur allemand de la ville est resté à son poste, aux côtés des nouvelles autorités britanniques.

⁴ Mesure qui ne sera jamais appliquée.

- *A l'exception des officiels britanniques, nul n'est autorisé à posséder ou à porter une arme offensive ou défensive d'aucune sorte. Toutes les armes doivent être immédiatement remises au commandant de la Base.*
- *Tous les drapeaux devront être enlevés de leur hampe, sauf devant les bâtiments occupés par les officiels britanniques comme résidence ou comme bureau.*
- *A l'exception des officiels britanniques, nul n'est autorisé à utiliser le télégraphe et le téléphone. Toute personne en possession de télégraphe, téléphone, radio, drapeaux à signaux, lampe, ou tout autre moyen de communication quel qu'il soit, doit le remettre entre les mains du directeur des Transmissions de l'armée, à la poste centrale, dans les six heures qui suivent la publication de cet ordre.*
- *Toute infraction aux ordres ci-dessus sera immédiatement et sévèrement punie.*
- *Toute personne trouvée en train de communiquer avec l'ennemi, ou aidant à le faire, par quelque moyen que ce soit, sera passible, après comparution en cour martiale, d'exécution sommaire.*
- *Toute personne trouvée en train de perturber, ou aidant à perturber, les chemins de fer, télégraphes, téléphones ou tout autre moyen de communication de l'armée britannique sera passible, après comparution en cour martiale, d'exécution sommaire. (...)*

Il est du devoir de tous les habitants de Lomé de prendre connaissance de ces consignes. L'ignorance de celles-ci ne sera en aucun cas considérée comme une excuse pour leur non-application.¹

En fait, l'occupation se révélera vite beaucoup plus douce qu'on pouvait le craindre, les Togolais ne montrant aucune animosité envers les nouveaux maîtres des lieux, bien au contraire : tout laisse à penser que, une fois dissipée la peur de voir les lieux servir de champ de bataille, les Togolais de la côte ont fait bon accueil à leurs occupants, quand ils ne les ont traités en libérateurs².

¹ Accra, GNA, série Adm. 39/5/82.

² P. Sebald (op. cit., pp. 598 et suiv.) cite plusieurs témoignages (plus ou moins postérieurs aux faits), dont cet article signé de l'anonyme "Native of Anecho" dans le *Gold Coast Leader* du 28 août 1914 : "Il est superflu de rappeler avec quelle joie les

Les 12 et 13 août, Bryant prépare son offensive vers l'intérieur, qui commence le 14 au matin, avec toutes les forces dont il dispose. Pour assurer la sécurité de la ville, qui n'a donc plus aucune police et qui redoute les cambriolages (que l'opinion publique attribue aux Haoussa du zongo¹ : ils ont, les jours précédents, pillé le camp militaire allemand² abandonné), les Britanniques confient le maintien de l'ordre à une milice de jeunes volontaires togolais armés de gourdins³, commandés par l'un des fils de l'homme le plus riche et le plus en vue du Togo, Octaviano Olympio⁴.

On constate ainsi que, moins d'une semaine après la fuite des Allemands, les gens de Lomé ont choisi ostensiblement de rallier le camp de l'ennemi, alors que nul ne peut affirmer qui va gagner la guerre.

habitants de Lomé ont reçu leurs libérateurs. (...) Quand l'histoire du pays conquis sera écrite, on ne peut qu'espérer que les historiens laisseront les indigènes reconnaissants rendre l'hommage dû."

¹ Quartier des commerçants musulmans itinérants. Celui-ci est implanté depuis 1910 au nord de Lomé.

² Actuel camp de la gendarmerie nationale. Le zongo étant de l'autre côté du boulevard circulaire, ses occupants (qui, pour la plupart, ne sont que de passage à Lomé) n'avaient qu'à traverser celui-ci.

³ Maria Roscher, op. cit., p. 36. C'est à elle que l'on doit la plupart des informations sur la situation vue par les Allemands de Lomé.

⁴ Arrivé à Lomé comme agent d'une firme commerciale anglaise en 1882, il est devenu très riche grâce à sa vaste cocoteraie (la première de la région ; aujourd'hui, le quartier Octaviano-Nétimé) et à diverses affaires fructueuses, dont une briqueterie qui a fourni les matériaux pour la construction de la ville. C'est l'archétype de la bourgeoisie afro-brésilienne de la côte, ouverte, dynamique, lettrée. Les Français feront d'Octaviano Olympio un membre très écouté et honoré du conseil des notables de Lomé (créé en 1922) et de toutes les institutions où les autochtones seront représentés. (Son fils Pedro, né en 1898, sera le premier médecin togolais ; son neveu Sylvanus sera, en 1960, le premier président de la République du Togo.) Il s'agit sans doute ici de son premier fils, Agostino, né en 1885.

- IV -**L'OFFENSIVE CONTRE KAMINA
ET LES PREMIERS COMBATS**

A la fin de la journée du 14 août, l'avant-garde anglaise, la compagnie du capitaine Potter¹, qui progresse en longeant le rail et la route du Nord, à travers la savane arborée qui couvre toute la plaine centrale du Togo, atteint la petite ville de Tsévié, à 35 km de Lomé. Puis, elle continue sa marche dans la nuit.

Mais les autorités allemandes se sont enfin réveillées de leur stupeur initiale, et se rendent compte que l'abandon des 120 kilomètres de territoire théoriquement livrés aux Anglais était une erreur stratégique grave. On peut deviner que les débats ont été vifs entre les vieux coloniaux (dont von Doering), qui cherchent avant tout à temporiser pour préserver les situations acquises, et ceux (sans doute plus jeunes et surtout plus nouveaux dans le Territoire) qui brûlent d'aller au combat. Les partisans du mouvement obtinrent que l'on bougeât enfin. Ce changement de tactique correspond très vraisemblablement à l'arrivée à Kamina du capitaine Georg Pfahler, le commandant en titre des forces armées allemandes au Togo, qui était jusque-là à Kete-Krachi, sur la

¹ Potter est assisté, comme responsable du renseignement, par le futur capitaine R. S. Rattray, alors administrateur civil, qui sera après la guerre le grand ethnologue de la Gold Coast. Sa connaissance des sociétés et des langues africaines sera très appréciée pendant la campagne et au cours de l'occupation ultérieure du Togo.

Rappelons qu'une compagnie (ou brigade) comprend en général 100 à 150 soldats, divisés en trois ou quatre sections. Sur route, une telle troupe avance normalement à une vitesse d'environ 5 km par heure.

Volta. (En effet, un message radio du 13 août informe Berlin que Pfaehler a pris en charge le commandement militaire de Kamina¹.)

Le 11 août, sur la foi d'informations erronées² qui avaient fait croire à une offensive des Français dans la région de Tado, au sud-est de Kamina, la compagnie du lieutenant Mans (le commandant en second de la *Polizeitruppe*) s'y rendit par une marche épuisante de 60 kilomètres en 21 heures à travers la brousse³. De même, le 13 août, la compagnie de Kpalimé, dirigée par les lieutenants Schlettwein et Sengmüller⁴, arrive elle aussi non loin de Tado, à Tététou, à 40 km à l'est de Notsé, et prend position au sud des hommes de Mans, à faible distance de la vallée du Mono. L'objectif est de prendre en tenaille les Français s'ils pénètrent en territoire togolais par le saillant de Tado, une zone qu'ils connaissent bien pour l'avoir occupée jusqu'à la rectification de frontière de 1912-1913.

La tactique était bonne - du moins pour une stratégie uniquement défensive. Mais les méthodes de renseignement se révèlent bien défectueuses : les forces françaises du Dahomey ne sont pas du tout en face de Tado, mais à 100 kilomètres plus au sud, dans la région côtière, et (bientôt) à 100 km plus au nord, en train de se concentrer à Tchettî⁵.

¹ CAOM, Aff. pol. 2705/8, message n° 82. Le n° 89, du même jour, indique son départ pour Tsévié.

² Il y en eut d'autres. Ainsi, le message de Kamina n° 27 indique, le 10 août, que "*la marche des Français se fait sous la protection d'un bateau de guerre mouillé en face d'Aneho*". Le n° 31, du même jour, précise que ce navire imaginaire est "*muni de la TSF*." Paranoïa ou manipulation ?

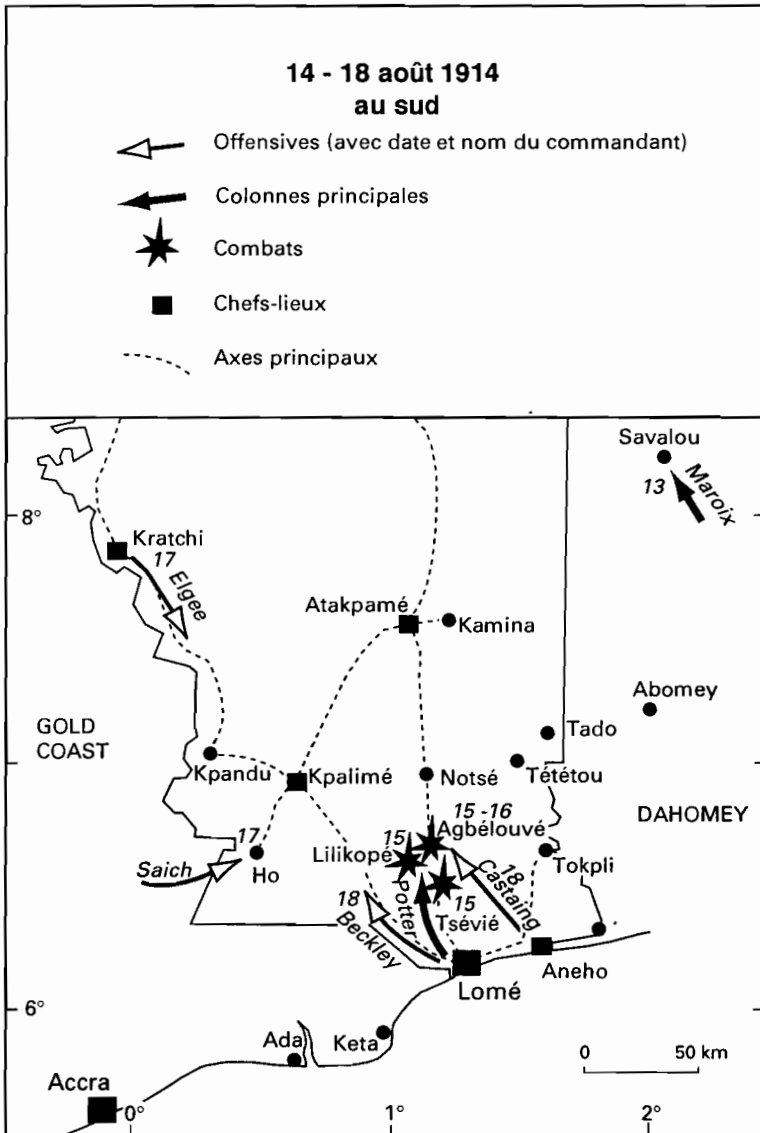
³ Cf. le récit du sous-officier de réserve Stoeber, qui faisait partie de cette expédition (op. cit., p. 207).

⁴ Curt Schlettwein (au Togo depuis sept ans) est un officier d'active, bien qu'il assure à l'époque les fonctions de chef de la circonscription de Tsévié (détachée depuis peu de celle de Lomé-ville) ; Albert Sengmüller est un simple réserviste (c'est un docteur en agronomie, tout comme Karl Kohlsdorf, que l'on rencontrera plus loin).

⁵ Remarquons qu'il n'est jamais question de lancer une attaque contre le territoire français, alors que, par exemple, à 40 km seulement, se trouvait à portée de main la région d'Abomey, que l'on pouvait penser, du fait de sa résistance acharnée vingt ans plus tôt, encore hostile à ses colonisateurs.

Carte 4

Les opérations au Sud : 14-18 août



Après deux jours d'attente inutile, la colonne Mans finit par se replier sur Kamina, où elle ne parviendra que le 15 août. L'autre compagnie est revenue à Notsé le 14, où, après quelques heures de repos, elle grimpe à minuit dans un train qui s'ébranle pour aller attaquer les Anglais du côté de Lomé.

En effet, quelques jours plus tôt, soit le 9, soit le 11 août (les dates diffèrent selon les documents¹), un raid-éclair avait été lancé avec un train jusqu'à Togblékopé, à 17 km au nord de Lomé, pour y neutraliser la station de radio secondaire et faire sauter le pont sur le petit fleuve Zio². La mission avait été accomplie sans encombre. On pouvait penser que la vitesse compensait l'absence d'informations préalables sur la position de l'ennemi.

a) La contre-attaque de Pfaehler tourne court

Dans la nuit du 14 au 15, les Allemands reprennent cette tactique de raid par la voie ferrée. Sous le commandement direct du chef de la troupe du Territoire, Pfaehler, assisté du lieutenant Schlettwein, un train fortement armé³ va descendre vers le sud, chargé de deux compagnies.

¹ Le registre des messages du poste de Kamina (n° 16 et 17) mentionne la destruction de la station de Togblékopé et du pont sur le Zio le 9 août. Bryant reçoit le 12, à Lomé, la nouvelle de ce raid, qu'il affirme avoir eu lieu la veille (p. 17 de son rapport in ZHC I 7936).

² Il sera réparé dès le 18 août par les techniciens du major O'Shaughnessy, rendant ainsi à la circulation 50 km de voie ferrée (jusqu'à Lilikopé), ce qui facilitera grandement l'avancée rapide des Anglais plus loin vers le nord.

³ Mais ces trains ne sont pas protégés, alors que de simples sacs de sable le long des parois des wagons auraient été, pour leurs occupants, une défense efficace contre les balles. Observation de l'ancien administrateur de Kpalimé, Hans Gruner (qui n'était pas présent sur les lieux), dans ses notes personnelles, récemment retrouvées par Peter Sebald aux Archives de Berlin.

Dans ces *Gruner Nachlaß* (n° 58), figure le rarissime témoignage de la guerre vue par un Togolais, Ephraïm Nutsuga, interprète de Gruner, puis, pendant les opérations, de Kohlsdorf, alors chef de la première section de la compagnie de Kpalimé. Malheureusement, ce récit (daté d'avril 1915 mais envoyé à Gruner par Nutsuga

soit environ 200 hommes, qu'encadrent une vingtaine d'Européens, avec une mitrailleuse, ainsi que des chevaux et des bicyclettes s'il fallait s'éloigner de la voie. Un second convoi est près à le suivre quelques heures plus tard¹.

Le premier train a quitté Notsé à minuit, roulant à petite vitesse². Attaquer juste à la pointe du jour les villages à soumettre était une habitude de la guerre coloniale, pour profiter au maximum de l'effet de surprise. Pfahler et son train arrivent à la gare de Tsévié à 6 heures du matin. Dans la ville, ne se trouvent alors, comme force combattante, que quatre soldats ennemis³. Ce n'est pas sur eux qu'ouvrent le feu les hommes du train⁴, c'est sur la population, pour la punir d'avoir réservé la veille un trop bon accueil aux Anglais : les premiers coups de feu allemands de la guerre auront été tirés contre leurs sujets togolais désarmés. Il y eut 8 tués, dont une mère et son enfant⁵.

Mais, au cours de la nuit, la colonne Potter, qui avance rapidement le long de la route de Notsé⁶, avait déjà dépassé Tsévié de plus de vingt kilomètres. A 4 h du matin, à une heure de marche au-delà du village de Lilikopé, Potter entend, à quelque distance sur sa gauche, le bruit du train qui se dirige vers le sud sans se douter le moins du monde

seulement en 1924) est difficile à utiliser, faute de vues d'ensemble et surtout de précision dans les informations.

¹ Les événements racontés ici se présentent, dans les diverses sources, de façon assez confuse, quand ce n'est pas contradictoire, du fait de la multiplicité des lieux et des acteurs. On a essayé d'en tirer une synthèse aussi logique et claire que possible, mais qui peut être erronée dans certains détails.

² Deux fois plus lentement que le train commercial, qui parcourt cette soixantaine de km en deux heures et demie (arrêts aux gares déduits).

³ Selon le rapport de Bryant, ceux-ci convoiaient vers Lomé des prisonniers, dont on ignore tout.

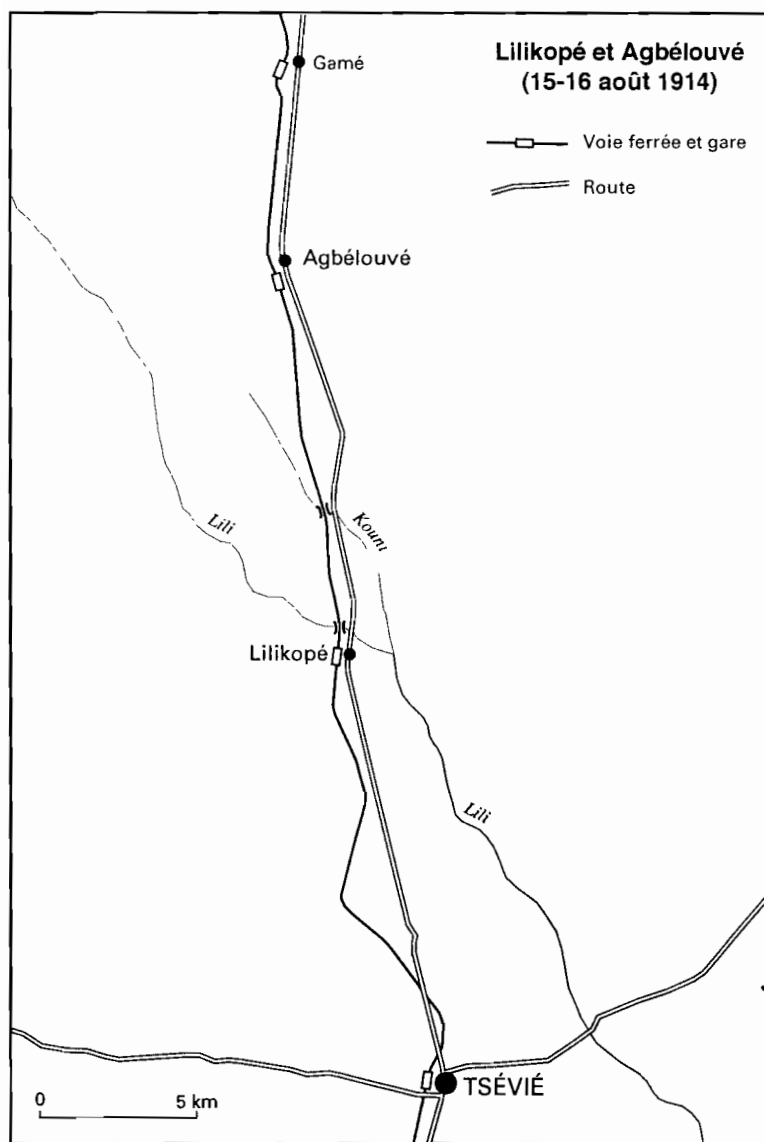
⁴ Sans ordres de leurs chefs, affirme le très germanophile Nutsuga.

⁵ Rapport du *political officer* H. B. Popham du 20 décembre 1915, PRO, CO 96 / 565, n° 8746 (cité par P. Sebald, op. cit., p. 601).

⁶ La route et la voie ferrée Lomé-Atakpamé sont à peu près parallèles. Cependant, en fonction des irrégularités du terrain, elles peuvent se rapprocher ou s'éloigner de quelques centaines de mètres au milieu d'une savane fortement arborée.

Carte 5

Lilikopé et Agbélouvé



de la présence de l'ennemi. Guidé par un commerçant haoussa des environs, le lieutenant Hamilton Collins traverse les broussailles avec une section à la recherche de la voie ferrée, qu'il atteint à 200 mètres au nord de la petite rivière Kouni¹. L'officier fait aussitôt barrer les rails avec tout ce que l'on peut trouver sur place comme pierres et troncs d'arbre.

Pendant ce temps, Potter et le reste de sa compagnie continuent leur route, et vont occuper le gros village d'Agbélouvé², à dix kilomètres plus au nord. Ils s'y retranchent pour arrêter l'adversaire quand celui-ci, tôt ou tard, remontera vers Kamina. Il est vraisemblable que les Anglais ont alors coupé les lignes du téléphone et du télégraphe (si cela n'avait pas été fait plus tôt) : l'état-major de Kamina va ignorer ce qui se passe au sud.

A Tsévié, informé sans doute par les agents de son adjoint Schlettwein, qui en était le chef de circonscription, Pfaehler se rend compte que les Anglais sont déjà parvenus sur ses arrières. Il décide de repartir vers le nord à 8 h du matin, à plus vive allure. Une heure plus tard, le train vient buter sur le barrage posé sur la voie par les hommes de Collins, et déraile³. Ses occupants, confiants qu'ils seront bientôt secourus par le second train qui doit arriver de Notsé, abandonnent les wagons et reculent jusqu'à Lilikopé, à cinq kilomètres de là.

Un peu plus tard, Pfaehler et Schlettwein envoient une patrouille de reconnaissance en direction du nord : cinq Européens (dont les lieutenants de réserve Sengmüller et Kohlsdorf, ainsi que le constructeur

¹ Petit affluent de la Lili, elle-même affluent de rive droite du Haho, un peu en amont de son embouchure sur le lac Togo. Ces rivières sont modestes, mais leurs lits majeurs sont larges et marécageux, donc un véritable obstacle, surtout en pleine saison des pluies.

² Sa gare, ouverte depuis 1909-10, en faisait alors le principal centre commercial entre Tsévié et Notsé.

³ Nutsuga parle d'une explosion sous le train, qui aurait tué trois hommes et un cheval. Mais Bryant, qui arrivera sur les lieux à 16 h 30, n'évoque qu'un train "accidenté" par l'obstacle installé par Collins - il n'aurait pas manqué de mettre en valeur un tel exploit de son subordonné (ZHC I, 7936, annexe au n° 12, p. 18).

de la station de Kamina, le baron autrichien Codelli¹ : ce ne sont pas des militaires professionnels), neuf soldats togolais et Ephraïm Nutsuga comme interprète. En arrivant à Agbélouvé vers 15 heures², le petit détachement tombe dans une embuscade : Sengmüller est sérieusement blessé à la hanche, puis Kohlsdorf à l'épaule³ ; Codelli et l'expert en explosifs, Bretschneider, sont faits prisonniers⁴. Les autres se replient vers le sud, pour rejoindre Pfaehler, qui, de son côté, a commencé à marcher vers le nord.

Pendant ce temps, vers 15 heures également⁵, Bryant est arrivé à Lilikopé avec le gros des forces anglaises, qui attaquent sur le champ avec vigueur. Les Allemands restés sur place ont fait sauter le pont et se sont repliés sur la rive nord de la vallée, à l'abri d'une végétation très épaisse. Pendant plus d'une heure, la fusillade fait rage, laissant sur le sol trois morts parmi les défenseurs (un Allemand et deux Togolais), un seul soldat dans les rangs des assaillants : un autre soldat et un sous-officier anglais ont été blessés. A Lilikopé comme à Agbélouvé, c'est, dans les deux camps, la toute première fois que les mercenaires africains des

¹ Depuis le 10 août, l'Autriche-Hongrie est en guerre avec la France, depuis le 12 avec la Grande-Bretagne (jusque-là, il y avait eu deux guerres juridiquement séparées, l'Autriche contre la Serbie et la Russie d'un côté, l'Allemagne contre la Russie, la France et l'Angleterre de l'autre). Codelli pouvait donc légitimement faire le coup de feu aux côtés de ses alliés -et employeurs- allemands.

² Rappelons qu'il y a 12 km entre Lilikopé et Agbélouvé, soit deux heures et demie à trois heures de marche.

³ Ils seront hospitalisés dès le surlendemain à Lomé, grâce au train-hôpital que, dès leur arrivée à Lomé, O'Shaughnessy et la femme du capitaine Bettington ont fait aménager par les ouvriers de l'école professionnelle catholique, ce qui permettra de sauver de nombreuses vies humaines. Au moment où le Dr Le Fanu rédigera son rapport sur le fonctionnement de l'hôpital de Lomé pendant les opérations, le 10 septembre, Sengmüller et Kohlsdorf y sont toujours en traitement (ZHC 1, 7936, n° 20, annexe 2).

⁴ Trois jours plus tard, Bryant, dans un message envoyé à von Doering, lui demandera galamment d'informer la toute jeune baronne Valentina Codelli (épousée à Budapest en janvier 1914 et arrivée à Kamina en février) que son mari était sain et sauf. On est entre gens du même monde, dont, bien qu'ennemis, on respecte le savoir-vivre.

⁵ Sans doute peu après le départ de Pfaehler. On ne sait pas combien d'hommes celui-ci avait laissés pour défendre Lilikopé.

troupes coloniales se trouvent contraints d'affronter un adversaire à armes égales. Mais le *Gold Coast Regiment* tient bon, alors que la *Polizeitruppe* doit assister à des désertions de plus en plus importantes, qui vont faire fondre ses rangs comme neige au soleil.

A 16 h 30, la résistance cesse à Lilikopé. Ses défenseurs se replient vers le nord, apparemment sans être inquiétés par les Anglais. Bryant, qui ignore tout de la position de Potter, reprend sa marche en avant, avec circonspection. Au bout d'une heure, il préfère s'arrêter avant la tombée de la nuit, et fait installer le bivouac près de la rivière Kouni¹, prudence d'autant plus nécessaire que sa colonne de porteurs s'est trouvée un moment sous le feu des soldats ennemis qui marchaient parallèlement : 700 porteurs se sont égayés dans la nature, et une trentaine d'entre eux ont été blessés (dans le dos, précise le rapport de Bryant)². Ils ne seront à nouveau regroupés et opérationnels qu'en milieu de matinée le lendemain.

b) Le piège se referme à Agbélouvé

Entre-temps, dans l'après-midi³, le second train, qui descend du nord sous la direction du capitaine Redfern, est arrivé sur les lieux. Il traverse Agbélouvé sans peine, essuyant juste quelques coups de fusil. Mais, arrivé près de la Kouni, il doit stopper à son tour devant le barrage de pierres, où guettent les hommes de Collins cachés dans les fourrés. Quand ceux-ci chargent, baïonnette au canon, le train repart en marche

¹ Où il va contempler l'épave du train.

² Mais ils pourront facilement être remplacés grâce au soutien actif des chefs éwé de Gold Coast. Rappelons que tout ce dont les Anglais ont besoin (vivres, cartouches, obus, etc.) doit être acheminé à dos (ou plutôt tête) d'homme depuis le pont de Togblékopé, pas encore réparé.

³ A un moment que nos sources ne précisent pas. En fait, on manque beaucoup d'informations sur ce second train : on ne sait même pas quelles forces il avait amenées (sans doute assez peu nombreuses : il fallait qu'il puisse charger les 200 hommes du premier train), ni ce qu'elles deviendront exactement au cours des heures suivantes.

arrière à toute vapeur¹. Il laisse ses occupants quelque part plus au nord. avant Agbélouvé². Grâce à la vitesse que lui permet sa légèreté, il réussira à franchir à nouveau les défenses anglaises sous une grêle de balles, qui tuent l'un des deux aides-chauffeurs togolais et blessent grièvement l'autre. Seul est indemne le conducteur blanc, Glaser, qui pourra avertir Kamina dès qu'il atteindra, quelques kilomètres plus au nord, la gare suivante, à Gamé, où le téléphone marche encore³.

Pfaehler est pris au piège, entre les hommes de Potter devant lui et ceux de Bryant qui arrivent derrière. A la fin de la journée, ses hommes attaquent Agbélouvé, mais, malgré l'aide de leur mitrailleuse, ils buttent sur la défense des Britanniques. Toute la nuit, les Allemands vont tenter désespérément de forcer le passage ; ils réussissent à franchir une première défense, mais c'est pour se retrouver cernés au milieu du village, mitraillés de tous côtés. Dans une telle souricière, les soldats de la *Polizeitruppe* paniquent : ils tirent n'importe comment, y compris dans le dos de leurs propres officiers quand ceux-ci tentent de les entraîner à

¹ C'est ce qu'affirme le rapport de Bryant, qui n'était pas témoin oculaire. Mais on peut se demander où était exactement Collins pendant tous les va-et-vient des Allemands entre Lilikopé et Agbélouvé.

² On ne sait pas s'ils se sont joints aux forces du premier train qui remontent de Lilikopé, ou bien rendus aux Anglais d'Agbélouvé avant l'arrivée des hommes de Pfaehler (c'est l'hypothèse la plus probable pour Peter Sebald – communic. personnelle).

Nutsuga a pu monter à bord du second train (ce qui prouve qu'il y a eu contact avec les hommes du premier, au moins avec le détachement de Sengmüller et Codelli). Il traversera avec lui Agbélouvé et rejoindra Kamina, ce qui lui vaudra d'assister aussi à la bataille de Kra, une semaine plus tard, toujours comme interprète des officiers allemands. Son récit de ces événements, vus au ras du sol, est malheureusement très confus et obscur quant aux heures et aux lieux : comme le décrit l'épisode fameux de Fabrice à Waterloo dans la *Chartreuse de Parme*, on peut participer à une bataille sans rien comprendre de ce qui se passe autour de soi.

³ Selon Stoeber (op. cit., p. 208). Ce dernier raconte que, tout juste revenu de l'expédition inutile du côté de Tado, il est renvoyé aussitôt, avec un troisième train et 30 hommes, à Notsé, où il arrivera à minuit. Il a donc quitté Kamina vers 21 ou 22 h, ce qui signifie que l'état-major a vraisemblablement été prévenu de la situation à Agbélouvé entre 19 et 21 h. Comme il n'y a que 6 km entre Agbélouvé et Gamé (10 à 15 minutes pour un train marchant vite), on peut penser que le second train était encore sur les lieux vers 18 h, quand Pfaehler a attaqué. Ce serait donc au cours de cette bataille, dans la soirée, que le train aurait forcé l'obstacle.

l'assaut des positions anglaises¹, puis, profitant de la nuit profonde, ils s'enfuient en grand nombre, jetant dans la brousse fusils et uniformes.

Dans l'obscurité, Pfaehler est perdu un moment de vue par ses hommes. Un clairon sonne le rassemblement ; on entend le capitaine répondre à haute voix, puis un coup de feu, unique, puis plus rien : Georg Pfaehler ne répondra plus².

Les Allemands continuent quand même à se battre avec l'énergie du désespoir, en vain. Les survivants finiront par se rendre quand, au matin du 16 août, Bryant, qui a forcé l'allure en entendant devant lui le bruit de la bataille, fait irruption dans leur dos avec toutes ses forces.

Les Allemands ont subi un désastre : face à un adversaire en nombre inférieur, deux de leurs meilleures compagnies (c'est-à-dire au moins 200 hommes) ont été détruites ; deux Européens ont été tués, dont le commandant en chef³, et trois autres blessés ; cinq de leurs soldats togolais sont morts⁴, les autres se sont évanouis dans la nature⁵ ; 17 Allemands et 45 Africains sont prisonniers⁶ ; une mitrailleuse est perdue, avec une grande quantité de fusils, de munitions et de matériels, ainsi qu'un train complet. Les Anglais n'ont eu qu'un mort et deux blessés (dont un Européen) à Lilikopé, six tués et cinq blessés⁷ à Agbélouvé.

¹ Stoeber : op. cit., pp. 207-208.

² Selon Nutsuga, mais celui-ci était-il encore sur les lieux à ce moment-là ? Si c'est le cas, le train n'aurait donc fui Agbélouvé qu'à une heure déjà avancée de la nuit.

³ L'autre étant le mécanicien Bühler.

⁴ Une petite stèle rappelle encore leur mémoire à Agbélouvé.

⁵ Très tard dans la nuit du 15 au 16, les patrouilles envoyées par Stoeber depuis Notsé récupéreront quelques rescapés qui ont pu fuir vers le nord, dont aucun Allemand. En se repliant, dans l'après-midi du 16, Stoeber fait sauter derrière lui le pont sur la rivière Kra (à 25 km au nord de Notsé) : les défenseurs de Kamina sont désormais confinés sur une quarantaine de km de voie ferrée.

⁶ Weithas et al. (op. cit., p. 567). Aucune autre source ne nous parle de ces prisonniers togolais et de ce qu'ils sont devenus (selon les notes de Gruner, une trentaine d'entre eux seront internés en septembre, comme les Allemands, sur le vapeur *Obuasi* en rade de Lomé).

⁷ Les Anglais protestent violemment contre l'utilisation par leurs ennemis de balles "dum-dum" (à bout scié, ce qui provoque des blessures très graves), interdites par les

Cette première bataille est pour les envahisseurs une incontestable victoire, tactique et morale¹.

Les trois jours suivants, Bryant s'installe à Agbélouvé, où il réorganise ses forces, qui ont parcouru 65 kilomètres en deux jours, et il assure ses communications avec ses arrières : la ligne télégraphique est rétablie de Lomé jusqu'à Agbélouvé, la voie ferrée jusqu'au pont de la Lili. A 10 kilomètres au nord d'Agbélouvé, le grand pont sur le Haho est occupé intact le 17 août². Avant de repartir, Bryant demande à Accra des renforts pour assurer la garde de la voie ferrée conquise, mais Robertson, toujours aussi timoré, affirme ne pas pouvoir dégarnir davantage sa colonie. C'est le roi des Anlo³ qui propose de fournir volontairement les 2 000 gnetteurs et porteurs nécessaires.

Surtout, le 18, arrivent à Agbélouvé les 150 tirailleurs de la brigade du capitaine Castaing, avec 3 officiers et 5 sous-officiers

conventions internationales, et ils menacent que cela pourrait être pour eux une raison de ne plus respecter les lois de la guerre. Il est difficile de savoir si cette indignation était réelle ou feinte, une précaution au cas où violer eux-mêmes ces fameuses lois leur aurait été utile. A la fin de la campagne, on conclura que c'étaient des civils allemands mobilisés qui avaient employé ces balles, avec leurs armes de chasse au gros gibier, et non l'armée régulière (cf. surtout ZHC 1 7936, n° 17, *War Office* au *Colonial Office* du 11 octobre 1914).

¹ Von Doering en rend compte à Berlin par un message radio du 16, d'une concision toute télégraphique : "15 au soir, Agbélouvé attaqué. Attaque repoussée. Pfaehler tué, par tir au cœur. Sengmüller, Kohlsdorf, Ebert blessés. Colonne dispersée. Une mitrailleuse perdue. Soldats désertent en masse." (Berlin, RKA 3940/4, p. 28). Il précisera deux jours plus tard que 16 Européens manquent à l'appel.

² Au passage, Schlettwein a été fait prisonnier le même jour à Gamé (message de von Doering du 18 août, RKA, 3940/4, p. 30). P. Sebald suggère avec pertinence que celui-ci, chef de la circonscription de Tsévié, donc connaissant bien la région, avait réussi à s'échapper d'Agbélouvé par des chemins écartés pour fuir vers Notsé. Mais il a avancé moins vite que les Anglais par la grande route.

³ Ewé maritimes, vivant sur le littoral sud-est de la Gold Coast, autour du port de Keta. Certains d'entre eux font partie des fondateurs de la ville de Lomé, et les liens sont restés forts de part et d'autre de la frontière coloniale.

français¹, que Maroix a placés sous les ordres du lieutenant-colonel Bryant, tandis que lui-même prépare son offensive principale à partir de Savalou, au centre du Dahomey. C'est le début d'une véritable coopération militaire entre les Alliés.

D'Agbélouvé, l'offensive vers le nord reprend le 19 août. Le 20, depuis la ville de Notsé occupée la veille², Bryant envoie des messages d'une part à Maroix, maintenant en train de masser ses troupes à Tchetti, à la frontière du Dahomey, à 60 km au nord-est de Kamina, d'autre part au capitaine Elgee, arrivé le 16 à Kete-Krachi, sur la Volta, à la même latitude. A tous deux, il fixe Kamina comme objectif, où ils devront faire converger toutes leurs forces dans une semaine. Les messagers traverseront sans problème de vastes régions encore contrôlées par les autorités allemandes (du moins en théorie), ce que le général Moberly explique par l'attitude très coopérative des populations togolaises et *"l'aversion des indigènes envers les Allemands."*³

Mais, si important soit-il, ce n'est pas là l'unique théâtre des opérations.

¹ Ils arrivent à pied depuis Aneho, ayant ainsi assuré la sécurité du flanc droit de la colonne anglaise.

² Un document daté d'octobre 1914 nous apprend que les magasins des compagnies allemandes ont été pillés à Agbélouvé et à Notsé (les seuls dans tout le Togo), mais sans préciser quand ni par qui : des habitants ou des soldats (et lesquels) ? (Lettre de l'agent de la firme Swanzy au Togo à sa direction à Londres, communiquée par celle-ci au *Colonial Office*, PRO, CO 96/554, doc. 145).

³ Op. cit., p. 34.

- V -

LES AUTRES OFFENSIVES ALLIEES, A L'OUEST ET AU NORD

Ailleurs, d'autres colonnes d'invasion ont elles aussi commencé à pénétrer le Togo, bien qu'avec des forces beaucoup plus modestes. Mais, partout, les Allemands, qui ne sont qu'une poignée dans le centre et le nord du territoire, vont se replier sans chercher à résister.

a) Sur la Volta

Dès le 10 août, Kete-Krachi, centre commercial et chef-lieu de la moyenne vallée de la Volta, a été occupé par le *district commissioner* adjoint O. H. Warne et une cinquantaine d'hommes, qui ont franchi le fleuve sans résistance : les trois Allemands de la ville et leurs 40 soldats s'étaient repliés l'avant-veille. Une semaine plus tard, le capitaine Elgee, avec les trois compagnies prévues pour protéger la Gold Coast centrale, commence une progression sans entraves vers Kpalimé, à travers les reliefs difficiles du pays éwé occidental, *"alors que la région traversée offrait des facilités remarquables pour une défense par des forces de faible importance"*, note Moberly. En réalité, ce fut plutôt une promenade militaire : *"les routes étaient bonnes, les vivres obtenus facilement sur place, et l'attitude des indigènes très amicale."*¹

¹ Ibid., pp. 39-40.

Ceux-ci vont jusqu'à saboter la résistance allemande, passivement et même parfois activement. Selon Peter Sebald, qui cite un rapport du médecin allemand de Kpalimé, le Dr Eduard von der Hellen :

Les habitants des villages de Lawanjo et de Kunya¹ refusèrent d'obéir à l'ordre d'évacuer les réserves de maïs de la plantation Burbulla. Les drapeaux qui avaient été remis comme insignes aux chefs furent jetés dans les fossés. A Kpandu, les Africains occupèrent le bureau du télégraphe et ne laissaient passer les messages -par exemple ceux des missionnaires- que sous leur contrôle. Des obstacles furent placés en travers des routes contre les éclaireurs allemands en motocyclette..."²

Le très autoritaire (et très détesté) chef de la circonscription de Kpalimé, Hans Gruner, avait fait remettre des armes de guerre aux Togolais pour qu'ils tiennent tête à l'ennemi. Et les paysans allèrent tranquillement remettre ces fusils (plus d'un millier) aux envahisseurs. Les gens de la région de Kpandu, particulièrement hostiles à Gruner³, montèrent contre celui-ci une embuscade, à laquelle il n'échappa que de justesse : alerté par un missionnaire, il put changer de chemin au dernier moment⁴.

En route, Elgee quitte sa colonne pour venir avec seulement 12 hommes occuper la ville de Kpandu laissée à elle-même. Il se contenta d'ordonner aux missionnaires et aux fidèles réunis dans l'église de ne pas se mêler de la guerre, et il reprend son chemin⁵.

¹ A une douzaine de km au nord de Kpandu.

² Op. cit., p. 599. Le récit du Dr von der Hellen est très postérieur aux faits (30 novembre 1919).

³ Ils ne pardonnent pas aux Allemands l'arrestation et la déportation au Cameroun de leur roi, Dagadou, et ils sont très influencés en anglophilie par leurs voisins de la région de Peki, en Gold Coast.

⁴ L'incident est raconté à la fois par Hans Debrunner (*A Church between colonial powers. A study of the Church in Togo*. Londres, 1965, 368 p., ici p. 146) et par le RP Karl Müller (op. cit., p. 255), mais, hélas, jamais daté.

⁵ K. Müller : op. cit., p. 256. L'auteur situe cet événement un dimanche, ce qui n'est pas possible : le dimanche 16 août, Elgee est encore à Kete-Krachi ; le 23, il est à Kpalimé. Erreur sur la date, sur la personne, sur le lieu ?

Après une semaine de marche, il franchit sans coup férir ce qui aurait pu être l'obstacle majeur sur sa route : la chaîne des Monts du Togo, pas très élevée, mais aux pentes raides et couvertes de forêts opaques. Le 23, descendant par l'excellente route du col von François, il s'empare des bâtiments du poste administratif de Misahöhe¹, à mi-pente, puis, débouchant dans la plaine, il entre dans Kpalimé, la plus riche et la plus allemande des villes de l'intérieur², que Gruner vient d'abandonner pour s'enfuir en voiture vers Atakpamé.

Plus au sud, le 17 août, le *district supervisor* Saich et l'administrateur-adjoint Cooke ont occupé la ville de Ho avec 46 hommes du *Customs Preventive Service* (des douaniers chargés de la répression de la contrebande aux frontières de la Gold Coast : ils connaissent la région, mais ne représentent qu'une valeur militaire modeste).

A partir du 18, une autre colonne de garde-frontière du CPS, menée par leur chef, A. J. Beckley, commence à monter depuis Lomé en direction de Kpalimé, mais elle préfère s'arrêter prudemment à mi-chemin, à la hauteur du bourg d'Assahoun, estimant la région montagneuse autour de Kpalimé trop facile à défendre pour l'ennemi. Une fois la ville occupée par Elgee, Beckley reprend sa marche et rejoint celui-ci le 25, pendant qu'il avance rapidement sur la route d'Atakpamé. La nouvelle du cessez-le-feu leur parviendra peu après, à deux jours de marche de l'objectif.

Beaucoup plus au nord, alors qu'il ignore dans quelle direction va se diriger la puissante troupe allemande de Mango, l'administrateur en chef des *Northern Territories*, le capitaine Cecil Armitage³, a fait le pari

¹ Où réside toujours, au-dessus des chaleurs de la plaine, le préfet du Kloto.

² La seule à avoir un hôpital (toujours en usage) et un médecin allemand, le Dr von der Hellen, qui restera sur place pendant encore deux ans, au service des Anglais.

³ Auteur par la suite d'importants travaux ethnographiques sur les peuples du nord de l'actuel Ghana.

de laisser son chef-lieu, Tamale, pratiquement sans défense. Il lance toutes ses forces vers le Togo, et d'abord sur Yendi, la capitale du vieux royaume dagomba, dont la plus grande partie se trouvait sous autorité anglaise depuis le partage de 1899, amèrement regretté des Dagomba¹. Abandonnée par son administrateur dès le 12 août², la ville se donne deux jours plus tard au major Marlow, accompagné de seulement huit hommes...

Une semaine plus tard, Armitage arrive à son tour à la frontière, où les Dagomba l'accueillent avec tout le faste que savait déployer un vénérable royaume africain. Le 22, il pénètre dans la ville au milieu d'une liesse populaire indescriptible : *"Les chefs et le peuple débordaient visiblement de joie de nous voir occuper Yendi, écrit-il, et j'ai rarement vu un enthousiasme aussi marqué chez les indigènes."*³

L'après-midi, il tient un palabre solennel avec le vieux roi Alassan, ses dignitaires et toute sa cour, et signe avec eux ce qu'il appelle lui-même *"une sorte de"* traité réunifiant pour toujours le royaume dagomba sous la protection de Sa très gracieuse Majesté George V, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, des Dominions et Colonies d'Outre-Mer, empereur des Indes, etc.

Naturellement, cet engagement est tout à fait contraire au droit international, et Accra devra le désavouer auprès de Londres⁴, tout en félicitant Armitage et Marlow pour leur succès. Au moment du partage, fin août, Clifford obtiendra des Français que la région dagomba soit

¹ Au référendum du 9 mai 1956 sur l'avenir du Togoland sous tutellè britannique, la région dagomba votera massivement (à 81 %, et même 88 % dans les environs de Yendi) pour son union définitive avec le Ghana accédant à l'Indépendance (alors que le pays éwé, au Sud, votera majoritairement contre).

² Mais les missionnaires -trois Allemands et une épouse suisse- de la Mission de Bâle sont restés sur place. Les Anglais les laissent en liberté (faiblement) surveillée.

³ PRO, ZHC 1, 7936, annexe au n° 16. (La réaction de Londres est au n° 18.)

⁴ Dépêche du gouverneur Clifford du 24 septembre 1914, ZHC 1, 7936, n° 16. Le *Colonial Office* se contentera de faire informer le roi que sa requête ne pourra être prise en considération qu'après la fin de la guerre (ibid., doc. n° 17, du 12 octobre 1914).

soustraite de la circonscription de Mango et maintenue dans la zone d'occupation anglaise.

b) Convergence d'attaques contre Mango

Dans l'extrême-nord aussi, les colonnes alliées ont avancé très vite, et, partout, les Allemands se sont retirés sans combattre.

Pourtant, le major Alexander von Hirschfeld, chef de la vaste circonscription de Sansanné-Mango¹, la moins solidement contrôlée, disposait d'une compagnie d'environ 180 hommes, avec une mitrailleuse. Il manifesta d'abord des velléités de défendre sa ville, faisant creuser des tranchées autour du poste administratif, puis, sur ordre télégraphique de von Doering de rallier Kamina, il se ravise et replie ses forces vers le sud, en plusieurs échelons : la mitrailleuse et 15 hommes partent dès le 7 août, le gros de la troupe le 9, lui-même deux jours plus tard, si vite qu'il laisse les lieux intacts, y compris, soigneusement rangé dans son bureau, un drapeau impérial... Même la ligne téléphonique vers le Sud par la vallée de la Volta n'a pas été détruite².

Pendant ce temps, les administrateurs des cercles français voisins, fidèles à la tactique alors érigée en dogme de "l'offensive à outrance", en fonçant droit devant soi quels que soient les risques, commencent à assaillir la région de plusieurs côtés : Jean Pieussergues, commandant du

¹ L'expression "*sansanné*" désigne en haoussa un camp militaire, souvenir de l'implantation sur les lieux, au milieu du XVIII^e siècle, d'une armée composite qui deviendra le peuple tchokossi (ou, plus exactement, anufom). Sansanné-Mango est toujours le nom officiel du chef-lieu de la préfecture de l'Oti, mais tout le monde l'abrège en "Mango". Les relations des Tchokossi avec les Allemands (qui, en 1898, avaient exécuté le roi Biéma Sabié) ont toujours été difficiles : il n'est pas étonnant qu'ils se rallient si vite aux Français.

² A son arrivée à Mango, quelques jours plus tard, d'Arboussier pourra ainsi converser avec le capitaine Armitage installé à Yendi (Henri d'Arboussier : "L'action des partisans mossi", *Renseignements coloniaux et Documents du Comité de l'Afrique française* n° 4, 1915, pp. 49-55 (p. 51).

cercle de l'Atakora, depuis Natitingou, Henry Sarran, chef de celui de Djougou, et surtout Pierre Duranthon, commandant du cercle de Fada-Ngourma, depuis Pama¹. Tous trois franchissent la frontière le 13 ou le 14 août, mais ce dernier sera le plus rapide.

Parti de Pama le 13 à l'aube, Duranthon pénètre au Togo le même jour, peu avant la tombée de la nuit. Il est accompagné de 38 gardes-cercle équipés de vrais fusils, de 50 "goumiers" (cavaliers africains) comme auxiliaires et d'une centaine de "partisans", guerriers traditionnels qui ne pouvaient faire grand-chose d'autre que de la figuration². Le 14, au soir, la colonne est à Borgou, à 45 km au nord-est de Mango, après une marche *"très pénible"*. Duranthon constate qu'une partie de la population a fui, mais que ceux qui sont restés se révèlent *"bien disposés"* envers l'envahisseur. Il installe un camp de base à Borgou, confié à deux de ses gardes, et il repart à minuit avec 170 hommes à cheval, armés en tout et pour tout de *"36 fusils et 134 lances"*, qui n'auraient pas pesé bien lourd si les Allemands s'étaient défendus.

Progressant de nuit, mais cette fois sur une bonne route, Duranthon arrive aux portes de Mango aux premières heures du jour³.

Les patrouilles de la veille me donnent de bons renseignements. Le chef de Sansanné-Mango m'envoie un de ses serviteurs annoncer qu'il fera sa soumission. (...) Il vient au-devant de moi avec quelques notables. Je lui ordonne de faire rassembler sa population mâle, sans armes, et de la conduire devant le poste. Le calme paraît s'étendre sur toute la ville. Nous pénétrons dans le poste à 6 heures. Une foule évaluée à 400 personnes environ se rassemble devant le poste. Les couleurs françaises

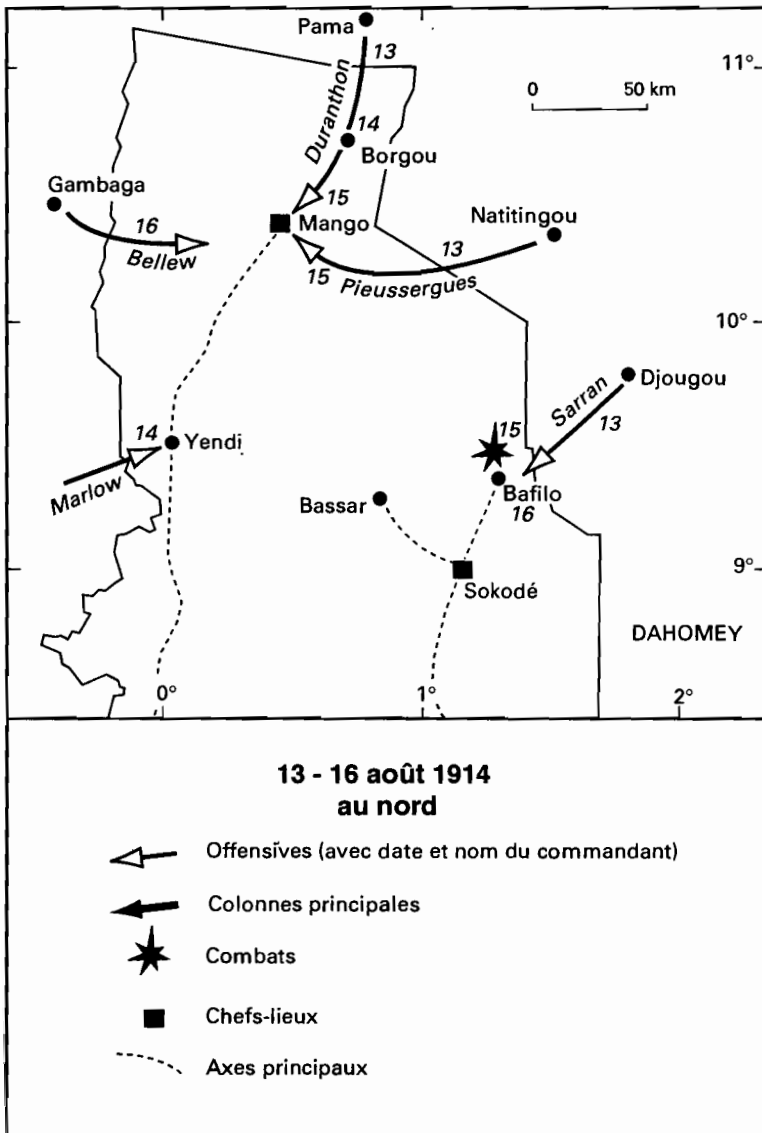
¹ Voir R. Cornevin : "Un épisode oublié de la première guerre mondiale au Togo : la prise de Sansanné-Mango par l'administrateur Pierre Duranthon, le 15 août 1914", *France-Eurafrique* n° 174, juin 1966, pp. 42-44.

² Destinés à *"grossir mon effectif et donner l'impression d'une grande force, capable de briser toute résistance"*, dit expressément Duranthon dans son journal de marche, reproduit par Cornevin. Mais il dit aussi avoir dû veiller avec le plus grand soin pour empêcher ces guerriers à l'ancienne de piller les villages, amis ou ennemis (c'est-à-dire togolais).

³ Cité par Cornevin, *ibidem*.

Carte 6

Les opérations au Nord : 13-16 août



sont hissées aussitôt. Le clairon sonne, les gardes présentent les armes, la population salue...

La ville était intacte, et Duranthon, conclut Robert Cornevin, *"n'eut qu'à remplacer le drapeau allemand par le drapeau français."*

De son côté, l'administrateur-adjoint Pieussergues a parcouru en une semaine une distance équivalente à vol d'oiseau (une grosse centaine de kilomètres), mais à pied et à travers une région montagneuse difficile, mal connue, mal contrôlée. Précédé d'une heure par son adjoint, René d'Auxais, avec 10 gardes-cercle et 50 partisans, Pieussergues atteint Mango le même 15 août à 11 heures du matin, avec 30 gardes et une centaine de partisans. Petit à petit, la troupe française enfle et devient une force un peu plus respectable.

Deux jours plus tard, les Français sont rejoints par la forte colonne anglaise du lieutenant Bellew¹, partie de Gambaga le 9 août avec une compagnie (4 Britanniques, 100 soldats, dont 20 à cheval), et une mitrailleuse.

Dès le lendemain, les troupes alliées réunies entreprennent de marcher sur Bassar, désormais en force, mais en réalité toujours aussi pacifiquement.

Plus au sud, l'administrateur-adjoint Sarran avait franchi la frontière du côté du pays kabyè dès le 13 août, avec le "groupe indépendant de Djougou" : 52 gardes-cercle et, comme ses deux collègues, une centaine de "partisans", pour tourner par le sud les forces allemandes si elles avaient voulu résister.

¹ ZHC 1 7936 n° 10 et Weithas et al. : op. cit., p. 569. On n'a guère d'autres informations sur cette colonne, et l'orthographe du nom de son chef varie d'un document à l'autre (ici, c'est celle utilisée par Moberly).

Le jour même de l'occupation de Mango, le 15 à l'aube, l'avant-garde de Sarran, commandée par le brigadier des douanes Ponchon, avait accroché à Bafilo deux Allemands (sous l'autorité du vétérinaire Kurt Sommerfeld) et les 15 soldats qui se repliaient avec la mitrailleuse de Mango. *"Le détachement Ponchon ouvrit le feu à 1 000 mètres environ, raconte Maroix, au moment où Sommerfeld sortait de sa case au lever du jour. (...) Quelques balles ricochèrent autour de lui. Il riposta avec l'autre Européen et quelques gardes, pendant que les autres fuyaient avec la mitrailleuse."*¹ On échangea des coups de fusils à grande distance, sans résultats autres qu'un blessé léger dans les rangs français.

En présence du feu, les réactions des "partisans" dahoméens ont été diverses. Selon William Ponty (qui recopie sans doute un rapport de Noufflard)² : *"Atacora, roi de Djougou, [était aux côtés de Ponchon]. Son courage ne fut pas à la hauteur de sa bonne volonté : au premier coup de fusil, il disparut, suivi de la quasi totalité de ses hommes. (...) [Inversement,] le chef Assouma (...) n'abandonna pas un seul instant notre détachement, et sa petite suite fit le coup de feu avec des fusils de traite"* [complètement inefficaces à cette distance].

Bientôt, Sommerfeld, abandonnant une bonne partie de ses bagages, décroche et continue sa fuite vers le sud avec sa petite troupe, dont plus de la moitié désertera au cours de route. Le lendemain, Sarran entre sans combat dans la cité de Bafilo, dont le chef se rallie immédiatement à l'envahisseur³.

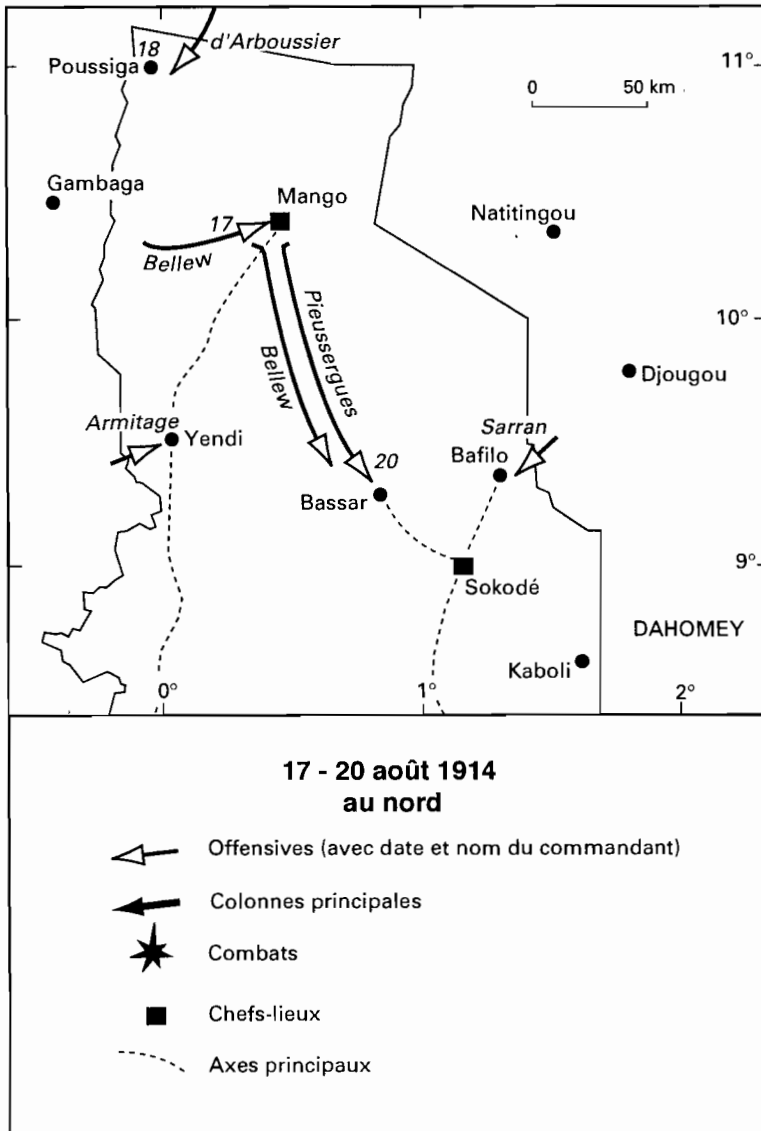
¹ Op. cit., p. 104. Quinze jours plus tard, Maroix s'est fait raconter l'épisode par Sommerfeld, prisonnier à Atakpamé (après seulement quatre mois de présence au Togo). Le futur général affirme qu'avec un peu plus d'audace, l'agent des douanes aurait pu capturer tout le groupe, avec sa mitrailleuse.

² Extrait d'un long rapport de Ponty à son ministre sur l'état d'esprit des Dahoméens au début de la guerre, dont il n'a qu'à se féliciter, en particulier pour la large participation des populations à la surveillance de la frontière avec le Togo (MAE, dossier 1546, lettre du 1er février 1915, déjà citée).

³ D'après le dossier administratif de son fils, Meyatchi, qui, ancien interprète des Allemands, passera très vite au service des Français. Cf. Jean-Loup Vivier : *Les premiers fonctionnaires africains du Togo français*. (à paraître in N. L. Gayibor : *Histoire des Togolais, volume II*).

Carte 7

Les opérations dans le Nord : 17-20 août



Sur la carte, une telle convergence d'attaques ennemies est impressionnante. Mais quelles étaient leurs forces réelles ? Au plus quelques dizaines de tirailleurs de la garde civile avec des fusils modernes, et des centaines de cavaliers auxiliaires : les guerriers de l'Afrique traditionnelle, mobilisés maintenant au service de leurs nouveaux suzerains. Ce fut sans doute, dans l'Histoire, leur ultime intervention comme force militaire. Ils étaient superbement harnachés et certainement très braves, mais ils n'étaient armés que de lances et d'arcs, avec au mieux quelques pétoires antiques. Qu'auraient-ils pesé si le capitaine von Hirschfeld, fort de ses 180 fusils et de sa mitrailleuse, avait voulu se défendre ?¹

Quelques jours plus tard, arrivera encore tout au nord du Togo une force supplémentaire, les 180 splendides cavaliers mossi du commandant du cercle de Ouagadougou, Henri d'Arboussier² (le fonctionnaire du rang le plus élevé parmi tous ces civils en armes). *"L'aspect de cette troupe bigarrée était des plus pittoresque, écrit leur chef, et pouvait donner l'idée d'une levée des grands vassaux de notre Moyen Age : on y trouvait le même désordre et le même goût de la guerre."* Parti de Ouagadougou le 9, la troupe arrivera à la frontière du Togo au soir du 18. Informé alors de la prise de Mango, d'Arboussier a devant lui une tâche difficile : assurer l'autorité des nouveaux maîtres sur une population *"anarchique et turbulente"*, qui pouvait profiter de la vacance du pouvoir pour secouer le joug colonial. Ainsi, en pays moba :

Le fils du chef de village de Kanteni [Kantindi ?], canton de Dapangu, [Dapaong], annonce que les soldats déserteurs se sont répandus par petits groupes dans les villages et déclarent que, les Blancs étant partis, chacun peut vivre à sa guise : ils incitent les jeunes gens au pillage. Les

¹ Sagement, Maroix leur avait interdit d'affronter directement la troupe régulière allemande, mais a-t-on toujours le choix en pareilles circonstances ?

² Père du métis Gabriel d'Arboussier, qui sera l'un des principaux hommes politiques sénégalais au moment de l'Indépendance. Il est accompagné de deux administrateurs français et de deux sous-officiers et quatre gardes africains.

*déserteurs sont en tenue et porteurs de leurs armes et de nombreuses cartouches.*¹

Rejoint à la frontière par l'escouade du sergent O'Connell, détachée à sa rencontre par la colonne anglaise de Gambaga², la petite armée de d'Arboussier prend son temps afin de bien montrer sa force aux habitants des environs, c'est-à-dire occuper le territoire et non seulement les chefs-lieux.

La région se soumet sans difficultés, hormis un village au carrefour des trois frontières, Poussiga³, *"notoirement connu dans le pays comme lieu d'asile offert par les Allemands aux malfaiteurs ou évadés indigènes du Haut-Sénégal, ainsi que de Gold Coast"*, affirme le capitaine Bouchez⁴. Le 18 août, d'Arboussier et O'Connell se présentent avec leur troupe devant Poussiga. *"Bien que le chef du village eût fait peu de jours auparavant sa soumission aux autorités anglaises"*, ils sont reçus par plusieurs petits groupes de guerriers cachés en embuscade dans les hautes tiges des champs de mil. Les volées de flèches, qui *"tombaient assez dru autour de nous"*, dit d'Arboussier, et les lances empoisonnées tuent deux gardes et un partisan mossi, et font quatre blessés. Mais les rebelles sont facilement dispersés par les feux de salve successifs. En représailles, d'Arboussier *"brûle toutes les soukala⁵ dans un rayon de deux kilomètres"* et rase les cultures.

Dans son rapport en tant que commandant en chef des opérations dans le nord du Togo, Auguste Bouchez dira regretter ces brutalités, que

¹ D'Arboussier : op. cit., pp. 51-53.

² Ce qui prouve là encore la facilité des liaisons entre les colonnes alliées, même à travers le territoire théoriquement ennemi.

³ Aujourd'hui à l'extrême nord-est du Ghana, tout près de la petite langue de terre qui étire le Togo à l'ouest de Sinkassé.

⁴ Approuvé en cela par Moberly (op. cit., p. 32). Cf. Capitaine Bouchez : *Rapport d'opération de la colonne Nord-Togo* (Sokodé, 10 septembre 1914), Fréjus, archives du Musée des Troupes de marine, 12 pages manuscrites, AFA 86. La version disponible au Service historique de l'Armée de terre, au château de Vincennes est une copie dactylographiée (15 H 49).

⁵ Fermes encloses de murs d'argiles.

des troupes bien tenues en main (sous-entendu : comme les siennes) auraient évitées. Mais il la justifie comme *"une répression occasionnelle de malfaiteurs, [qui produisit auprès] des autorités anglaises aussi bien que des villages voisins, (...) une impression non défavorable. (...) Cet incident, qui serait regrettable sans atténuation s'il se fût agi d'un village à composition normale, (...) n'infirme en rien le caractère pacifique de notre action générale sur la masse indigène du Togo."*

Ce fut, de toute la guerre, l'unique cas de résistance populaire aux envahisseurs (mais s'agissait-il vraiment de Togolais ?). De toute façon, la disproportion des armes rendait illusoire toute manifestation d'hostilité face aux troupes coloniales, quelle que fût la couleur de leur drapeau.

Après cet acte de force, d'Arboussier obtient sans peines que les villages fassent les uns après les autres leur soumission : *"très bon accueil", "les provisions apportées sont supérieures aux besoins de la colonne", "les notables m'assurent de leurs bons sentiments"*, note son rapport. Conclusion de cet administrateur colonial expérimenté : *"Si notre occupation n'avait pas suivi immédiatement l'évacuation de Sansanné-Mango, nous aurions pu nous heurter à des difficultés assez sérieuses pour rétablir l'ordre, qui aurait certainement été troublé."*

On peut en effet le penser : le "bon accueil" des populations du Nord a eu sans doute pour fondement bien davantage la crainte qu'une adhésion raisonnée. Pour ces sociétés paysannes soumises depuis peu, le changement de maître ne modifiait guère la vie quotidienne, et d'ailleurs les Français rétabliront vite les corvées et les tournées de police pour imposer leur autorité.

Mais ce qui est surtout frappant, c'est, ici comme au Sud, la rapidité de l'effondrement de l'autorité allemande, et en particulier la décomposition de la *Schutztruppe*. Quelques jours après son arrivée à Mango, Duranthon peut même rééquiper l'un de ses "goums" de 30

¹ D'Arboussier : op. cit., p. 53.

cavaliers indigènes, aux armes médiocres, grâce à "*des fusils Mauser, avec 25 cartouches chacun, vendus par des déserteurs allemands.*" (Il double ainsi sa puissance de feu !) C'est donc dès les premiers jours du conflit (sans doute quand von Hirschfeld a laissé deviner qu'il abandonnait les lieux) que les mercenaires de la troupe coloniale ont commencé à désertre en nombre, en emportant même leurs armes de guerre, et n'hésitant pas à les revendre ensuite à l'ennemi².

c) L'occupation de Sokodé et la fin de la guerre au Nord

La poursuite continue en direction du sud. Le 20 août à 7 heures du matin, les Français entrent dans Bassar, évacuée depuis cinq jours (cette fois avec méthode : les Allemands avaient emporté tout ce qui était utilisable, et ils auraient même donné à leurs administrés l'ordre d'obéir aux Blancs qui allaient les remplacer³).

Le 23, l'avant-garde de la colonne, dirigée par l'administrateur-adjoint d'Auxais, pousse toujours aussi facilement jusqu'à Sokodé, chef-lieu d'un vaste *Bezirk* et principal centre commercial du Nord. Toutefois, de peur de voir l'ennemi revenir en force depuis le sud (le bruit avait couru que des officiers allemands circulaient avec une automobile⁴), le Français fait couper les ponts de bois sur la route d'Atakpamé.

¹ Bouchez : op. cit., p. 3.

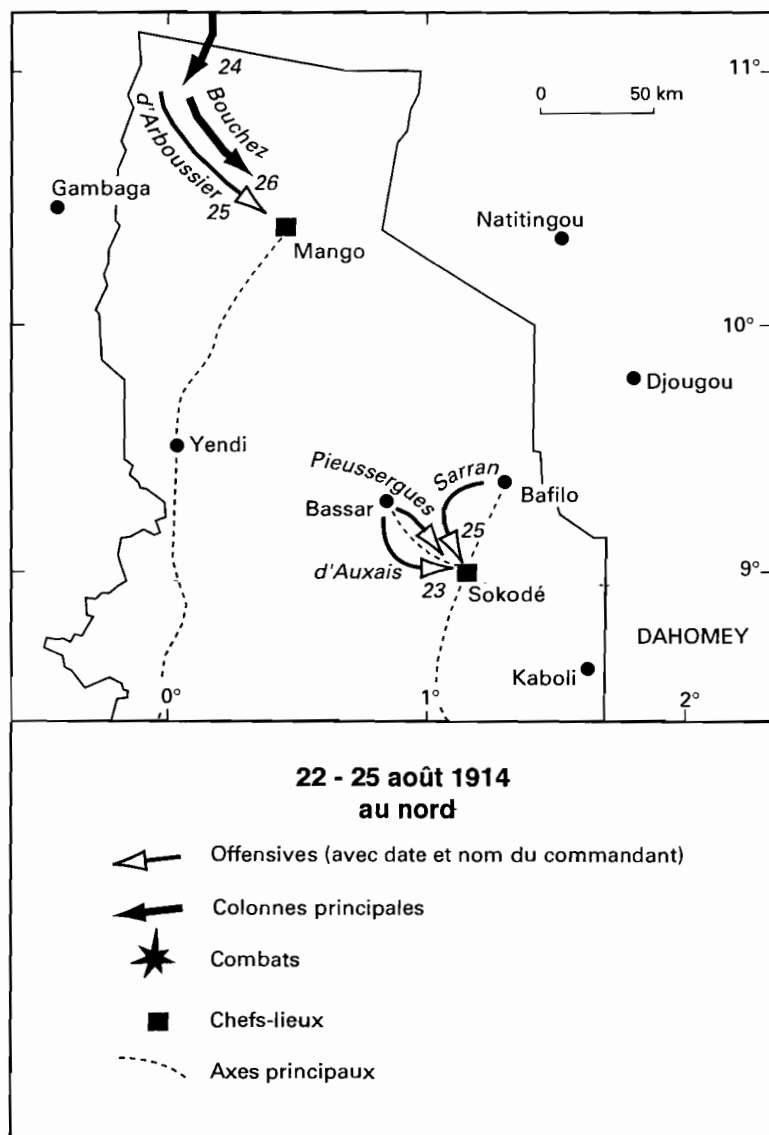
² Certains gardèrent leurs armes pour basculer dans le banditisme : en 1916, six de ces déserteurs seront arrêtés à Mango pour vol de bétail (ANS, 14 G 3, rapport n° 8).

³ Cf. Jean-Claude Barbier : "L'Histoire vécue : Sokodé 1914. Les Allemands évacuent le Nord-Togo", *Revue française d'histoire d'Outre-Mer* n° 278. 1988, pp. 79-88 (ici p. 86).

⁴ Depuis le début de 1914, un service automobile régulier reliait en quelques heures Sokodé au terminus ferroviaire d'Atakpamé (cf. les souvenirs de la jeune Meg Gehrts, qui l'a emprunté avec son équipe en mars 1914, in Ph. David (éd.) : *Une actrice de cinéma dans la brousse du Nord-Togo*, op. cit., pp. 227-228).

Carte 8

Les opérations dans le Nord : 22-25 août



Le lendemain, la colonne de Sarran fait sa jonction avec les troupes qui arrivent de Mango, et Sokodé est officiellement occupée : le drapeau français est solennellement hissé sur le poste le 25 août à 14 heures. La colonne anglaise de Gambaga n'y arrivera que trois jours plus tard¹. Les opérations de conquête sont finies dans tout le Nord du Togo².

Pourtant la guerre n'a pas été seulement une promenade militaire, presque la fleur au fusil. A Bassar comme à Sokodé, dès le départ des anciens maîtres, la population était allée piller les postes administratifs. Jean-Claude Barbier, qui a recueilli, soixante-dix ans plus tard, les souvenirs des gens de Sokodé, minimise l'incident :

Les habitants des deux villages proches du poste administratif allèrent tout naturellement prendre les affaires qui y avaient été laissées. Le terme de pillage est de toute évidence trop fort pour désigner ce mouvement unanime, enfants compris, qui s'est fait sans agressivité. Le jeune Derman Ayéva³, alors âgé de 6 à 7 ans et qui n'était pas encore allé à l'école, s'en revint fièrement avec un dictionnaire illustré sous le bras ! Manifestement, les gens de Sokodé n'avaient pas pensé à mal, et le calme régnait."⁴

Mais on découvre aussi, au fil de la lecture des archives, que l'usine d'égrenage du coton de Sokodé fut également pillée, et la ligne télégraphique abattue : tout n'était pas tellement bon enfant...

Pour rétablir l'ordre immédiatement, les nouveaux arrivants crurent devoir réagir par la force la plus brutale. Une cour martiale est réunie à Bassar le 22 août à 17 heures, présidée par Pieussergues. Un

¹ Elle repartira vers le territoire britannique le 8 septembre, sans avoir combattu.

² La véritable pacification, avec des troubles sporadiques qui éclateront entre 1915 et 1917 dans plusieurs régions (surtout les pays kabyè, konkomba, tamberma, bassar...), ne sera pas aussi aisée : il faudra de nombreuses campagnes de répression, parfois sanglantes.

³ De la famille régnante de Sokodé, futur homme politique de premier plan.

⁴ Op. cit., p. 86.

Kabyè nommé Oualéma est acquitté¹ ; un Bassar du nom de Salaka, du village de Boukpassib, âgé d'environ 45 ans, est fusillé pour "*pillage et recel d'objets pillés en temps de guerre*"², la population ayant 36 heures pour rapporter tous les objets volés³.

A Sokodé le 24, René d'Auxais, qui avait participé à la cour martiale de Bassar, en préside une autre, assisté du seul imam de la ville, et condamne au peloton d'exécution un certain Idrissou pour "*refus de collaboration*" et "*incitation à la résistance*" (c'est-à-dire pour avoir conseillé au fils du chef de refuser de renseigner les nouveaux venus)⁴.

La continuité du rapport de force entre colonisateurs et colonisés était ainsi tout de suite rétablie. Selon Bouchez⁵, dans son rapport de campagne rédigé deux semaines plus tard, "*la tendance d'esprit des indigènes, si elle aboutit à ces excès [les pillages, pas les exécutions], qui furent punis par nous, eut du moins cet excellent résultat de les concilier*

¹ Les objets qu'il avait en sa possession lui avaient été confiés par l'interprète officiel avant de quitter son poste.

² Verdict cité par Pierre Ali Napo : *Le Togo à l'époque allemande*. Thèse, Paris, 1995, 2 507 p. (p. 1 988).

³ Le 30 août, Edmond Pieussergues signale "*l'accueil douteux*" de la population de Bassar (de tout temps, celle-ci a été farouchement hostile aux envahisseurs, quels qu'ils fussent) et le "*refus de certains indigènes de restituer les fusils perfectionnés et les munitions volés lors du pillage du poste.*" Les Allemands auraient donc commis la folie d'abandonner derrière eux des armes de guerre ? (ANS, 14 G 4)

⁴ Ibidem. J.-Cl. Barbier, enquêtant à Sokodé près de trois quarts de siècle plus tard, a pu recueillir le souvenir de l'événement, mais celui-ci a visiblement été transfiguré par les attitudes ultérieures des gens de Sokodé, c'est-à-dire par une nostalgie (tardive) des Allemands qui, affirment les vieux notables, "*ne tuaient personne*" (op. cit., p. 83). Il évoque des témoignages parlant d'une "*exécution hâtive pour pillage*" et pour "*arrogance*", mais le procès verbal de la cour martiale du 24 août est formel sur le chef d'accusation : "*Avoir conseillé au nommé Souley, fils du chef du village absent, de ne pas donner des renseignements*" (ANS, 14 G 4, reproduit par P. Ali Napo, op. cit., p. 1 989), ce qui est évidemment bien léger pour justifier une condamnation à mort.

Il est probable que d'Auxais (personnage apparemment peu brillant : âgé de 37 ans, il vient seulement, après dix années de service, d'être promu administrateur-adjoint de 2ème classe), se sentant isolé loin en avant des siens et redoutant un retour en force des Allemands, a paniqué, d'où sa réaction complètement disproportionnée.

⁵ Op. cit., p. 5.

*aux Français [par peur de représailles en cas de retour des Allemands] et de faire que nos troupes furent partout bien accueillies."*¹

Le capitaine Auguste Bouchez, commandant en chef des troupes du Haut-Sénégal et Niger et seul officier de carrière parmi tous ces civils improvisés chefs de guerre, arrive alors sur les lieux avec la seule véritable force militaire française engagée au Nord, la brigade indigène de Ouagadougou (5 officiers et sous-officiers français, 115 tirailleurs, 45 gardes-cercle, 70 goumiers à cheval, 400 cavaliers traditionnels mossi). Bouchez a réussi l'exploit de parcourir sous les orages 600 kilomètres en 20 jours, depuis Bandiagara et Ouagadougou, pour déboucher enfin au Togo par le même itinéraire que d'Arboussier, mais au moment où tout est fini. Sa colonne, qui a parcouru les 100 derniers kilomètres en 31 heures, atteint Mango le 26 août, et repart le surlendemain vers Bassar, puis Sokodé. Robert Cornevin a raison d'affirmer que conduire de telles marches à cette allure, pratiquement sans routes ni cartes, de surcroît en pleine saison des pluies, ne fut sans doute pas un fait d'armes, mais certainement une *"véritable performance sportive."*²

Installé à Sokodé le 4 septembre, Bouchez prend officiellement le commandement militaire du Nord occupé par la France, ce qui permettra, au cours des semaines qui suivent, aux fonctionnaires civils mobilisés pour l'invasion de retourner à leurs responsabilités administratives dans les colonies voisines³.

¹ Sur les marges des dépêches relatant tout ceci, les responsables de l'AOF, à Dakar, exprimèrent leur réprobation de cet usage de la violence : même si cela avait été utile pour rétablir l'ordre, la fin ne saurait justifier tous les moyens. Un mois plus tard, Noufflard revint sur ces *"mesures de rigueur"* dans une lettre à Ponty : en réunissant une cour martiale *"composée conformément à la loi allemande"* (commentaire dans la marge : *"Essentiel !!!"*), Pieussergues a sans doute *"garanti la sécurité"* de la région (24 sept. 1914, ANS, 14 G 4).

² Op. cit., p. 225.

³ Bouchez signale qu'il est alors en contact avec Atakpamé *"par un courrier régulier hebdomadaire non escorté"*, signe de la tranquillité parfaite revenue dans la région.

De son côté, Alexander von Hirschfeld finira par arriver à Atakpamé le 31 août, quatre jours après la capitulation, accompagné seulement de son adjoint Schulz et de la femme de ce dernier. Selon le journal de Gruner¹ :

Tous les soldats du capitaine von Hirschfeld s'étaient enfuis au cours de sa marche vers le Sud depuis Mango, quand il avait quitté sa circonscription, soi-disant parce qu'ils craignaient d'être envoyés combattre au-delà des mers, comme les Français l'avaient fait avec de nombreux Africains enrôlés de force². Quand il arriva dans l'Adélé³, il n'avait plus aucun soldat et, de ce fait, il éprouva bientôt les plus grandes difficultés à obtenir de la part des indigènes des porteurs pour ses bagages.

Privée de la force, toute son autorité s'était évanouie.

Telle fut, pour la moitié nord du Togo, la fin piteuse d'une domination qui avait été tellement remplie d'orgueil. *"Cette retraite, conclut le rapport de Bouchez, détruisit tout prestige allemand sur la population indigène, déjà médiocrement disposée, semble-t-il, par une autorité extrêmement dure et de fortes charges de prestations⁴."*

¹ *Gruner Nachlass*, doc. 58, p. 74, Staatsbibliothek de Berlin (selon P. Sebald).

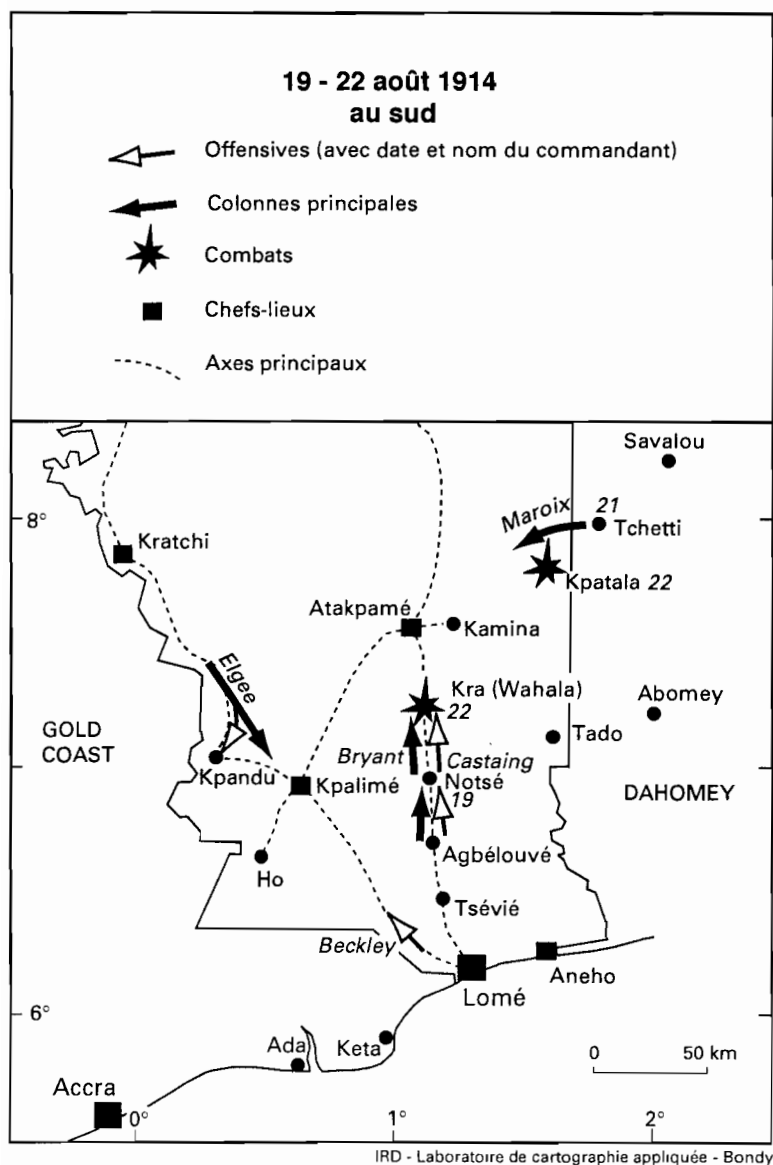
² Accusation fautive, car anachronique : ce n'est que plus tard que les troupes africaines seront envoyées sur le front français (ce qui choquera profondément et durablement l'opinion publique allemande).

³ A peu près à mi-chemin entre Sokodé et Atakpamé.

⁴ Impôts en travail obligatoire.

Carte 9

Les opérations au Sud : 19-22 août



- VI -

LES DERNIERS OPERATIONS, LES PLUS VIOLENTES

Mais revenons au fil de la chronologie. La guerre paraissait encore loin d'être gagnée quand, le 20 août, les Franco-Britanniques reprennent l'offensive. Celle-ci va bientôt donner lieu, à 25 km au nord de Notsé, au plus sanglant des affrontements de la campagne, la seule véritable bataille de la guerre de 1914 au Togo.

a) Coup d'arrêt à Kra

Le 21, les éclaireurs de l'armée anglaise, qui s'avancent à bicyclette, découvrent en recevant une volée de balles que les Allemands se sont solidement retranchés dans le village de Kra¹.

Le site est bien choisi : une faible éminence entourée de larges vallées marécageuses que couvre une brousse épaisse, difficile à franchir et coupant la vue. Les ponts de la route et du rail ont été détruits, les angles de tir dégagés, un réseau de tranchées soigneusement creusé et camouflé, avec des abris pour mitrailleuses au sud-est, à l'ouest et au nord-ouest. Les lieux étaient occupés par le sergent-major Stoeber et 20 soldats depuis la nuit du 17 au 18². Le 19, étaient arrivés en train, en compagnie de von Doering (qui repartira rapidement), les deux princi-

¹ "*Chra*" selon l'orthographe allemande de l'époque. Aujourd'hui Wahala, à 40 km au sud d'Atakpamé.

² Voir son récit, op. cit., pp. 208-212.

pales compagnies africaines subsistantes, celles des lieutenants Mans et von Raven, pour préparer méthodiquement la défense¹. Après l'amateurisme des premières opérations, c'est enfin du travail de professionnels².

Les défenseurs sont environ 500 (dont une soixantaine d'Européens), les assaillants un peu moins (300 militaires britanniques et 150 français). Dans cette guerre, la puissance de feu des armes modernes donne toute la supériorité à la défensive : les assaillants, habitués à foncer à la hussarde, vont l'apprendre à leurs dépens.

Le samedi 22 en début de matinée, les troupes franco-anglaises de Frederick Bryant attaquent par le sud, le long de la route et de la voie ferrée. Elles seront en permanence extrêmement gênées dans leurs communications par l'épaisseur des broussailles, qui interdit toute vision d'ensemble. Leur avance est rapidement stoppée par l'intensité et la précision du tir des défenseurs, presque invisibles dans leurs tranchées. Les Anglais ripostent avec leurs trois canons de campagne, qui tirent à 1 200 mètres, mais font beaucoup plus de bruit que de mal :

*Au premier coup, raconte Stoeber, nous avons cru que tout était fini, et que ce canon allait tous nous enterrer. Le deuxième obus est tombé à 15 mètres devant notre tranchée, entre le rail et la route, et nous a aspergés de terre, de cailloux et de sable. Mais je ne me rappelle pas que qui que ce soit ait été tué ou blessé par tous ces obus (environ 40 tout au long de la journée).*³

¹ Kra était un village de déportation des "récalcitrants" du Nord (surtout des Kabyè), qui sont réquisitionnés pour creuser les tranchées. Sitôt l'autorité allemande disparue, ils se dépêcheront de rentrer chez eux.

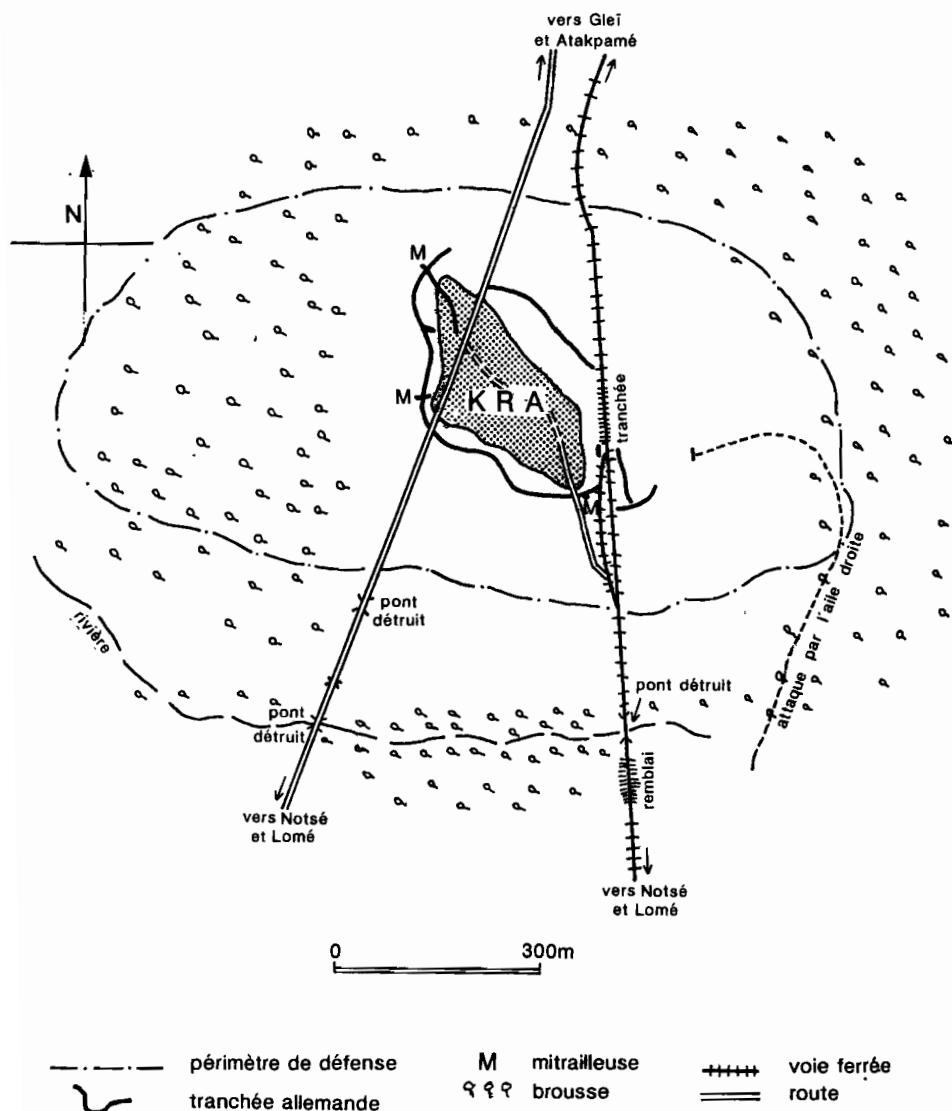
² Dans son rapport, Bryant commente : *"La position choisie était excessivement forte, et à l'évidence mise en défense par un vrai soldat."* (ZHC 1 7936, annexe au n° 10, § 34). Cependant, Peter Sebald affirme que rien n'avait été prévu pour le ravitaillement des soldats africains : la faim aurait été l'un des motifs qui les pousseront à désertre dans la nuit suivante (communication personnelle).

³ Op. cit., p. 210.

Carte 10

LA BATAILLE DE KRA

(selon le rapport du lt-col. Bryant)



Pour les attaquants, l'offensive frontale, vite arrêtée par le feu allemand, avait surtout pour but de mobiliser l'attention de l'adversaire sur son centre, pendant que deux mouvements tournants, des Anglais par l'ouest, des Français par l'est, s'efforcent de déborder la position ennemie par les ailes. Les premiers, cloués au sol, n'insistent pas ; à la fin de la journée, ils se replient et commencent à leur tour à s'enterrer dans des tranchées entre le village et la rivière. Les seconds, les tirailleurs sénégalais de la brigade Castaing renforcés d'une petite unité du régiment de Gold Coast dirigée par le lieutenant écossais George Thomson, attaquent sur la gauche de l'ennemi, face à l'une des mitrailleuses. Vers 11 heures du matin, leur assaut est lui aussi bloqué par l'intensité du feu de l'adversaire. Cachés au milieu des hautes tiges de maïs, ils rongent leur frein pendant que les canons pilonnent le village (inutilement, mais personne ne le sait).

A 15 h 30, Thomson et les tirailleurs placés sous ses ordres se lancent follement à l'assaut. Ils arrivent jusqu'à 50 mètres des lignes allemandes, et se font tous faucher sur place. Après le combat, on retrouva sur les lieux les cadavres du lieutenant, d'un sous-officier indigène anglais, d'un sergent, deux caporaux et neuf tirailleurs sénégalais ; quatre de leurs compagnons gisaient blessés ; un seul avait pu se replier indemne¹. Un peu plus loin gisait le corps du sous-lieutenant Jean Guillemard, une balle en pleine poitrine². Sur d'autres points du front, les

¹ Ordre général n° 9 (au style extrêmement cocardier) du commandant en chef des troupes de l'AOF, Dakar, 20 octobre 1914.

² Sur le moment, on enterra sur place les deux officiers et les tirailleurs. Le monument funéraire érigé plus tard au centre du village de Wahala, et qui réunit les corps de 23 tirailleurs sénégalais, encadrés des tombes des deux Européens, est toujours entretenu régulièrement par les Ambassades de France et de Grande-Bretagne. En 1921, on donna à des rues du centre de Lomé les noms du lieutenant Thomson et du sous-lieutenant Guillemard, ainsi que celui du chef des opérations du côté français, le commandant Maroix.

lieutenants britanniques Collins et Macpherson, et le sous-officier français Cartier ont été blessés¹.

Parmi les soldats africains, il y a, au total, 21 tués (dont 16 tirailleurs sénégalais) et 49 blessés (20 français, 23 anglais, 6 porteurs), soit un sixième des troupes engagées. Les pertes allemandes ne sont que de 13 hommes mis hors de combat, dont un Blanc tué (le mitrailleur Klemp²) et le lieutenant Werner von Raven grièvement blessé.

Pour les Alliés, c'est un coup d'arrêt sévère. Les Allemands n'ont pas perdu un pouce de terrain, même si les officiers ne sont pas arrivés à entraîner leurs hommes dans une contre-offensive. Ils ont même reçu le renfort de la compagnie de l'administrateur de Sokodé, Kurt von Parpart, arrivée par train dans l'après-midi. Mais c'était là ses toutes dernières forces opérationnelles que von Doering a lancées dans la bataille (la compagnie composée des civils allemands, restée à l'entraînement à Atakpamé, ne représentait qu'une piètre valeur militaire, techniquement comme moralement). Kamina se trouve maintenant dégarni de défenseurs, alors qu'un nouveau danger vient d'apparaître dans son dos.

Au soir du 22, Bryant (qui ignore ce dernier fait) doit constater son échec. Il télégraphie qu'on lui envoie d'urgence des renforts de Sierra Leone, des hommes et des munitions³ : il doit se préparer à un véritable siège.

¹ Collins a reçu une balle dans la cuisse et un coup de baïonnette dans le genou, ce qui prouve que, outre les échanges de tirs intenses, on s'est aussi battu au corps à corps (selon le rapport médical du Dr Le Fanu du 10 septembre 1914, déjà cité).

² Son corps sera emporté et enterré à Kamina, où sa tombe est toujours visible. C'est la seule sépulture connue pour les tués allemands de la guerre (sans parler des victimes togolaises, dont on ignore tout, à commencer par le nombre exact).

³ Une première compagnie de la *West African Frontier Force* arrive à Lomé dès le 24 août, opérationnelle en quelques heures grâce à l'excellente organisation de la base par Bettington (ZHC 1 7936, doc. n° 10, rapport de Robertson du 27 août). Le gros des renforts est parti de Freetown le 23, pour arriver à Lomé le 28. Désormais inutiles, ces troupes attendront au Togo jusqu'au 16 septembre, avant d'être embarquées pour la

Pendant la nuit, Kra retentit de coups de feu. L'Anglais ne sait pas que ce sont les Allemands qui tirent sur leurs propres troupes, qui désertent en grand nombre en profitant de l'obscurité¹.

Au petit jour, les Alliés découvrent avec stupeur que la position est vide, totalement abandonnée par ses défenseurs victorieux (bien à contrecœur, affirme Stoeber). La compagnie von Parpart est repartie avec son train, les deux autres à pied, en faisant sauter derrière elles les ponts routiers et ferroviaires sur les rivières Amou et Amoutchou². Ce sera leur dernière occasion de faire parler la poudre.

Transformée en camp retranché malgré son immensité (quatre kilomètres du nord au sud, sur un km de largeur) et la platitude du site, la station de Kamina était bien fortifiée face au sud et à l'ouest, avec un ensemble de redoutes et de tranchées, que protège un réseau de fils de fer électrifiés à haute tension grâce au puissant générateur de la radio. Mais il n'y avait rien -ou pas grand-chose- face au nord et à l'est. Or, c'est par là qu'arrive irrésistiblement, sur les arrières des défenseurs, la colonne française concentrée depuis le 13 août au centre du Dahomey sous les ordres directs de Maroix. Les défenseurs de Kamina sont désormais pris en tenaille.

b) L'offensive de Maroix

En effet, le commandant en chef du Dahomey, partant de Savalou, a méthodiquement regroupé ses forces sur la frontière, dans le village de

conquête du Cameroun qui commence à Douala. Cf. général Gorges (qui a fait partie de cette expédition) : *La guerre dans l'Ouest africain*, op. cit., pp. 55 et 99).

¹ Rapport du commerçant mobilisé Paul Möller, Berlin, RKA, n° 3940/5, p. 55, cité par P. Sebald (op. cit., p. 603).

² Près d'Atakpamé, les vallées qui descendent des Monts du Togo sont beaucoup plus encaissées que dans la plaine autour de Notsé et de Kra. Elles auraient pu fournir un obstacle naturel sérieux si les Allemands avaient voulu les défendre.

Tchetti, à 60 km à vol d'oiseau au nord-est d'Atakpamé et de Kamina : 8 officiers, 2 médecins et 13 sous-officiers blancs, 345 tirailleurs sénégalais, avec 2 canons de campagne, et 360 porteurs. Il est maintenant prêt à l'offensive.

Dans le même temps, de petits contingents français ont pris (ou plutôt repris) possession de Tado, à 100 km plus au sud, et de Kaboli (ou Kambolé), à 100 km plus au nord, sans aucun incident. C'était en fait un retour dans des lieux déjà bien connus¹. L'avance vers Kamina risquait d'être plus hasardeuse, à travers une région inconnue et pratiquement dépourvue de routes.

Jusqu'alors, les Allemands ne se doutent en rien de la menace : un message radio de Kamina daté du 21 août² rapporte que le capitaine von Roeborn, qui, la veille, a envoyé le sergent Willich en reconnaissance avec dix hommes pour surveiller la frontière, ne signale *"rien de nouveau"* du côté de Tchetti et du petit village de Doumé, 25 km plus au nord. Maroix peut se féliciter de ce secret bien gardé³ :

Par une heureuse chance, et peut-être parce que les indigènes de la région avaient peu de sympathie pour les Allemands, ceux-ci ne connurent notre présence et n'envoyèrent une première reconnaissance sur le Mono que le 20 août.

Si les maîtres coloniaux sont laissés dans l'ignorance de la proximité de l'ennemi, les Togolais, eux, sont au courant. Maroix notera ainsi (un an après les faits⁴) :

¹ Du fait d'une erreur sur la détermination de la longitude exacte de la frontière entre le Togo et le Dahomey, ces deux gros villages avaient été occupés par les autorités du Dahomey à la fin du XIX^e siècle, et restitués aux Allemands en 1913.

² CAOM, Aff. pol. 2705/8, message n° 167.

³ Op. cit., p. 70.

⁴ CAOM, carton VI, dossier 62, lettre de Maroix au général Pineau du 12 juin 1915.

Le chef de Kpessi¹ est le seul, dans cette région, qui soit venu franchement à nous, même avant les opérations. Pendant que le peloton du sergent Verger était en observation à Doumé, village dahoméen en face de Kpessi, le chef allemand lui a fourni des vivres et tous les renseignements dont il eut besoin.

Si isolé fût-il dans cette région, il s'agit bien là d'un acte de collaboration active d'un chef togolais important avec l'envahisseur.

Le commandant Maroix commence son offensive le 21. Une forte avant-garde est menée par le capitaine Durif, dont quelques hommes échangent tout de suite des coups de feu avec la patrouille de Willich. Le lendemain, ayant pénétré d'une douzaine de kilomètres à l'intérieur du Togo, Durif a un accrochage plus sérieux à Kpatala, où l'adversaire s'est retranché sur une position favorable, mais avec seulement vingt hommes quand les assaillants en ont sept fois plus (chacun ignorant la force de l'autre).

Il peut être utile de citer en entier la description qu'en donne Maroix² (certainement recopiée telle quelle du rapport de Durif), comme exemple de ce que pouvait signifier concrètement une bataille en pleine brousse (en l'occurrence une savane arborée assez dense), au cours de cette guerre dont, rappelons-le, nous n'avons aucune photographie.

A 9 h 30, le guide est pris d'un tremblement qui indique que les Allemands ne sont pas loin. Dans l'axe de la marche, se profile une ligne de hauteurs boisées entourées d'un fourré très épais. C'est là, à mi-pente de ces hauteurs, que se trouve l'ennemi : une position très bien choisie pour prendre de flanc toute colonne ayant le Mono comme objectif. Le capitaine arrête le détachement derrière un repli de terrain, met rapidement les officiers au courant de la situation et leur fait part de son intention de surprendre l'ennemi. (...)

¹ Ce petit royaume (d'origine akan), à 60 km au nord d'Atakpamé, avait été, avant la colonisation, un important centre commercial pour toute la région.

² Op. cit., pp. 128-129.

Précédé par des patrouilles qui reçoivent l'ordre formel de s'abstenir de tirer quoi qu'il arrive, le détachement, en formation de combat, effectue alors une marche sous bois des plus pénibles, et se porte par échelon de couvert en couvert, arrivant ainsi à 250 m de l'ennemi sans avoir éveillé son attention. Un bruit de branche cassée alerte l'une des sentinelles, que l'on voit très distinctement. C'est le moment d'agir ; il est 9 h 45.

Sur l'ordre du capitaine, une rafale des plus violentes est dirigée sur la position. L'ennemi, un instant déconcerté, se ressaisit, et une fusillade partant des pentes de la colline, sur un front de plus de 500 m, y répond bientôt. Les tirailleurs ennemis, bien abrités derrière les rochers et cachés par le fourré très épais, sont presque invisibles, mais la fumée de leurs munitions¹ déce le leur présence et permet de voir d'où partent les coups.

Le capitaine profite d'un moment d'accalmie pour prescrire un nouveau bond en avant. (...) On se fusille réciproquement à moins de 150 m. Il est temps d'en finir. La baïonnette est mise au bout du canon. (...) Le détachement va s'élancer à l'assaut lorsque le feu cesse subitement sur la position ennemie. On voit des réguliers ennemis s'enfuir, et un Européen surgir d'un fourré et agiter un long morceau d'étoffe blanche. Le capitaine fait cesser le feu. Il ordonne au commandant du détachement allemand de jeter la carabine qu'il tient à la main et de s'avancer. Mais celui-ci chancelle et s'adosse à un arbre. Le capitaine se porte vers lui et constate qu'il est grièvement blessé. Des soins lui sont donnés. (...) L'Allemand, le sous-officier de la Landwehr² Scharck, explique que les réguliers qu'il commandait, tous plus ou moins blessés, se sont enfuis ou sont restés sur le terrain.

Sur ses 20 hommes, quatre ont été tués, les autres se sont rendus. Les assaillants n'ont eu qu'un tirailleur tué et deux légèrement blessés : ils récupèrent 20 fusils et 200 cartouches.

¹ On se rappelle que le point faible des fusils Mauser est de faire beaucoup de fumée.

² Troupe territoriale (de réserve).

Le 23 août vers 11 heures du matin, le capitaine Durif et l'avant-garde arrivent au Mono, ultime ligne de défense naturelle sur les arrières de Kamina, à 25 km seulement. Les eaux du fleuve sont encore basses, mais la vallée, large et encaissée, aux berges abruptes surmontées d'une épaisse forêt-galerie, est facile à défendre. Les Allemands¹ sont en embuscade, soigneusement retranchés sur la rive droite.²

Imprudemment, les éclaireurs français descendent jusqu'au bord de l'eau. Quand il arrive à son tour au sommet de la berge, Durif voit immédiatement le danger et leur lance l'ordre de reculer. Trop tard : l'adversaire, depuis ses cachettes, ouvre un feu nourri, qui blesse le clairon et un porteur du hamac du capitaine. Les arrivants ripostent. La fusillade se généralise et s'étend de proche en proche sur tout le fleuve, à mesure que les Français prennent position le long de la rive gauche. Elle durera jusqu'au soir, faisant un tué et trois blessés dans les rangs français, dont le jeune sous-officier de réserve de Feysal³.

Quand tombe la nuit, Durif ne peut que faire cesser le feu et mettre à l'abri ses hommes épuisés et affamés, dans l'attente de Maroix, qui doit arriver le lendemain avec le reste des troupes et son artillerie, afin de tenter de forcer ensemble le passage⁴.

Tout comme à Kra la veille, les assaillants ont été cloués au sol face à la résistance de positions correctement préparées et défendues.

Et, là aussi, lorsque Maroix arrive sur le Mono, le lendemain à 13 heures⁵, il découvre que les défenseurs se sont repliés en silence pen-

¹ Dont on ignore le nombre et les noms.

² De nos jours, le site du combat est noyé sous les eaux du barrage hydroélectrique de Nangbéto.

³ Promis à un bel avenir : il sera directeur des Finances de l'Indochine française (selon R. Cornevin : op. cit., p. 223). Tous les blessés seront évacués (par porteurs) vers le Dahomey.

⁴ Maroix : op. cit., pp. 131-132.

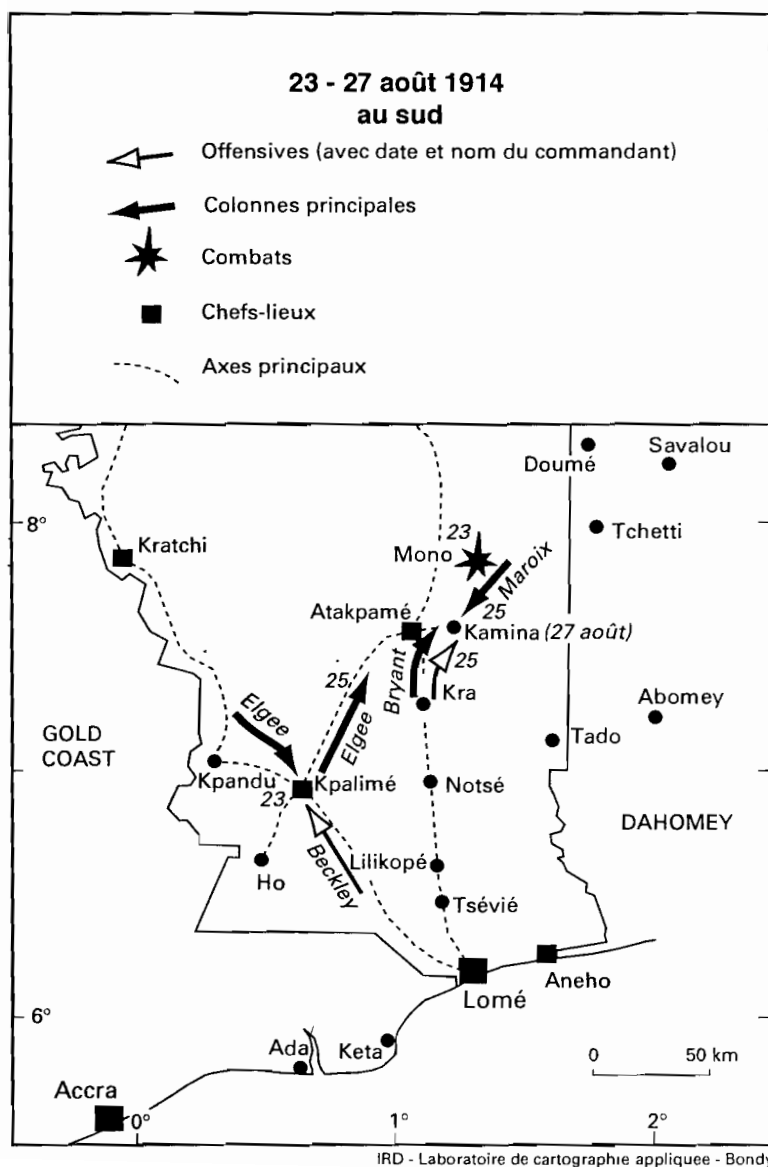
⁵ C'est là qu'il reçoit le message envoyé par Bryant depuis Notsé, quatre jours plus tôt, qui le presse d'attaquer Kamina au plus vite.

dant la nuit. Le 25. la colonne française réunifiée franchit l'obstacle sans encombre et, malgré la médiocrité du chemin, poursuit méthodiquement son avance, constatant que, dans les villages, *"tous les chefs ont fui"*.

Kamina, objectif ultime de la guerre est maintenant à portée de main : ce n'est plus une question de jours, mais d'heures.

Carte 11

Les opérations au Sud : 23-27 août



- VII -

LA FIN DE L'AUTORITE ALLEMANDE SUR LE TOGO

Mais la grande station de radio, enjeu essentiel de la guerre, n'est déjà plus que ruines. Dans la nuit du 24 au 25, l'avant-garde anglaise, qui, après avoir occupé Kra, s'était avancée prudemment jusqu'aux berges de l'Amou, a entendu de fortes explosions dans le lointain. A l'aube, les immenses antennes de l'émetteur de Kamina¹, qui, la veille, dans un ciel lavé par les pluies, se voyaient distinctement malgré une distance de 20 kilomètres, ont disparu de l'horizon.

a) Von Doering jette l'éponge

Frederick Bryant et le gros de ses troupes atteignent le village de Gléi le 25 août à 10 h 30, puis l'Amou dans l'après-midi, dont la rive nord est occupée en force, pendant que les pionniers du génie commencent immédiatement la construction de passerelles provisoires sur la rivière, pourtant en pleine crue. A 16 heures, arrive un parlementaire allemand, le capitaine de cavalerie Jungschultz von Roebern, assisté comme interprète

¹ D'après P. Ali Napo (op. cit., p. 1 990), il avait fallu au responsable des transmissions militaires, l'ingénieur et directeur de la Poste Roscher, quatre heures et demie pour faire tout sauter (rappelons que le constructeur de Kamina, Codelli, est prisonnier des Anglais depuis la bataille d'Agbélouvé). Le sabotage de la station avait été prévu dans les échanges avec Berlin dès le 16 août (message radio n° 119). Le 22 août, était arrivé d'Allemagne l'ordre de détruire les codes secrets (n° 184).

du commerçant mobilisé Alfred Kulenkampff. Ils viennent pour négocier la reddition.

Le gouverneur par intérim du Togo essaye de commencer les enchères très haut. Il énumère ses exigences :

1- Les Européens se rendront avec les honneurs de la guerre, avec le droit de conserver leur épée et leurs armes de poing.

2 - Pour chaque firme commerciale, un Européen sera autorisé à rester sur place afin de prendre soin des intérêts de celle-ci.

3 - Les Européens prisonniers resteront groupés en un seul lieu, qui ne sera pas situé dans l'une des colonies voisines du Togo, et si possible pas en Afrique de l'Ouest.

4 - Seuls les Européens sous les armes le 25 août se rendent. Les troupes du capitaine von Hirschfeld, trop éloignées pour pouvoir être jointes, ne sont pas concernées.

5 - Toutes les munitions de guerre, l'argent du Trésor public encore entre les mains des Allemands et tous les bâtiments publics sont remis aux Alliés.

6 - Il est accordé [aux Allemands] 24 heures pour régler toutes leurs affaires, à compter du moment où sera reçu l'accord des Alliés sur ces conditions.

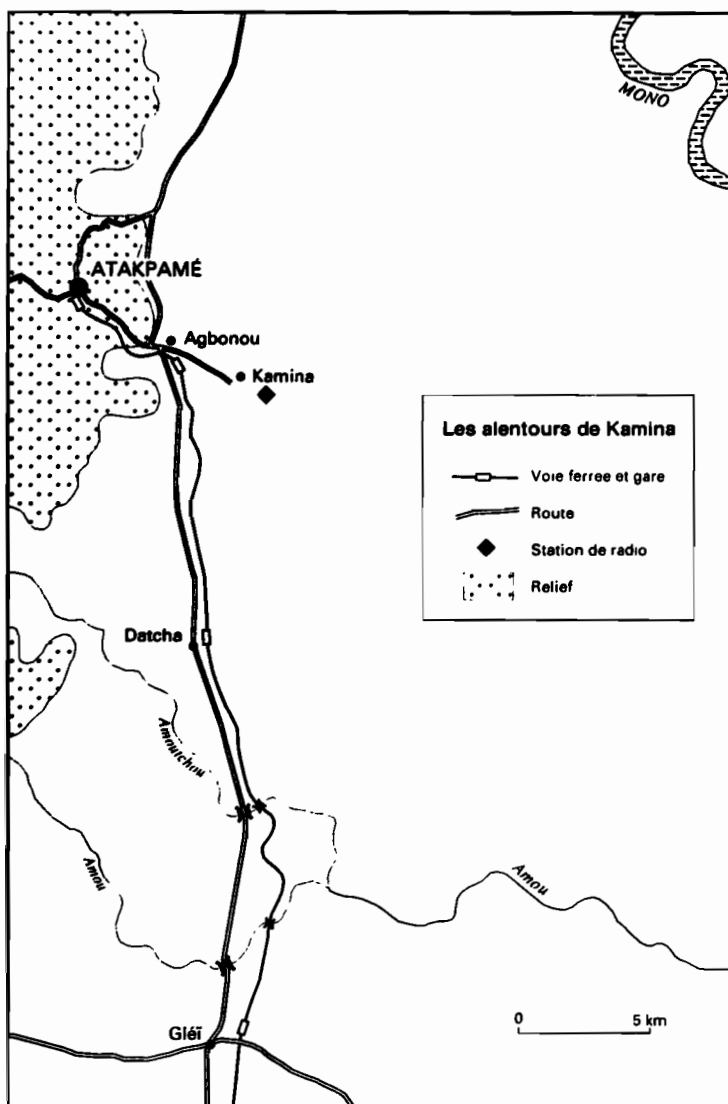
7 - Pendant ces 24 heures, il n'y aura aucun combat ni mouvement de troupes, hormis la concentration des troupes allemandes en vue de leur reddition.

8 - Le représentant des intérêts allemands sera le capitaine de cavalerie von Roeben, du Régiment des Hussards du roi [de Prusse], assisté du sous-officier de réserve Kulenkampff comme interprète.¹

Le lieutenant-colonel Bryant réplique assez sèchement que ses adversaires ne sont vraiment pas en position d'avoir des exigences et conclut : *"Toute capitulation doit être inconditionnelle."* Quant aux intérêts du monde du commerce (qu'il est tout de même étonnant de voir

¹ Cité par Moberly en annexe, de même que les documents qui suivent (op. cit., pp. 429-430).

Les alentours de Kamina



figurer au second rang des revendications allemandes, juste après les satisfactions d'amour-propre que sont les honneurs militaires) :

Je dois aussi rappeler à Votre Excellence que les Britanniques respectent toujours la propriété privée, et que le commerce légitime sera aussi peu gêné que possible.¹

En ce tout début du conflit, on est encore dans une guerre qui se veut civilisée, régie par des accords internationaux et limitée aux seuls combattants, qui se respectent mutuellement². Les haines xénophobes et la barbarie de la "guerre totale" sont pour plus tard.

Harry Newlands, qui parle bien l'allemand, raccompagne les deux parlementaires à Kamina, où von Doering fait la seule chose qui lui restait à faire : s'incliner sans plus barguigner. Le 26 au petit matin, il renvoie à Bryant, qui a atteint la vallée de l'Amoutchou à 10 h 30, ses négociateurs, avec, symboliquement, sa propre épée d'officier :

En dépit de la bravoure dont ont fait preuve mes troupes, je suis forcé par les circonstances d'accepter les conditions imposées par Votre Excellence. Je me rends à cette extrémité -céder à une force supérieure- parce que mon négociateur, le capitaine von Roehren, m'a rapporté la promesse de Votre Excellence que les prisonniers européens seraient correc-

¹ Par la suite, quand le gouvernement britannique s'offusquera de la persistance de firmes commerciales ennemies au Togo (jusqu'en 1916), Clifford s'appuiera sur cette promesse de Bryant pour défendre une situation qui, sur place, arrange tout le monde.

² Quand le Sud-Ouest africain a capitulé, en juillet 1915, les colons allemands qui avaient été mobilisés "furent autorisés à rentrer dans leurs fermes avec leurs armes et leurs munitions pour protéger leurs familles et leurs possessions". affirme John Keegan, auteur de la meilleure synthèse récente sur les aspects stratégiques du conflit (*La Première guerre mondiale*, Paris, 2003, 557 p., ici p. 261). C'est que les vainqueurs sont essentiellement des Sud-Africains, eux-mêmes très attentifs à protéger la suprématie des Blancs sur les Noirs, bien plus dangereux que le lointain empire germanique. C'est grâce à cela que, jusqu'à nos jours, la Namibie a conservé en son sein une forte communauté allemande.

tement traités. Je vous offre mon épée, et j'attends à Kamina d'autres informations au sujet de la reddition.

Tôt le lendemain matin, il adresse un nouveau message à son vainqueur : *"J'ai renvoyé mes soldats indigènes, après leur avoir fait rendre leurs armes. (...) J'y ai été amené par le fait qu'un grand nombre de nos soldats de couleur ont déserté avec leurs armes."* Il ne lui restait apparemment plus que 300 hommes (sur un millier au départ), qui reçurent leur solde de démobilisation¹. Bryant exprimera un certain mécontentement d'être ainsi mis devant le fait accompli, puis il passera l'éponge : qu'aurait-il fait avec tant de prisonniers africains sur les bras ? Le sort des Blancs va déjà être suffisamment compliqué à gérer...

De son côté, au nord-est, Maroix est arrivé à 9 heures du matin, ce même 26 août, à cinq kilomètres de Kamina, sans avoir aperçu la moindre patrouille adverse sur son chemin. A 11 h, il s'approche jusqu'à 800 mètres du camp retranché, et prend position pour un combat, mais il n'aperçoit devant lui aucun signe de défense organisée. A 13 h, arrive enfin un messenger de Bryant, qui lui annonce que von Doering est en train de négocier sa reddition, puis, à 14 h 30, un autre avec la nouvelle de la capitulation. Mais Maroix, légitimement, veut participer lui aussi à

¹ Au moment de l'Indépendance du Togo, 46 ans plus tard, la République fédérale allemande se croira obligée de verser à ses anciens soldats encore vivants une nouvelle indemnité. Sans aucun doute, le geste était politiquement habile (il contribua certainement à conforter la germanophilie des Togolais de l'époque), mais il était historiquement bien mal justifié. Et ceci d'autant moins qu'un bon nombre de ces mercenaires au service de l'Allemagne retrouvèrent rapidement de l'embauche... auprès des vainqueurs. Ces derniers en furent d'ailleurs pleinement satisfaits : dès la fin de l'année 1914, la France, en retirant du Togo ses unités combattantes, ne laissa, pour occuper la vaste zone qui lui revenait, qu'une seule compagnie de 250 tirailleurs sénégalais, dont 187 étaient des Togolais, qui avaient simplement changé d'uniforme. Certains faillirent même aller combattre sur le front français, qui ne furent stoppés qu'au dernier moment, quand on se rendit compte en haut lieu que c'était tout à fait contraire aux conventions internationales (Dakar, ANS, 14 G 4).

De leur côté, les Britanniques firent de même pour se constituer à Lomé une petite force de police de 55 hommes, qui leur donna pleine satisfaction (Londres, PRO, CO 96 / 569).

la décision. (Il est vraisemblable que von Doering, comme la plupart de dirigeants allemands de son époque, estime voire admire les Britanniques, et déteste les Français : on peut penser qu'il a tout fait pour ne se rendre qu'entre les mains de Bryant¹.)

Le commandant envoie au gouverneur un instituteur indigène parlant l'allemand² pour le mettre au courant de la présence de la troupe française devant Kamina et lui demander l'envoi d'un parlementaire. Le gouverneur reçoit lui-même l'indigène, lui dit qu'il ne veut pas se battre, et aucun parlementaire ne se présente.

A 17 heures, Maroix, excédé d'attendre immobile, décide de reprendre l'offensive.

Il porte ses troupes en avant. Au moment où il arrive à la lisière de la vaste zone débroussaillée par les Allemands autour de Kamina, il aperçoit une quinzaine de drapeaux blancs [de grands draps de lit, précise-t-il] flottant en signe de reddition sur les bâtiments, et il arrête aussitôt la marche en avant.³

La campagne est finie.

b) La capitulation de Kamina

Le 27 août, officiellement le dernier jour des opérations militaires au Togo, à 8 heures du matin, les forces du lieutenant-colonel Bryant, entrées par l'ouest (la compagnie Castaing courtoisement placée en tête),

¹ Mais c'est quand même au Dahomey que, en septembre, il sera emmené comme prisonnier de guerre : une humiliation probablement voulue, même si (comme le baron et la baronne Codelli) le gouverneur eut droit à une résidence nettement plus confortable que les autres captifs allemands, traités à la dure.

² Un membre non identifié de la famille d'Almeida.

³ Op. cit., pp. 74-75. Le rapport de campagne de Maroix précise que von Doering a fini par lui envoyer un messenger avec ses excuses pour le retard : ayant signé sa capitulation sans conditions le matin, il "s'estimait désormais protégé par les drapeaux blancs arborés par les divers bâtiments."

et celles du commandant Maroix, entrées par l'est, se rejoignent au centre du camp retranché de Kamina, et saluent côte à côte, au garde à vous, les couleurs alliées que l'on hisse solennellement. 206 Allemands sont faits prisonniers. Les vaincus livrent 3 mitrailleuses, plus de 1 000 fusils (940 Mauser et 142 carabines de moindre calibre)¹, 310 000 cartouches, 4 trains complets, un stock de timbres-poste pour une valeur de 15 000 marks², ainsi qu'une grande quantité de vivres et de matériels. Du moins ce qu'il en restait, car une partie des réserves avait été pillée par les travailleurs forcés (réquisitionnés en grand nombre en pays kabyè pour construire la station), qui profitèrent de la vacance du pouvoir pour repartir chez eux. Quant aux 281 883 marks (en pièces de monnaie) du Trésor public, ils avaient été soigneusement cachés au fond d'un puits, mais les pionniers de l'armée anglaise purent les retrouver très vite grâce aux confidences des employés togolais³.

L'admirable station de radio était irrémédiablement détruite. *"Ses neuf grandes antennes gisaient sur le sol, tordues et cassées, raconte non sans quelque émotion le général Moberly (qui, sans doute, recopie encore une fois Newlands, témoin oculaire). Tout ce qui pouvait être cassé, y compris les accumulateurs électriques, et le tableau de bord de 24 pieds, recouvert de marbre, était en morceaux. Pour compléter le travail, on*

¹ Certains fusils ne furent pas rendus, mais enterrés dans le sol de Kamina ; ils furent retrouvés par hasard quelque 60 ans plus tard, au cours de travaux de creusement dans ce qui était devenu le principal centre de rééducation juvénile des Affaires sociales, dans les deux derniers bâtiments allemands qui subsistent de la grande station). Les gens des villages voisins restent persuadés qu'il y a encore des trésors cachés par les Allemands aux alentours, mais tout ce que l'on retrouve, c'est un grand nombre de douilles sur le sol (de cartouches tirées en l'air pour ne pas être livrées à l'ennemi ?). Quant aux fusils déterrés il y a une trentaine d'années, ils furent alors remis à la Gendarmerie d'Atakpamé. Malheureusement, il n'a pas été possible d'en retrouver trace : on ignore combien il y en avait et ce qu'ils sont devenus (selon Essodina Télou, ancien directeur du "Foyer Avenir de Kamina", et le capitaine Okpaoul, de la Gendarmerie nationale ; informations orales).

² Les Alliés se les partagèrent à égalité, et les utiliseront pour tout le courrier du Togo pendant plus d'une année, avec une surcharge soit en français soit en anglais. Ces timbres sont aujourd'hui de grande valeur pour les philatélistes (Philippe David, communication personnelle).

³ Maroix : op. cit., p. 88.

avait répandu dessus du kérosène et l'on y avait mis le feu. Tout ce qui subsistait de la station la plus moderne et la plus puissante, c'était une épave fumante."

Deux ans plus tard, le gouverneur de Gold Coast, Sir Hugh Clifford, en tournée d'inspection au Togo, viendra visiter les ruines ; il conclura sarcastiquement : *"Si les Allemands du Togo n'ont guère brillé comme combattants, comme démolisseurs leur travail est irréprochable"*...

Il ne restait donc aux deux chefs victorieux, Jean Maroix et Frederick Bryant, qu'à se rencontrer le lendemain, à Atakpamé, pour organiser leur conquête, sous la forme d'un partage provisoire du Togo occupé. Celui-ci sera entériné et les aspects pratiques précisés le 30 août à Lomé par les deux gouverneurs, Charles Noufflard du Dahomey et Hugh Clifford de Gold Coast (tout juste revenu d'Europe, en compagnie du colonel Rose, qui reprend ses fonctions à la tête des forces de Gold Coast), réunis -pour la première et unique fois- dans les beaux meubles de style du palais de leur malheureux collègue allemand².

Ils chargeront Bryant et Maroix de commander leurs zones d'occupation militaire respectives. Celles-ci restant tout à fait pacifiques³, ce ne seront là que des tâches d'administration purement civiles, et donc obscures -pour ne pas dire bien ennuyeuses- pour de vrais militaires.

¹ PRO, CO 96 / 569, p. 58. Il fait aussi le calcul que, au cours de ses trois semaines de fonctionnement, la station de Kamina, en avertissant les navires allemands que la guerre avait éclaté, a sauvé des biens allemands d'une valeur égale à 20 fois le coût de sa construction : une excellente opération, en déduit-il. Son estimation du coût de Kamina est exagérée, mais le raisonnement est juste.

² Le duc de Mecklembourg n'y reviendra que 46 ans plus tard, dans un contexte bien sûr totalement différent...

³ Hormis, on l'a dit, quelques révoltes entre 1915 et 1917 des peuples les plus bellicieux du Nord, qu'il faudra soumettre par des campagnes sévères (tout de même moins sanglantes que celles des Allemands au début de leur conquête, jusqu'en 1902).

alors que la guerre bat son plein sur le front de France : l'un et l'autre ne s'y attarderont pas¹.

Les forces britanniques vont donc occuper Lomé, Kpalimé, Ho, Kete-Krachi et, au Nord, le royaume de Yendi, avec la responsabilité du fonctionnement du wharf et des voies ferrées, poumons économiques du Togo. Les Français tiennent Aneho, Atakpamé et tout le reste des cercles du Nord - autrement dit, la surface la plus grande mais le moins de richesses.

Dans la pratique, ce découpage se révélera assez malcommode, et surtout gros de risques de conflits entre les puissances occupantes. Ceux-ci furent toujours évités, mais le malaise était tel que, deux ans plus tard, ne voulant pas vivre une nouvelle cohabitation avec les Français, Londres décidera en 1916 de laisser à ceux-ci la plus grande partie du Cameroun conquis de haute lutte en commun². En août 1914, nul ne s'en souciait, puisque toutes ces dispositions (y compris la suspension des impôts directs exigée par les Britanniques, qui y gagneront évidemment une solide popularité auprès des Togolais) était destiné à ne durer que quelques mois. On le sait, chacun était alors persuadé qu'une guerre moderne ne pouvait être que très courte : alors, peu importaient les petits détails gênants...

On sait ce qu'il en advint : le provisoire va durer six ans. Ce n'est que le 1er octobre 1920, que le sort du Togo sera réglé définitivement, par l'application sur le terrain d'un nouveau découpage³, qui, cette fois,

¹ Bryant rejoindra l'Europe (où son pays l'accueillera en héros national) dès février 1915, Maroix (entre temps devenu lui aussi lieutenant-colonel) en octobre de la même année.

² Sur toutes ces questions, voir Y. Marguerat : "L'occupation franco-anglaise (1914-1920)", à paraître in N. L. Gayibor : *Histoire des Togolais, volume II*.

³ Les Britanniques garderont Yendi, Kete-Krachi et surtout Kpandou et Ho, au centre de la plus riche région cacaoyère : un beau morceau, mais, comme au Cameroun, bien plus modeste que ce que la fortune des armes leur aurait permis d'exiger. Ce nouveau partage a été décidé de façon purement bilatérale par les Français et les Britanniques, en juillet 1919 : la caution morale d'une Société des Nations attribuant -a posteriori- des "mandats" pour administrer les colonies enlevées à l'Allemagne (décré-

laissera Lomé et Kpalimé aux Français, contre la volonté manifeste des habitants. Le Togo recevra alors ses frontières définitives - et héritera en même temps de quelques uns de ses problèmes politiques les plus épineux de toute la période coloniale.

b) Les échos en Europe

La conquête du Togo était la première vraie victoire des Franco-Anglais depuis le commencement de la guerre, à un moment où leurs armées parties au secours de la Belgique étaient enfoncées et où l'invasion du nord de la France devenait irrésistible. Robert Cornevin affirme que ce *"premier succès allié venait à point pour relever le moral des troupes qui font retraite depuis Morhange et Charleroi."*¹

En réalité, les échos de cette campagne lointaine, foudroyante à défaut d'avoir été riche en hauts-faits militaires, semble avoir été extrêmement discret en métropole. Dans *L'Illustration*, qui était alors le principal hebdomadaire d'information français, de loin la plus populaire des sources d'images (et bien sûr transformé avec la guerre en instrument de la propagande ultra-cocardière, aussi prompt à exalter les succès qu'à escamoter les défaites²), la nouvelle de la capitulation sans conditions du Togo occupe en tout et pour tout... deux lignes laconiques à la fin de la partie "Actualités" du numéro du 5 septembre 1914³. Ni le numéro d'après, entièrement consacré à glorifier le "Miracle" de la victoire de la Marne, ni les suivants n'en souffleront plus mot.⁴

tée avec une parfaite mauvaise foi "inapte à coloniser") n'est qu'une pudique fiction juridique voilant la réalité d'un partage des dépouilles arrachées au vaincu.

¹ *Le Togo...*, op. cit., p. 225.

² Chez tous les belligérants, la presse était devenue, dès le tout début de la guerre, une machine de propagande effrénée, qui ne reculait devant aucune outrance, aucun mensonge pour exalter son camp et stimuler la haine de l'ennemi.

³ Voir p. 185.

⁴ Pour avoir un compte rendu détaillé de ces opérations militaires (bien informé car puisé surtout dans les rapports de campagne de Bryant, Maroix et Bouchez, souvent recopiés mot à mot), les lecteurs français devront attendre la fin de 1915 : un long article de Charles Stienon, dans une publication élitiste mais prestigieuse, la *Revue des*

Du côté allemand, les autorités, sur le moment et encore plus par la suite, affirmèrent que leurs hommes avaient opposé une résistance héroïque, irrésistiblement submergée par la masse écrasante des envahisseurs. En décembre 1914, le plus grand quotidien rhénan, la *Kölnische Zeitung*, racontait ainsi la guerre à un public totalement privé d'autres sources d'informations :

*Le gouverneur p. i. von Doering a résisté jusqu'aux dernières limites, en mobilisant presque (sic) tous les Allemands valides et en utilisant la milice. (...) Le capitaine (sic) Mans a maintenu pendant plusieurs heures, avec une grande bravoure, la position allemande à la rivière de Chra contre une force supérieure en nombre, qui comprenait de nombreux canons. Il est compréhensible qu'à la longue, il était impossible aux braves défenseurs du Togo d'éviter la défaite."*¹

On a vu que tout ceci est largement faux.

Trois ans plus tard, alors qu'en Europe, l'enlissement de la guerre dans la boue sanglante des tranchées fait vaciller les convictions belliqueuses, la propagande allemande transformera la guerre du Togo en épopée grandiose au service de l'exaltation patriotique : la position de Kra aurait été attaquée par 3 000 hommes, accompagnés de 5 mitrailleuses et 5 canons ; l'intensité du feu des défenseurs et leurs contre-offensives héroïques à la baïonnette auraient coûté à l'envahisseur 5 officiers européens tués ("*dont un lieutenant-colonel*") et 6 blessés (y compris Bryant en personne), et 300 à 400 soldats indigènes tués... (sur un effectif

Deux Monde (novembre 1915, pp. 159-185), au ton extrêmement cocardier. La conclusion, qui affiche comme toujours une foi inébranlable en la victoire finale (on sait qu'il faudra pour cela encore trois années terribles), est claire, c'est-à-dire que le Togo conquis sera annexé : "*Les opérations donnèrent à la France les éléments d'une nouvelle colonie. Les troupes franco-anglaises venaient d'enlever à la domination germanique un territoire immense et certainement plein d'avenir.*" (p. 185)

¹ *Kölnische Zeitung* des 22-23 décembre 1914 (article traduit par le Ministère français des Affaires étrangères), CAOM, carton VII, dossier 70.

total, rappelons-le, de 450 franco-anglais)¹. On est ici, évidemment, dans le pur "bourrage de crânes", qui n'est intéressant pour l'historien que comme échantillon des délires que peut se permettre une propagande sans contrepoids.

Berlin montera aussi en épingle les traitements "inhumains" imposés aux prisonniers, réponse aux dénonciations alliées de la "*barbarie boche*" en Belgique occupée. Le Ministère des Colonies du Reich, qui n'avait plus grand-chose pour occuper son temps, orchestrera aussi des polémiques pour démontrer que l'invasion du Togo était contraire aux stipulations de la conférence de Berlin de 1884-85, qui avait proclamé la neutralisation du bassin du Congo (mais, à vrai dire, cela ne concernait guère le Togo). Beaucoup de bruit sans aucun effet concret...

¹ *Deutsche Kolonial Blatt* de 1917, pp. 70-75 (relevé par P. Ali Napo : op. cit., pp. 1 980-1 984). Au cours de l'année 1917, certains prisonniers du Togo (dont le couple Codelli) ont été autorisés à passer en Suisse : c'est alors que les Allemands reçoivent les premières informations directes qui arrivent depuis la destruction de la radio de Kamina.

EPILOGUE

Par rapport à d'autres affrontements, et d'abord, bien sûr, à la boucherie européenne, la guerre au Togo a été peu meurtrière. Le total des pertes humaines est difficile à établir de façon précise. Il y a eu, en tout, quelques dizaines de tués : 23 tirailleurs sénégalais (aujourd'hui tous enterrés dans le monument funéraire de Wahala ; seuls 14 ayant été retrouvés morts sur le champ de bataille de Kra, il est vraisemblable que les autres ont été alors comptés comme disparus ou, plutôt, proviennent des autres combats), 12 soldats de Gold Coast (1 à Lilikopé, 6 à Agbélouvé, 5 à Kra), un nombre indéterminé de membres de la *Politzeitruppe* (entre 10 et 20 ?), auxquels s'ajoutent les 8 civils togolais abattus à Tsévié le 14 août et les deux hommes fusillés par les Français à Bassar et à Sokodé. Du côté des Européens, ont été tués trois Allemands, un Britannique et un Français.

Furent blessés dans les forces anglaises 1 homme à Lilikopé, 5 à Agbélouvé et 22 à Kra, soit 28 combattants, ainsi que 36 porteurs au total, soit 64 personnes ; du côté français, 19 blessés à Kra, 1 à Bafilo, 2 à Kpatala, 2 sur le Mono, soit 24 hommes. On n'a aucune information pour les Togolais blessés (une, deux, trois dizaines ?). Après les combats, l'hôpital de Lomé a soigné pour blessures de guerre (et tous sauvés, sauf un) 22 Africains des forces anglaises, 18 du côté français, 3 de la troupe allemande, ainsi que, parmi les Européens, 3 Allemands, 2 Anglais, 1 Français¹. Le total de la guerre doit donc représenter 50 à 60 morts (plus 10 civils) et une grosse centaine de blessés, pour un millier d'hom-

¹ PRO, ZHC 1 n° 7936, annexe au doc. n° 20, pp. 41-44.

mes mobilisés dans chacune des trois forces armées (auxiliaires irréguliers non compris).¹

Sur le plan militaire (dont la carte ci-contre récapitule les opérations), comment juger cette campagne si brève et si peu sanglante ?

Les vainqueurs eux-mêmes furent les premiers surpris de la rapidité et de la facilité de leur conquête. Dans son rapport de campagne², le lieutenant-colonel Bryant énumère les atouts dont disposait le gouverneur du Togo pour se défendre : à partir d'une bonne position centrale, bien desservie en routes et couverte par d'excellentes cartes³, tout stratège doté d'un minimum de talent et d'énergie pouvait courir d'une frontière à l'autre avec toutes ses forces et accabler à tour de rôle chacune des colonnes d'invasion, toujours inférieures en nombre aux défenseurs. A Dakar, le général Pineau, supérieur des forces de l'AOF, avoue de même être resté *"confondu devant la capitulation des Allemands. (...) L'ennemi aurait pu, avec ses indigènes, prendre l'offensive avec la supériorité numérique, (...) et, dans tous les cas, faire payer plus cher une colonie qui a été conquise quinze jours à peine après l'ouverture des hostilités."*⁴

Ce qui a fait la différence, c'est avant tout l'état d'esprit des chefs : détermination et audace d'un côté, pusillanimité et défaitisme de l'autre.

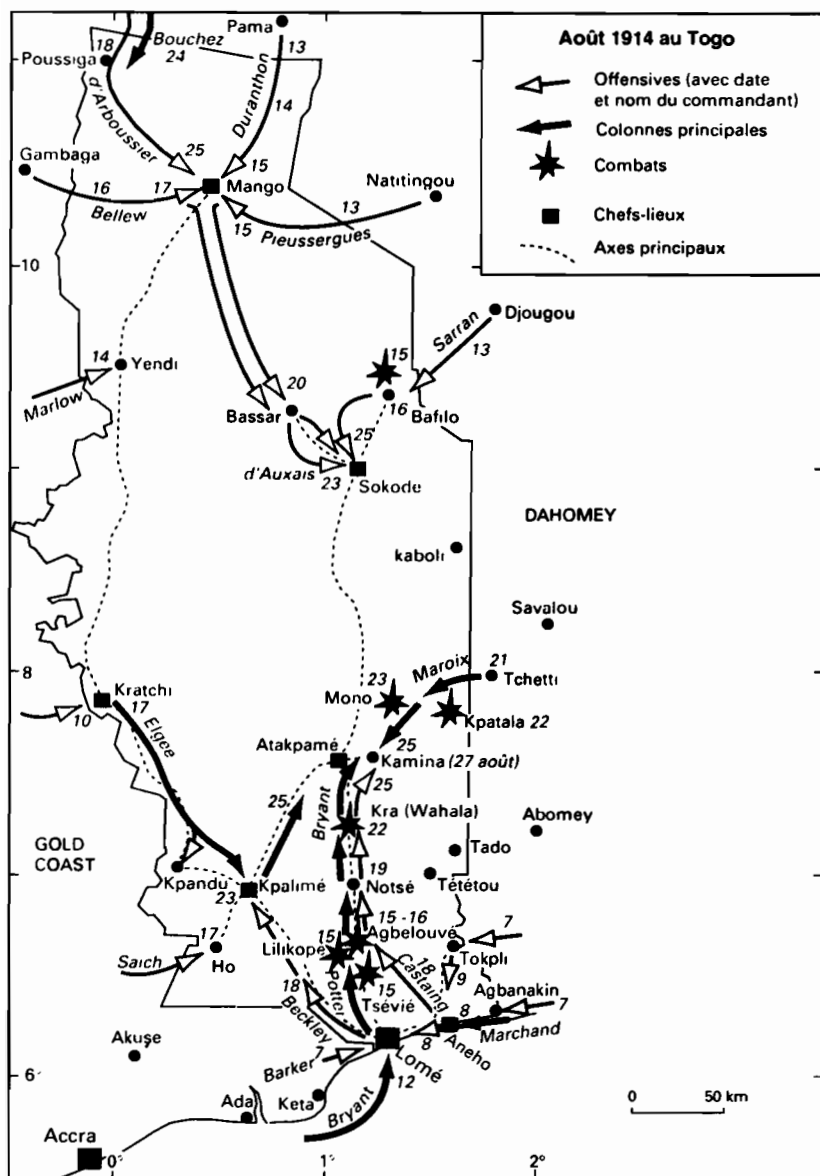
¹ A titre de comparaison, les Alliés, qui ont dû engager au Cameroun plus de 13 000 hommes (dont 1 600 Européens), y perdirent 676 tués -dont 61 Européens- et 1 100 blessés (français et britanniques à égalité), c'est-à-dire au moins 10 fois plus qu'au Togo (Moberly, op. cit., p. 426). Quant aux quatre années de guerre en Afrique orientale, elles ont coûté aux Anglais, Belges et Portugais 10 000 morts, dont les deux tiers de maladie (H. Strachan, op. cit., p. 641).

² PRO, ZHC I, op. cit., en particulier § 51-52.

³ Entre 1902 et 1908, tout le Togo allemand avait été cartographié en dix feuilles au 1/200 000ème, avec encore quelques "blancs", mais d'une exactitude remarquable.

⁴ CAOM, carton VII, dossier 68. Le général achève son rapport sur la campagne au Togo par une remarque sur *"la confiance inébranlable que nous pouvons avoir dans nos troupes noires bien instruites et vaillamment conduites."* La question était alors fort controversée dans les milieux militaires français : elle sera tranchée en faveur de l'envoi massif de troupes africaines sur le front français (cf. M. Michel, op. cit.).

Carte 13 Synthèse des opérations



Bien sûr, si les combats s'étaient prolongés, les Alliés, maîtres des mers, auraient pu amener de plus en plus de renforts, et ils auraient, tôt ou tard, fini par l'emporter. Mais, inévitablement, ces forces auraient manqué ailleurs, ce qui aurait pu avoir une certaine influence sur le cours de la guerre. C'était exactement le raisonnement qu'avait tenu le général Paul von Lettow-Vorbeck, le remarquable défenseur du Tanganyika : toujours en mouvement, tantôt rossant un adversaire faible, tantôt esquivant un adversaire fort, il réussit à immobiliser autour de lui des forces alliées considérables¹. On a vu que von Doering, au moment de capituler, avait encore en réserve 300 000 cartouches ; à l'issue de plus de cinquante mois de combats, Lettow-Vorbeck n'avait plus, comme lui, qu'un gros millier de fusils (presque tous pris aux divers ennemis qu'il avait battus tour à tour, anglais, belges et portugais), et seulement 208 000 cartouches ; cela n'avait en rien entamé sa volonté de poursuivre le combat jusqu'à la victoire finale de l'Allemagne en Europe².

Parmi les historiens, Robert Cornevin, ancien fonctionnaire colonial discipliné, toujours respectueux des autorités et qui n'a pas l'habitude de critiquer ses collègues, fussent-ils ennemis et à des décennies de distance, estime que le gouverneur du Togo *"eut la sagesse de ne pas prolonger un combat sans espoir."*³ A l'inverse, Peter Sebald pense qu'une Allemagne sortie victorieuse du conflit aurait traduit Hans

¹ 160 000 soldats et marins, affirme H. Strachan (op. cit. p. 641), que les Britanniques n'auraient pas utilisés en Europe, mais sans doute envoyés sur le difficile front turc, en Palestine et en Irak.

² Charles Miller : *Battle for the Bundu. The First World War in East Africa*. New York, 1974, 353 p. (ici p. 326). Il n'y a pas que les fusils qui avaient été enlevés aux troupes alliées : 30 de ses 37 mitrailleuses encore en usage étaient anglaises, et le tout dernier canon portugais. L'auteur en conclut avec ironie que la capitulation du 28 novembre 1918 fut *"moins une reddition des armes que leur restitution à leurs légitimes propriétaires"*...

Peter Sebald note pertinemment que, dès le début des hostilités, Lettow-Vorbeck a imposé son autorité au gouverneur civil du Territoire (de même qu'en Gold Coast, Bryant avait audacieusement court-circuité le gouverneur par intérim Robertson). Au Togo, le capitaine Pfaehler est resté sagement subordonné à son supérieur en grade, le major von Doering.

³ Op. cit., p. 225.

Georg von Doering devant un conseil de guerre pour lâcheté devant l'ennemi, ou au minimum pour incompétence. La description minutieuse de l'ensemble des faits et des dates, comme nous venons de le voir, impose la même conclusion.

Mais, au nombre des principaux facteurs de la défaite humiliante de leurs premiers colonisateurs, il ne faut surtout pas oublier le rôle des Togolais : si les Allemands sont tombés si vite, c'est aussi parce que leurs sujets ne les ont pas soutenus.

En bon professionnel, le général Moberly s'étonne ainsi que les autorités de Lomé n'eussent disposé d'aucun réseau d'espionnage dans les pays voisins ; c'est qu'elles n'ont pas trouvé d'Africains acceptant de jouer leur carte. Surtout, c'est à l'intérieur même du Togo que les Allemands ont cruellement manqué d'informateurs : ils étaient aveugles face aux mouvements de leurs adversaires, dont ils ont sans cesse surestimé l'importance, alors que ceux-ci obtenaient les renseignements dont ils avaient besoin.

Bien plus, on l'a vu, de nombreux témoignages, relevés sur tous les fronts, signalent l'accueil bienveillant qui a été réservé aux Franco-Britanniques, bienveillance qui a pu aller jusqu'à un soutien actif aux forces ennemies, et quelquefois jusqu'au sabotage ouvert de la résistance allemande. Certes, à plusieurs reprises, la vacance du pouvoir a été mise à profit par les habitants pour aller piller les installations publiques ou privées du colonisateur (nous le savons pour les cas d'Aneho, Kpémé, Tabligbo, Notsé, Sokodé et Bassar : quand même assez peu de choses au total). A priori, c'est là une réaction ordinaire de rejet de l'oppression coloniale bien davantage qu'une manifestation spécifiquement anti-allemande. Dans le Nord, les populations rurales restées les plus closes sur elles-mêmes virent en général le colonisateur changer sans se sentir

concernées : pour elles, cela ne signifiait guère de changements dans leur vie, ni dans l'immédiat ni dans l'avenir prévisible¹.

Il est incontestable que, dans de nombreuses situations, l'envahisseur a été bel et bien reçu par les Togolais comme un libérateur : nous en avons vu des témoignages irréfutables. Les Allemands croyaient leur autorité solidement enracinée dans les esprits ; elle ne reposait que sur la peur, et disparut avec elle². Peter Sebald décrit la marche des prisonniers de Kamina, qui durent se rendre en traînant leurs bagages jusqu'à la gare d'Agbonou, pour y prendre le train qui les ramènerait à Lomé³ : loin de leur venir en aide, leurs anciens serviteurs et tous les gens du voisinage étaient alignés goguenards le long de la route, les regardant peiner, souffler, suer sous le soleil et les quolibets. A Lomé, quand l'ancien gouverneur fut à son tour embarqué sur le navire qui le conduirait vers la captivité, les femmes de la ville improvisèrent l'une de ces chansonnettes qui ont toujours été leur mode d'expression politique privilégié⁴ : "*On a arrêté von Doering pour l'emmener au pays des Blancs. La guerre est terminée. Allons-y voir !*"⁵, sur un air guilleret qui indique bien peu de pitié pour le maître déchu.

¹ L'actuelle Région de la Kara, aux sociétés particulièrement "turbulentes", devra subir, entre 1915 et 1917, de dures campagnes de pacification, et le travail obligatoire restera exigé des paysans, alors qu'au Sud, les impôts en numéraire sont suspendus pour toute la durée de la guerre. Cf. Y. Marguerat : "L'occupation franco-anglaise (1914-1920)", in N. L. Gayibor (éd.) : *Histoire des Togolais, volume II* (à paraître).

² Moberly a l'honnêteté de noter que : "*Cependant, certains indigènes restèrent loyaux à leurs maîtres, comme le montre l'anecdote suivante. Avant leur capitulation, les Allemands avaient annoncé à leurs soldats et à leurs employés qu'ils seraient de retour dans les six mois. Ils furent crus au point que, en février 1915, plusieurs de ces hommes vinrent à Lomé et demandèrent pourquoi les Allemands n'étaient pas encore revenus...*" (op. cit., p. 40, note 2).

³ Les ponts détruits avaient été remplacés très vite par des ouvrages provisoires en bois. Leurs démolisseurs furent fort surpris d'apprendre que les trains avaient pu circuler à nouveau en si peu de temps.

⁴ On sait quel sera plus tard leur rôle dans les luttes autour de l'Indépendance.

⁵ "*Wole von-Doring yina abloti. Ava kevo. Miayi da kpoda !*" Chanson entendue en 1998 de la bouche d'une très vieille Loméenne, Mme Affiwa Gardiner-Ekoué, décédée en mars 2000 presque centenaire.

L'étonnant, dans l'histoire du Togo au XX^e siècle, ce n'est pas ce rejet massif du colonisateur allemand au temps de sa brutalité. C'est la germanophilie intense que développeront par la suite les Togolais, l'une des spécificités les plus marquantes de leur identité nationale, jusqu'à nos jours¹. Derrière cet amour proclamé de l'Allemagne, il s'agit en fait de la reconstruction a posteriori d'un souvenir collectif qui a été magnifié, mythifié, afin de servir de masque au refus de la présence française². Car celle-ci ne sera jamais véritablement acceptée, comme le montrera la suite de l'évolution politique du pays³.

A partir des ruptures successives de sa période coloniale, où il a été tiraillé entre trois puissances colonisatrices, le Togo s'est construit une conscience vigoureuse et surtout exceptionnellement précoce de sa singularité historique. Mentionnons ainsi cette remarque d'un évêque français, en visite au Togo en 1925, à la suite d'une rencontre avec les catholiques de Lomé : *"Je levai la séance aux cris de "Vive le pape, vive la France, vive le Togo !" Jamais je n'oublierai l'enthousiasme de la foule répétant "Vive le Togo !" La petite patrie est aimée : on aurait tort de négliger ce*

¹ A la proclamation de son Indépendance, en 1960, la République du Togo invita aux festivités celui qui avait été son dernier gouverneur allemand en titre, le duc de Mecklembourg, alors âgé de 87 ans. Quinze années après la fin de la seconde guerre mondiale, rares étaient les pays qui proclamaient leur amour de l'Allemagne. La République fédérale allemande sut s'engouffrer dans l'ouverture, et multiplia ses aides au Togo dans de nombreux domaines. Dans la crise politique qui secoue le Togo depuis 1990, la position ferme de l'Allemagne en faveur de l'Etat de droit a plus que jamais rehaussé son prestige populaire.

² Il est certain que les Togolais -au moins dans le cas de Lomé- auraient bien préféré le maintien de la présence anglaise, perçue pendant les années de la guerre (avec des raisons tout à fait objectives, mêmes si elles étaient conjoncturelles) comme synonyme de liberté et de prospérité. Cf. Y. Marguerat : "Histoire et société urbaine : les années anglaises de Lomé (1914-1920)", *Cahiers d'études africaines* n° 154, 1999, pp. 409-432, et "L'occupation franco-anglaise (1914-1920)", in N. L. Gayibor (éd.) : *Histoire des Togolais* vol. II (à paraître).

³ Voir, entre autres, N. L. Gayibor (éd.) : *Le Togo sous domination coloniale*. Lomé, PUB, 1997, 240 p.

sentiment."¹ Dans combien de colonies africaines de l'époque aurait-on pu observer une telle réaction populaire ?² Celle-ci indique sans aucun doute une prise de distance vis à vis du nouveau colonisateur. Pour autant, l'ancien était-il déjà regretté, dix ans après son départ ? Rien ne permet de l'affirmer. Mais, en ce qui concerne les derniers jours de l'autorité allemande, tous les témoignages existants sur les sentiments des Togolais montrent sans équivoque que celle-ci était alors quasi unanimement rejetée - une réalité qui est aujourd'hui totalement occultée par l'opinion publique.

Une telle mythification collective du passé est donc bien le produit de l'histoire ultérieure, génératrice de ce mélange inextricable de souvenirs réels, d'imaginaire recomposé et aussi d'oublis collectifs qui constitue une mémoire nationale.

¹ Mgr A. Boucher : *A travers les missions du Togo et du Dahomey*. Paris, 1926, 164 p. (ici p. 80).

² En 1913, une pétition adressée au ministre Solf de passage à Lomé et signée des plus riches commerçants de la ville, au premier rang desquels Octaviano Olympio, avait déjà proclamé : "*Nous, les indigènes du Togo*". Mais on peut se poser la question de la représentativité d'une aussi petite élite. (cf. Y. Marguerat : "L'Acte de naissance du nationalisme togolais : les notables de Lomé face à l'administration coloniale", in *Dynamique urbaine, jeunesse et histoire au Togo*, op. cit., pp. 189-197.) Ici, l'adhésion de la masse est évidente.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages imprimés

- AGBANON II (Fio), 1991 : *L'Histoire de Petit-Popo et du royaume guin (1934)*. Lomé, Haho et Karthala, collection "Les Chroniques anciennes du Togo" n° 2, 208 p.
- ALI NAPO Pierre, 1995 : *Le Togo à l'époque allemande*. Thèse de doctorat en histoire, Paris, Université Paris I, 2 507 p. multig. en cinq volumes.
- d'ALMEIDA-TOPOR Hélène, 1995 : *Histoire économique du Dahomey (1890-1920)*. Paris, L'Harmattan, 914 p. en deux volumes.
- d'ARBOUSSIER Henri, 1915 : "L'action des partisans mossi", *Renseignements coloniaux et Documents du Comité de l'Afrique française* n° 4, pp. 49-55.
- BARBIER Jean-Claude, 1988 : "L'Histoire vécue : Sokodé 1914. Les Allemands évacuent le Nord-Togo", *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, tome LXXV, n° 278, pp. 79-88.
- BOUCHER A. (Mgr), 1926 : *A travers les missions du Togo et du Dahomey*. Paris, Pierre-Téqui, 164 p.
- BRUNSCHWIG Henri, 1957 : *L'expansion allemande outre-mer, du XV^e siècle à nos jours*. Paris, PUF, 208 p.
- CORNEVIN Robert, 1966 : "Un épisode oublié de la première guerre mondiale au Togo : la prise de Sansanné-Mango par l'administrateur Pierre Duranthon, le 15 août 1914", *France-Eurafrique* n° 174, juin 1966, pp. 42-44.
- CORNEVIN Robert, 1988 : *Le Togo : des origines à nos jours*. Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 556 p.
- DAVID Philippe (éd.), 1996 : *Une actrice de cinéma dans la brousse du Nord-Togo (1913-14)*. Lomé, Haho, PUB et Karthala, coll. "Les Chroniques anciennes du Togo" n° 6, 275 p.
- DEBRUNNER Hans, 1965 : *A Church between Colonial Powers : a study of the Church in Togo*. Londres, Lutterworth Press, coll. "World Studies of Churches in Mission", 368 p.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou (éd.), 1994 : *Les Togolais face à la colonisation*. Lomé, PUB, Collection "Patrimoines" n° 3, 291 p.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou (éd.), 1997 : *Histoire des Togolais, Volume I*. Lomé, PUB, 443 p.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou (éd.), 1997 : *Le Togo sous domination coloniale*. Lomé, PUB, 240 p.
- GORGES Howard Edmund (général), 1933 : *La guerre dans l'Ouest africain. Togo 1914, Cameroun 1914-1916*. Version française, Paris, Payot, 191 p.

- KEEGAN John, 2003 : *La Première guerre mondiale*. Paris, Perrin, 557 p.
- KNOLL Arthur J., 1978 : *Togo under imperial Germany, 1884-1914*. Stanford, Hoover Institution Press, 224 p.
- LAUBER Wolfgang (éd.), 1993 : *Deutsche Architektur in Togo (1884-1914) - L'architecture allemande au Togo*. Stuttgart, Karl-Krämmer Verlag, 165 p.
- MARGUERAT Yves, 1993 : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque. Première période : L'ombre de l'Angleterre*. Lomé, Haho et Karthala, coll. "Les Chroniques anciennes du Togo" n° 4, 471 p.
- MARGUERAT Yves, 1993 (rééd. révisée 2000) : *Dynamique urbaine, jeunesse et histoire au Togo. Articles et documents (1984-1993)*. Lomé, PUB, collection "Patrimoines" n° 1, 230 p.
- MARGUERAT Yves, 1997 : "A quoi rêvaient les gouverneurs généraux ? Les projets de remembrement de l'Afrique de l'Ouest pendant la première guerre mondiale", in Charles Becker, Saliou Mbaye et Ibrahima Thioub (éd.) : *AOF : réalités et héritages. Sociétés ouest-africaines et ordre colonial (1895-1960)*. Dakar, Direction des Archives du Sénégal, 1 273 p. en 2 volumes (pp. 89-100).
- MARGUERAT Yves, 1999 : "Histoire et société urbaine : les années anglaises de Lomé (1914-1920), une période méconnue et pourtant décisive", *Cahiers d'études africaines* n° 154, 2^e trimestre 1999, pp. 409-432.
- MARGUERAT Yves, 2004 : "L'occupation franco-anglaise (1914-1920)", in N. L. Gayibor (éd.) : *l'histoire des Togolais, volume II* (à paraître).
- MAROIX Jean (général), 1938 : *Le Togo, pays d'influence française*. Paris, Larose, 136 p.
- MICHEL Marc, 1982 : *L'appel à l'Afrique. Contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF (1914-19)*. Paris, Publications de la Sorbonne, série Afrique n° 6, 542 p.
- MILLER Charles, 1974 : *Battle for the Bundu. The First World War in East Africa*. New York, Macmillan, 353 p.
- MOBERLY Frederick James (brigadier-general), 1931 : *History of the Great War (IX). Military operations : Togoland and the Cameroons, 1914-16*. Londres, H. M. Stationery Office, 469 p.
- MÜLLER Karl (RP), 1958 : *Geschichte der katholischen Kirche in Togo*. Steyl, Steyler Verlagsbuchhandlung Kaldenkirchen, 572 p.
- MÜLLER Karl (RP), 1968 : *Histoire de l'Eglise catholique au Togo*. (traduction française abrégée de Georges Athanasiadis) Lomé, Bon Pasteur, 251 p.
- NOUFFLARD Charles, 1938 : *La conquête du Togo et la revendication allemande*. Rouen, Editions du "Journal de Rouen", 24 p.
- OLOUKPONA-YINNON Adjaï Paulin et RIESZ Janós (éd.), 2003 : *Plumes allemandes, biographies et autobiographies africaines. "Afrikaner erzählen ihr Leben"*. Actes du colloque de Lomé (février 2002) à l'occasion de la réédition de l'anthologie de Diedrich Westermann, Lomé, PUL, collection Patrimoines n° 13, volume I, 301 p.
- RENOUVIN Pierre, 1955, rééd. 1994 : *Histoire des relations internationales. Volume III (1871-1945)*. Paris, Hachette, 998 p.
- ROSCHER Maria, 1918 : *Zwei Jahre Kriegsgefangen in West- und Nord-Afrika. Erlebnisse einer deutschen Frau*. Zurich, J.-Frey, 212 p.

- SEBALD Peter, 1988 : *Togo, 1884-1914. Eine Geschichte der deutschen "Musterkolonie" auf der Grundlage amtlicher Quellen*. Berlin (RDA), Akademie Verlag, 792 p.
- SEBALD Peter, 2003 : "Extraits de l'autobiographie de Kwassi Bruce (1893-1964), dit Le Berlinois", in A. P. Olokpona-Yinnon & J. Riesz : *Plumes allemandes, biographies et autobiographies africaines : "Afrikaner erzählen ihr Leben."* Lomé, PUL, 301 p. (pp. 89-97).
- STIENON Charles, 1915 : "La campagne coloniale des Alliés en 1914 et 1915, I - Le Togo", *Revue des Deux Mondes*, XXXème année, novembre 1915, pp. 159-185.
- STRACHAN Hew, 2001 : *The First World War*, volume I. Oxford, University Press, 1 227 p.
- THEBAULT E. P., 1939 : "La fondation de la colonie allemande du Togo", *Revue politique et parlementaire*, Paris, pp. 102-120.
- TRIENRENBURG Georg, 1914 : *Togo. Die Aufrichtung der deutschen Schutzherrschaft und die Erschliessung des Landes*. Berlin, 216 p.
- VIVIER Jean-Loup, 2002 : *Les premiers fonctionnaires africains du Togo français*. Lomé et Paris, 2002, 17 p. (à paraître in N. L. Gayibor (éd.) : *Histoire des Togolais*, vol. II, op. cit.).
- WEITHAS (lieutenant-colonel), REMY (ltt-col.) et CHARBONNEAU (ltt-col.), 1931 : *La conquête du Cameroun et du Togo*. Service historique de l'Etat-major de l'Armée, collection "Les armées françaises d'Outre-Mer", Paris, Imprimerie nationale, 601 p.
- WILSON Seth, 1986 : *Les Guin ou Mina du Golfe du Bénin (XVIIè-XIXè siècles). Edification et transformation d'une société côtière de l'Afrique de l'Ouest pendant la période coloniale*. Québec, Ph.D., 645 p. multig. en trois volumes.

Sources d'archives

ANS (Archives nationales du Sénégal), Dakar

- Fonds AOF, série 14 G 4 (17).

ANT (Archives nationales du Togo), Lomé

- Recueil de l'*Amisblatt*.

CAOM (Archives nationales de France - Centre des Archives d'Outre-mer), Aix-en-Provence

- Série géographique Cameroun-Togo, cartons VI et VII.

- Annuaire du Ministère des Colonies.

GNA (Ghana National Archives), Accra

- Séries Adm 11/1/603, 39/5/82 et 59/5/82.

MAE (Archives du Ministère des Affaires étrangères), Paris

- Correspondances politiques avec l'Angleterre (1897-1914), série "Possessions allemandes d'Afrique", dossiers 1545 à 1548.

PRO (Public Record Office), Londres-Kew

- Séries CO 96 / 536, CO 96 / 565, CO 96 / 569 ; ZHC 1, n° 7936.

RKA (Reichskolonialamt), Bundesarchiv, Berlin-Lichtenfelde (ex-ZStA, Potsdam)

- RKA, dossiers 3940, 4308, 7014 (cités par P. Sebald)

- *Deutsche Kolonial Blatt*.

SHAT (Service historique de l'Armée de Terre), Vincennes

- Dossier 15 H 49.

Staatsbibliothek, Berlin

- Gruner Nachlaß.

TDM (Musée des Troupes de marine, CHETOM), Fréjus

- Dossier AFA 86

- Annuaire des troupes coloniales.

INDEX DES NOMS DE PERSONNE

- ADJIGO (clan d'Aneho) : 45, 47
 AJAVON Emmanuel (infirmier togolais) : 42
 ALASSAN (roi de Yendi) : 70
 d'ALEMIDA (instituteur) : 104
 d'ARBOUSSIER Henri (admin. colo. franç.) : 71, 77, 78, 79
 ARMITAGE Cecil (capitaine et admin. britannique) : 70, 71
 ASSOUMA (chef dahoméen) : 75
 ATACORA (chef de Djougou) : 75
 d'AUXAIS René (administrateur colo. français) : 74, 80, 83
 AYEVA Derman (homme politique togolais) : 82
 BARKER (capitaine britan.) : 33, 34, 41, 42
 BECKLEY A. (douanier britannique) : 69
 BELLEW (lieutenant britannique) : 74
 BERNARD (sous-lieutenant franç.) : 43, 44
 BETTINGTON D. (officier britan.) : 50, 91
 BETTINGTON Mrs (infirmière) : 50, 60
 BIEMA SABIE (ancien roi de Mango) : 71
 BOUCHEZ Auguste (capitaine français) : 45, 77, 78, 80, 83-85, 108
 BRETSCHNEIDER (technicien all.) : 60
 BRUCE Kwassi (jeune Togolais) : 36
 BRYANT Frederick (lieutt.-colonel, chef des forces britann.) : 34, 35, 44, 49, 52, 56, 57, 59-65, 88, 91, 96, 99, 101-104, 106-109, 113-115
 BÜHLER (mécanicien all.) : 63
 BURBULLA (planteur allemand) : 68
 CARTIER (sous-officier français) : 91
 CASTAING (capitaine fr.) : 23, 44, 64, 90, 104
 CLAUSNITZER Rudolf (administrateur colo. allemand) : 39, 50
 CLIFFORD Sir Hugh (gouv. Gold Coast) : 19, 24, 28, 30, 31, 78, 106
 CODELLI von Fahrenfeld Anton, baron (ingénieur autrich.) : 11, 60, 62, 99, 102, 104, 110
 CODELLI Valentina : 60, 62, 104, 110
 COLLINS Hamilton (lieutenant brit.) : 57, 61, 62, 91
 COOKE (administrateur colonial brit.) : 69
 DAGADOU (chef de Kpandu) : 68
 DOERING Hans Georg von, major (gouverneur a. i. du Togo) : 19, 24, 26-31, 34, 38, 40, 53, 60, 63, 72, 87, 91, 99, 100, 102-104, 109, 114, 116
 DURANTHON Pierre (administrateur colonial français) : 72, 74, 80
 DURIF (capitaine français) : 23, 94-96
 EBERT (all.) : 63
 ELGEE (capitaine britann.) : 65, 68, 69
 FEYSSAL de (admin.français) : 96
 GLASER (conducteur de locomotive all.) : 62
 GRUNER Hans (admin. colonial allemand) : 56, 63, 68, 69, 85
 GRUNSHI Alhadji (sous-officier Gold Coast) : 49
 GUILLEMARD Jean (sous-lt français) : 90
 HELLEN Eduard von der, (médecin allem.) : 68, 69
 HIRSCHFELD Alexander von (major et admin. allemand) : 71, 77, 80, 84, 85, 100
 HOUÉGBO (roi de Glidji) : 47, 48
 IDRISOU (homme de Sokodé) : 83

- KLEMPF (sous-officier de réserve all.) : 91
 KOHLSCHÖR Karl (lieutenant de réserve all.) : 54, 56, 59, 61, 64
 KPONTON Justus (instituteur tog.) : 47
 KULENKAMPFF Alfred (commerc. all.) : 29, 100
 LARIBIERE Pierre (administrateur colonial français) : 43
 LAWSON (divers membres de la famille à Aneho) : 45-48
 LE FANU George, Dr (médecin britannique) : 42, 60, 91
 LETTOW-VORBECK Paul von (général allemand) : 114
 LUGARD Lord (gouv. du Nigeria) : 24
 MACPHERSON (lieutenant brit.) : 91
 MANS Wilhelm (lieutenant allemand) : 33, 35, 54, 56, 88, 109
 MARCHAND (capitaine franç.) : 27, 43, 44, 46-48
 MARLOW (major britannique) : 70
 MAROIX Jean (commandant des forces françaises) : 6, 23-27, 38, 40, 44, 47, 65, 75, 77, 90, 92-94, 96, 103-108
 MECKLEMBOURG Georg Friedrich, duc de (gouv. du Togo) : 18-21, 28, 29, 33, 106, 117
 MERLAUD-PONTY Maurice : voir PONTY.
 MEYATCHI (fils du chef de Bafilo) : 75
 MÖLLER Paul (commerc. allemand) : 92
 "NATIVE OF ANEHO" (journaliste tog.) : 51
 NEWLANDS Harry (admin. colo. brit.) : 33, 34, 41, 42, 50, 102, 105
 NOUFFLARD Charles (gouv. du Dahomey) : 6, 24, 25, 29, 42, 45, 47, 74, 106
 NUTSUGA Ephraïm (interprète togolais) : 56, 59, 62, 63
 O'CONNELL (sous-officier brit.) : 78
 OHARA MAY Henry, Dr (médecin brit.) : 42
 OLYMPIO Octaviano (notable togolais et sa famille) : 52, 118
 O'SHAUGHNESSY (major britannique) : 42, 56, 60
 OUALEMA (homme de Bassar) : 83
 PARPART Kurt von (administrateur colo. allemand) : 91, 92
 PELOFY Isidore, RP (missionnaire fr.) : 47
 PFAEHLER Georg (capitaine allemand) : 33, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 62-64, 114
 PIEUSSERGUES Jean (admin. colo. franç.) : 71, 74, 82, 83
 PINEAU (général de brigade français) : 25, 27, 90, 112
 PONCHON (douanier français) : 75
 PONTY Maurice (gouverneur général de l'AOF) : 20-28, 75, 84
 POPHAM Henry (administrateur colo. britannique) : 53
 POTTER (capitaine brit.) : 53, 57, 59, 61, 62
 "QUASHIF" (journaliste tog.) : 38
 RATTRAY R. (admin. colonial et ethnologue britannique) : 53
 RAVEN Werner von (lieutenant all.) : 88, 91
 REDFERN (capitaine allemand) : 61
 ROBERTSON W. (gouverneur de la Gold Coast a. i.) : 21, 28, 31, 34, 44, 64, 91, 114
 RODGER John (gouverneur de la Gold Coast) : 19
 ROEBERN Jungschultz von (capitaine allemand) : 93, 99, 100, 102
 ROSCHER (directeur du télégraphe allemand) : 38, 40, 99
 ROSCHER Maria (épouse allem.) : 36, 52
 ROSE (colonel britannique) : 28, 106
 SAICH (administrateur colo. britannique) : 69
 SALAKA (homme de Bassar) : 83
 SARRAN Henry (admin. colonial français) : 72, 74, 75, 82
 SCHARCK (sous-officier allemand) : 95
 SCHLEINITZ (planteur allemand) : 40
 SCHLETTWEIN Curt (lieutenant allemand) : 54, 56, 59, 61, 62
 SCHULTZ (administrateur colonial allemand) : 85
 SENG MÜLLER Albert (lieutenant de réserve all.) : 54, 59, 62, 64

SOLF, Dr (secrétaire
d'Etat aux colonies
allemand) : 21, 118
SOMMERFELD Kurt
(vétérin. all.) : 75
SOULEY (homme de
Sokodé) : 83
STOEBER (sergent de
réserve allemand) : 35,
54, 62, 63, 87, 88, 92
THOMSON George
(lieutt. brit.) : 90, 94

THORBURN J. (gouv.
Gold Coast) : 19
TOEPPEN H. (banquier
allemand) : 29
VAN VOLLEHOVEN
Joost (ancien gouverneur
général de l'AOF) : 10
VERGER (sous-officier
français) : 94
VOLLBEHR Ernst
(peintre allemand au
Togo) : 11

WARNE O. (adm.
colonial brit.) : 67
WILLICH (sergent
allemand) : 93, 94
WOLF Karl RP
(missionnaire allemand) :
46,47
ZECH, comte Julius von
(ancien gouverneur du
Togo) : 19

INDEX DES NOMS DE LIEU

TOGO

(dans les limites de 1914)

- Adéta** : 41
Adjido (île) : 39
Agbanakin : 43
Agbélouvé : 59-65, 99, 111
Agbodrafo : 38, 43
Agbonou : 116
Aklakou : 47
Amou (riv.) : 92, 99
Amoutchou (riv.) : 92, 102
Aneho : 18, 38, 39, 43-48, 54, 65, 107, 115
Assahoun : 69
Atakpamé : 10, 18, 26, 35, 55, 69, 74, 80, 84, 85, 87, 91-94, 105-107
Bafilo : 75, 111
Bassar : 80, 84, 111, 115
Borgou : 72
Boukpassib : 83
Chra : voir Kra
Dapaong : 77
Gamé : 62, 64
Gboto : 47
Glér : 99
Glidji : 45, 47, 48
Haho (fleuve) : 58, 64
Ho : 69, 107
Kaboli : 93
Kamina : 10, 12, 21, 22, 26, 30, 35, 38, 49, 53-56, 60-63, 65, 91, 93, 96-99, 102-106, 110, 116
Kantindi : 77
Kete-Kratchi : 18, 33, 53, 65, 67, 68, 107
Kouni (riv.) : 59, 61
Kpalimé : 18, 56, 67-69, 107, 108
Kpandu : 18, 68, 107
Kpatala : 94, 111
Kpémé : 39, 115
Kpessi : 94
Kra : 41, 62, 87-92, 96, 99, 109, 111
Kunya : 68
Lawandjo : 68
Lilli (rivière) : 59, 60, 64
Lillikopé : 56-63, 111
Lomé : 10, 11, 17, 19, 26, 27, 29-47, 50-56, 63, 64, 69, 91, 103, 107, 108, 115-117
Mango : 18, 69, 71-75, 77, 79, 82, 84
Messankondji : 44
Misahöhe : 69
Mono (fleuve) : 26, 43, 54, 94, 111
Nangbéto : 96
Noépé : 34
Notsé : 54, 58, 60, 62-65, 87, 92, 96-98, 115-118
Poussiga : 78-79
Sansanné-Mango : voir Mango
Sinkassé : 77
Sokodé : 18, 80-85, 91, 111, 115
Tabligbo : 39, 43, 47, 115
Tado : 25, 41, 54, 62, 93
Tététou : 54
Togblékopé : 11, 49, 56, 61
Togoville : 44
Tokpli : 43, 47
Tsévié : 53, 57-59, 64, 111
Volta (fleuve) : 10, 33, 34, 54, 65, 71,
Wahala : voir Kra
Yendi : 70, 71, 107
Zébé : 38, 39, 47
Zio (fleuve) : 49, 56

**DAHOMÉY
BENIN)**

Abomey : 25, 54
 Agoué : 11, 25, 43, 47
 Athiémé : 43, 47
 Cotonou : 25, 32, 44
 Djougou : 72, 74, 75
 Doumé : 93, 94
 Grand-Popo : 25, 43
 Natitingou : 72
 Ouidah : 47
 Porto-Novo : 20, 23-25
 Savalou : 65, 92
 Tchetti : 54, 65, 93

**GOLD COAST
(GHANA)**

Accra : 18, 19, 22, 31-34,
 42, 49, 64, 70
 Ada : 22, 34, 42
 Aflao : 33, 42
 Akuse : 33
 Akosombo : 11, 33
 Cape Coast : 34
 Gambaga : 22, 74, 82
 Keta : 29, 33, 34, 42, 64
 Kumasi : 34
 Peki : 68
 Sekondi : 34, 49
 Tamale : 70

**HAUT-SENEGAL ET
NIGER
(BURKINA FASO)**

Fada-N'Gourma : 72
 Ouagadougou : 77, 84
 Pama : 72

TABLE DES CARTES

1 - Les colonies allemandes d'Afrique en 1914	9
2 - Le Togo en 1914	16
3 - Les opérations au Sud - 7-13 août	37
4 - Les opérations au Sud - 14-18 août	55
5 - Lilikopé et Agbélouvé	58
6 - Les opérations au Nord - 13-16 août	73
7 - Les opérations au Nord - 17-20 août	76
8 - Les opérations au Nord - 22-25 août	81
9 - Les opérations au Sud - 19-22 août	86
10 - La bataille de Kra	89
11 - Les opérations au Sud - 23-27 août	98
12 - Les alentours de Kamina	101
13 - Les opérations au Togo : synthèse	113

TABLE DES MATIERES

Introduction	3
Les sources	5
 I - L'Afrique et la première guerre mondiale	 7
a) L'Afrique allemande et ses ambitions	7
b) Le déclenchement de la guerre en Europe et son extension à l'Afrique	12
 II - Le gouverneur du Togo cherche à éviter le combat	 17
a) Se faire la guerre entre Blancs en Afrique ?	18
b) Le Togo entre dans la guerre à reculons	27
 III - L'occupation des villes du littoral	 33
a) Les Allemands évacuent la côte	35
b) La "prise" de Lomé	41
c) Les Français à Aneho	43
d) Lomé enfin occupée par l'armée anglaise	49
 IV - L'offensive contre Kamina et les premiers combats	 53
a) La contre-attaque de Pfahler tourne court	56
b) Le piège se referme à Agbélouvé	61
 V - Les autres offensives alliées, à l'ouest et au nord	 67
a) Sur la Volta	67
b) Convergence d'attaques contre Mango	71
c) L'occupation de Sokodé et la fin de la guerre au Nord	80
 VI - Les dernières opérations, les plus violentes	 87
a) Coup d'arrêt à Kra	87
b) L'offensive de Maroix	92

VII - La fin de l'autorité allemande sur le Togo	99
a) Von Doering jette l'éponge	99
b) La capitulation de Kamina	104
c) Les échos en Europe	108
Epilogue	111
Bibliographie	119
Index des noms de personnes	123
Index des noms de lieux	126
Table des cartes	128

I - L'Afrique et la première guerre mondiale

- a) L'Afrique allemande et ses ambitions
- b) Le déclenchement de la guerre en Europe et son extension à l'Afrique

II - Le gouverneur du Togo cherche à éviter le combat

- a) Se faire la guerre entre Blancs en Afrique ?
- b) Le Togo entre dans la guerre à reculons

III - L'occupation des villes du littoral

- a) Les Allemands évacuent la côte
- b) La "prise" de Lomé
- c) Les Français à Aneho
- d) Lomé enfin occupée par l'armée anglaise

IV - L'offensive contre Kamina et les premiers combats

- a) La contre-attaque de Pfaehler tourne court
- b) Le piège se referme à Agbélouvé

V - Les autres offensives alliées, à l'ouest et au nord

- a) Sur la Volta
- b) Convergence d'attaques contre Mango
- c) L'occupation de Sokodé et la fin de la guerre au Nord

VI - Les dernières opérations, les plus violentes

- a) Coup d'arrêt à Kra
- b) L'offensive de Maroix

VII - La fin de l'autorité allemande sur le Togo

- a) Von Doering jette l'éponge
- b) La capitulation de Kamina
- c) Les échos en Europe

Epilogue

